3 1761 05400745 5

Presented to

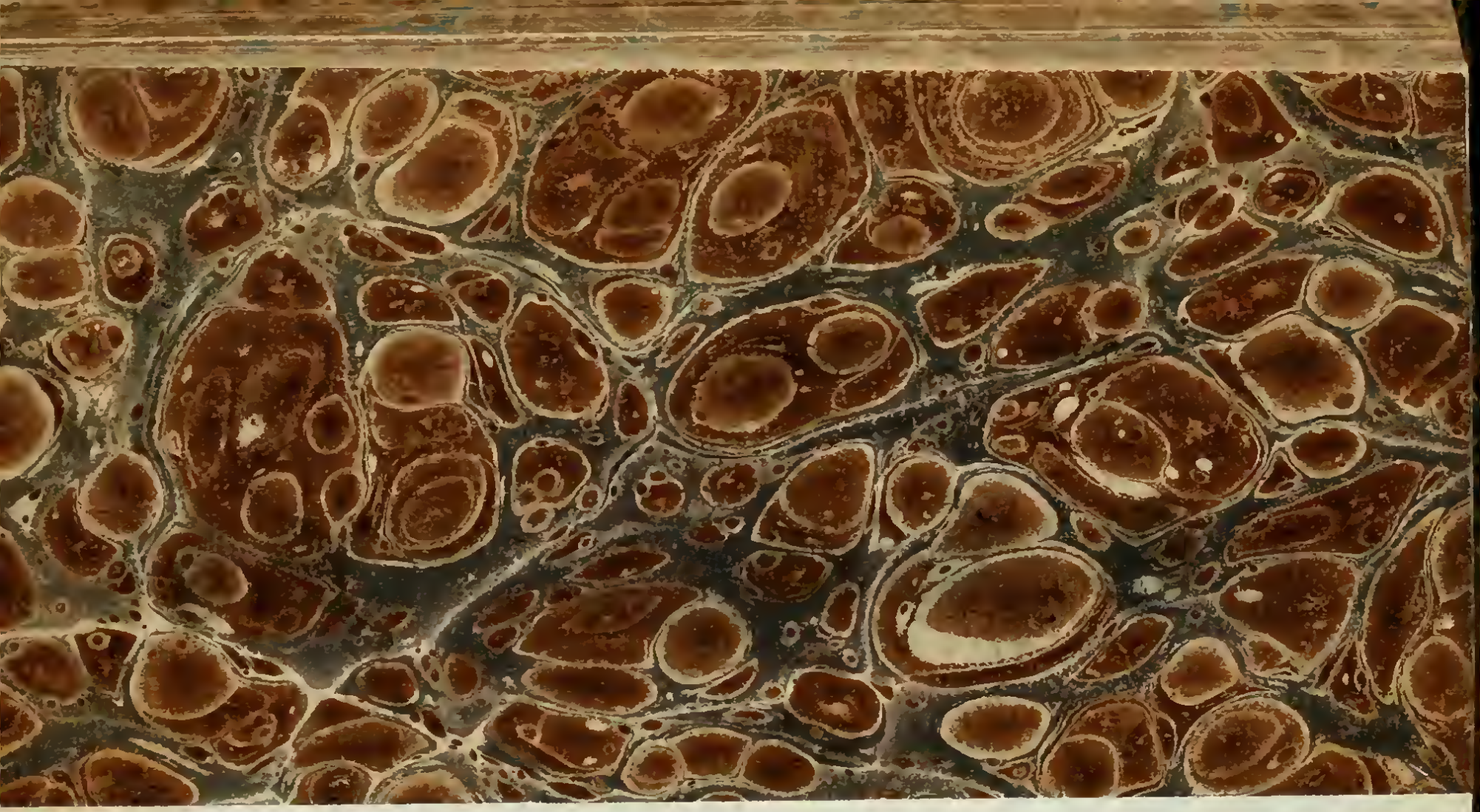
The Library

of the

University of Toronto

by

C. Carrington



REPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME XXII.

A PARIS,

Chez { Ladrange, libraire, quai des Augustins, n° 19 ;
Guibert, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10 ;
Lheureux, libraire, quai des Augustins, n° 37 ;
Verdière, libraire, même quai, n° 25.

LFC
4254

CHEFS-D'ŒUVRE

DRAMATIQUES

DE

LEFRANC DE POMPIGNAN,

GUYOT DE MERVILLE,

PONT DE VEYLE,

ET

LANOUE.

14452
27 10 17

A PARIS,

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,

IMPRIMEUR DU ROI.

1824.

PG
1201
C46
1884

DIDON,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR LEFRANC DE POMPIGNAN,

Représentée, pour la première fois, le 21 juin 1734

NOTICE

SUR

LEFRANC DE POMPIGNAN.

Jean-Jacques Lefranc, marquis de Pompignan, naquit à Montauban le 10 août 1709. Son père, premier président de la cour des aides, l'ayant envoyé à Paris pour faire ses études au collège de Louis-le-Grand, il se trouva en rhétorique sous le célèbre P. Porée. Après avoir achevé ses classes avec beaucoup de succès, il suivit l'école de droit, l'intention de son père étant qu'il occupât une place dans la magistrature ; mais il quitta bientôt Thémis pour les Muses, et avoit à peine vingt-cinq ans lorsqu'il donna *Didon*. Cette tragédie, jouée pour la première fois le 21 juin 1734, sous le titre d'*Énée et Didon*, eut quatorze repré-

sentations. Ce succès engagea Lefranc à donner une nouvelle tragédie sous le titre de *Zoraïde*. Les comédiens la reçurent d'abord avec enthousiasme; mais, quelque temps après, ils voulurent que l'auteur la soumît à une seconde lecture pour y faire les changements qu'ils lui indiqueroient. Sa réponse fut digne d'un homme de lettres outragé, et dès-lors il renonça à travailler pour le théâtre Français, et fit pour les Italiens et pour l'Opéra plusieurs ouvrages qui eurent du succès. Il n'en obtint pas moins dans divers genres de littérature. Reçu à l'Académie française en 1759, le discours qu'il y prononça, dirigé contre les nouveaux principes philosophiques, lui attira de puissants ennemis et des tracasseries, qui le déterminèrent à se retirer dans ses terres, où il mourut le 4 novembre 1784.

PERSONNAGES.

DIDON, reine de Carthage.
ÉNÉE, chef des Troyens.
IARBE, roi de Numidie.
MADIHERBAL, ministre et général des Carthaginois.
ACHATE, capitaine troyen.
ÉLISE, BARCÉ, } femmes de la suite de Didon.
ZAMA, officier d'Iarbe.
GARDES.

La scène est à Carthage, dans le palais de la reine.

DIDON,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

IARBE, MADHERBAL.

IARBE.

Reviens de ta surprise; oui, c'est moi qui t'embrasse,
Et qui cherche en ces lieux la fin de ma disgrace.
Qu'il est doux pour un roi de revoir un ami!

MADHERBAL.

Je vous ai reconnu, seigneur, et j'ai frémi.
Iarbe sur ces bords! Iarbe dans Carthage!
Vous, ce roi si vanté d'un peuple encor sauvage,
Qui menace nos murs de la flamme et du fer!
Vous, héros de l'Afrique et fils de Jupiter!
Quel important besoin, ou quel malheur extrême,
Vous fait quitter ici l'éclat du diadème,
Et pourquoi...

IARBE, *l'interrompant.*

Trop souvent mes ministres confus
Ont de ta jeune reine essuyé les refus.

J'ai su dissimuler la fureur qui m'anime;
Et, contraignant encor mon dépit legitime,
Je viens, sous le faux nom de mes ambassadeurs,
De cette cour nouvelle étudier les mœurs,
De ses premiers dédains lui demander justice,
Menacer, joindre enfin la force à l'artifice...
Que sais-je?... n'écouter qu'un transport amoureux,
Me découvrir moi-même et déclarer mes feux.

MADHERBAL.

Vos feux!... Qu'ai-je entendu? Quoi! vous aimez la reine?
Dans sa cour, à ses pieds l'amour seul vous amène?
Vous, seigneur?

IARBE.

Je t'étonne, et j'en rougis. Apprends
De mon malheureux sort les progrès différents.
Jadis, par mon aïeul exclus de la couronne,
Avant que le destin me rappelât au trône,
Tu sais que, déguisant ma naissance et mon nom,
J'allai fixer mes pas à la cour de Sidon,
A toi seul en ces lieux je me fis reconnoître:
Je te vis détester les crimes de ton maître;
Je crus que je pouvois me livrer à ta foi.
L'épouvante régnoit dans le palais du roi;
On y pleuroit encor le trépas de Sichée.
A son époux Didon pour jamais arrachée
Couloit dans les ennuis ses jours infortunés.
Je la vis; ses beaux yeux, aux larmes condamnés,
Me soumirent sans peine au pouvoir de leurs charmes:
J'osai former l'espoir de calmer ses alarmes.
Contre Pygmalion je voulois la servir.

A ta reine en secret j'allois me découvrir :
Rien ne m'arrêtoit plus, lorsque sa prompte fuite
Rompit tous les projets de mon ame séduite.
Quelle fut ma tristesse ou plutôt ma fureur!
Tu voulus vainement pénétrer dans mon cœur.
Indigné des forfaits d'un tyran sanguinaire,
J'abandonnai sa cour affreuse et solitaire,
Et portai mes regrets, mes transports violents,
Jusqu'aux sources du Nil et sous des cieux brûlants.
Après quatre ans entiers, l'auteur de mes misères
Me rendit par sa mort le sceptre de mes pères ;
Je passai de l'exil sur le trône des rois.
Je crus que ma raison reprendroit tous ses droits,
Que de mes mouvements la gloire enfin maîtresse
Sauroit bien triompher d'un reste de foiblesse,
Et que les soins cuisants d'un malheureux amour
Respecteroient le trône et fuiroient de ma cour.
Bientôt un bruit confus, alarmant tous nos princes,
Répand avec terreur, au fond de leurs provinces,
Que d'un peuple étranger, arrivé dans nos ports,
Les murs de jour en jour s'élèvent sur ces bords.
J'apprends que, de son frère évitant la furie,
Didon veut s'emparer des côtes de Libye...
Qu'un amour mal éteint se rallume aisément!
Le mien reprend sa force et croît à tout moment.
Dans ce nouveau transport, je me flatte, j'espère
Qu'au milieu de l'Afrique une reine étrangère
Ne rejettera point le secours et la main
D'un roi, le plus puissant de l'empire africain.
Par mes ambassadeurs j'offre cette alliance...

Projets mal concertés! inutile espérance!
Ses refus, colorés de frivoles raisons,
Deux fois m'ont accablé des plus sanglants affronts.
Je veux, tel est l'amour qui m'aveugle et m'entraîne.
Tenter moi-même encor cette superbe reine.
Tout prêts à se montrer, mes soldats, mes vaisseaux,
Couvriront autour d'elle et la terre et les eaux.
L'amour conduit mes pas; la haine peut les suivre.
Dans ce doute mortel je ne saurois plus vivre :
Des refus de Didon j'ai trop long-temps gémi ;
Aujourd'hui son amant, demain son ennemi.

MADHERBAL.

Voilà donc d'un grand roi toute la politique!
Ses fureurs vont régler le destin de l'Afrique!
Il menace, il gémit : des pleurs mouillent ses yeux!
(*à part.*)
Iarbe meurt d'amour... et ma reine... Grands dieux!
Que dans le cœur des rois vous mettez de foiblesse!...
(*à Iarbe.*)
Ah! ne succombez pas sous le trait qui vous blesse.
Un autre flatteroit l'erreur où je vous voi :
Seigneur, fuyez la reine.

IARBE.

Achève; explique-toi.
Rien n'est à ménager quand les maux sont extrêmes ;
Achève, Madherbal. Dis-moi tout, si tu m'aimes.

MADHERBAL.

Que ne suis-je en ces lieux ce qu'autrefois j'y fus!
Vous ne formeriez point des desirs superflus.
Depuis plus de trois ans sorti de ma patrie,

J'ai quitté, pour Didon, l'heureuse Phénicie.
Instruit que, sans relâche, en butte au noir courroux
Du tyran qui versa le sang de son époux,
Elle venoit, aux bords où le destin l'exile,
Contre un frère cruel mendier un asile,
Je courus; je craignis pour ses jours menacés.
La reine, dans ses murs à peine encor tracés,
Reçut avec transport un serviteur fidèle,
Et de sa confiance elle honora mon zèle.
Mais qu'il faut peu compter sur la faveur des rois!
Un instant détermine ou renverse leur choix.
Depuis que les Troyens, échappés du naufrage,
Ont cherché leur asile aux remparts de Carthage,
Didon, qui les rassemble au milieu de sa cour,
D'emplois et de bienfaits les comble chaque jour :
Eux seuls ont chez la reine un accueil favorable.
Ce n'est pas que j'envie un crédit peu durable;
Je vois en frémissant ce reste de vaincus
Prolonger nos périls, par leur présence accrus.
Pour tout dire, on prétend qu'une éternelle chaîne
Doit unir, en secret, Énée avec la reine.

IARBE.

Que dis-tu? Quoi! la reine... Ah! c'est trop m'outrager.
Je venois la fléchir; il faut donc me venger.
Les Tyriens eux-même, indignés contre Énée,
Souffriront à regret ce honteux hyménée.
Toi-même, verras-tu d'un œil indifférent
Couronner dans ces murs le chef d'un peuple errant?
Ta chute des Troyens seroit bientôt l'ouvrage,
Madherbal : c'est à toi de seconder ma rage.

MADHERBAL.

Moi, seigneur, moi rebelle?... Ah! j'en frémis d'horreur!..
Mais il faut excuser l'amour et sa fureur.
Fallût-il sur moi seul attirer la tempête,
Et dussé-je payer mes discours de ma tête,
Je parlerai, seigneur; et peut-être ma voix
Aura-t-elle au conseil encore quelque poids.
La reine à vos desirs ne peut trop tôt souscrire;
Je le vois, je le pense, et j'oserai le dire.
Mais si de Madherbal le zèle parle en vain,
Si l'étranger l'emporte, et s'il l'épouse enfin,
N'attendez rien, malgré votre douleur mortelle,
D'un sujet, d'un ministre à ses devoirs fidèle.
Jamais flatteur, toujours prêt à leur obéir,
Je sais parler aux rois, mais non pas les trahir...
On ouvre... Rappelez toute votre prudence,
Et forcez votre amour à garder le silence.

SCÈNE II.

DIDON, ÉLISE, BARCÉ, SUITE *de Didon dans le fond*; IARBE, MADHERBAL.

IARBE, *à Didon.*

Reine, j'apporte ici les vœux d'un souverain.
Iarbe, par ma voix, vous offre encor sa main;
Et si, sans affecter une audace trop vaine,
Un sujet peut vanter les attraits d'une reine,
Du roi qui me choisit heureux ambassadeur,
Je puis, en vous voyant, vous promettre son cœur.
Pour un hymen si beau, tout parle, tout vous presse.

De vos vastes états souveraine maîtresse,
En impuissants efforts, en murmures jaloux,
Laissez de votre frère éclater le courroux.
Qu'il redoute lui-même une sœur outragée,
Qui n'a qu'à dire un mot et qui sera vengée.
Au nom d'Iarbe seul vos ennemis tremblants
Respecteront vos murs encore chancelants.
Lui seul peut désormais assurer votre empire.
Terminez, grande reine, un hymen qu'il desire,
Et que toute l'Afrique, instruite de son choix,
Adore vos attraits et chérisse vos lois.

DIDON.

Lorsque, du sort barbare innocente victime,
J'ai fui loin de l'Asie un frère qui m'opprime,
Je ne m'attendois pas qu'un fils du roi des dieux
Voulût m'associer à son rang glorieux.
Je dis plus; j'avouerai que cette préférence
Exigeoit de mon cœur plus de reconnoissance :
Mais, tel est aujourd'hui l'effet de mon malheur,
Didon ne peut répondre à cet excès d'honneur.
Qu'importe à votre roi l'hymen d'une étrangère?
Faut-il que mes refus excitent sa colère?
Sauver mes jours proscrits, rendre heureux mes sujets,
Avec les rois voisins entretenir la paix,
C'est tout ce que j'espère, ou que j'ose prétendre.
Un jour mes successeurs pourront plus entreprendre;
C'en est assez pour moi : mais je ne règne pas
Pour donner lâchement un maître à mes états.

IARBE.

Vos états?... Mais, enfin, puisqu'il faut vous le dire,

Madame, dans quels lieux fondez-vous un empire?
Ce roi qui vous recherche, et que vous dédaignez,
Vous demande aujourd'hui de quel droit vous régnez.
Ce rivage et ce port, compris dans la Libye,
Ont obéi long-temps aux rois de Getulie.
Les Tyriens et vous n'ont pu les occuper,
Sans les tenir d'Iarbe, ou sans les usurper.

DIDON.

Ce discours téméraire a de quoi me surprendre :
Vous abusez du rang qui me force à l'entendre.
Ministre audacieux, sachez que votre roi,
Sans doute est mon égal, mais ne peut rien sur moi.
Par d'étranges hauteurs ce monarque s'explique!
Prétend-il disposer des trônes de l'Afrique?
Eh! quel droit plus qu'un autre a-t-il de commander?
Les empires sont dus à qui sait les fonder.
Cependant, quelle haine ou quelle méfiance
Armeroit contre moi votre injuste vengeance?
De quoi vous plaignez-vous, et quel crime ont commis
D'infortunés soldats à mes ordres soumis?
Ont-ils troublé la paix de vos climats stériles?
Ont-ils brûlé vos champs et menacé vos villes?
Que dis-je? ce rivage où les vents et les eaux,
D'accord avec les dieux, ont poussé mes vaisseaux;
Ces bords inhabités, ces campagnes désertes
Que sans nous la moisson n'auroit jamais couvertes;
Des sables, des torrents, et des monts escarpés,
Voilà donc ces pays, ces états usurpés?...
Mais devrois-je, à vos yeux, rabaissant ma couronne,
Justifier le rang que le destin me donne?

Les rois, comme les dieux, sont au-dessus des lois :
Je règne ; il n'est plus temps d'examiner mes droits.

IARBE.

Cette fierté m'apprend ce qu'il faut que je pense.
Ainsi d'un roi vainqueur vous bravez la puissance ?
Déja, prête à partir, la foudre est dans ses mains,
Madame. Toutefois, forcé par vos dédains,
Forcé par son honneur, de punir une injure
Qui de tous ses sujets excite le murmure,
S'il pense à se venger, je connois bien son cœur,
Croyez que ses regrets égalent sa fureur.
Mais vous l'avez voulu ; votre injuste réponse
Ne permet plus...

DIDON, *l'interrompant.*

J'entends, et vois ce qu'on m'annonce.
Je sais combien les rois doivent être irrités
D'une paix, d'un hymen, trop souvent rejetés ;
Un refus est pour eux le signal de la guerre.
Autour de mes remparts ensanglantez la terre :
Iarbe, je le vois, est tout prêt d'éclater ;
Je l'attends, sans me plaindre et sans le redouter.

IARBE.

Ah ! je ne sais que trop les raisons... Mais, madame,
Je devrois respecter les secrets de votre ame.
J'en ai trop dit peut-être ; excusez un sujet
Qu'entraîne pour son prince un amour indiscret.
Je vous laisse. A vos yeux mon zèle a dû paroître,
Et j'apprendrai bientôt vos refus à mon maître.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

DIDON, ÉLISE, BARCÉ, MADHERBAL, SUITE.

DIDON, *à part.*

Il faudra donc payer le tribut de mon rang,
Et pour régner en paix verser des flots de sang?...
Affreux destin des rois!... Mais la gloire l'ordonne...
(*à Madherbal.*)
Vous, ministre guerrier, l'appui de ma couronne,
C'est à vous de pourvoir au salut de l'état.

MADHERBAL.

Madame, je réponds du peuple et du soldat.
S'ils craignent, c'est pour vous, et non pas pour eux-mêmes.
Soumis, avec respect, à vos ordres suprêmes...

DIDON, *l'interrompant.*

Qu'ils m'aiment seulement; c'est là tout mon espoir.
Malheur aux souverains obéis par devoir!
Qu'importe que l'on meure en servant leur querelle,
Si, dans le fond des cœurs, la haine éteint le zèle?...
Autour de nous la guerre allume son flambeau;
Mes refus sur Carthage attirent ce fléau :
Que diront mes sujets?

MADHERBAL.

Ils combattront, madame...
Mais, puisque vous voulez pénétrer dans leur ame,
Lire leurs sentiments et connoître leurs vœux,
J'obéis à ma reine et vais parler pour eux.
Ils pensoient que le nœud d'une auguste alliance

Pouvoit seul affermir votre foible puissance,
Vous assurer un trône élevé par vos mains.
Voyez dans quels climats vous fixent les destins.
Contre les noirs projets de votre injuste frère
Pensez-vous que les flots vous servent de barrière?
Les pavillons de Tyr sont les rois de la mer.
Ici les Africains, peuple indomptable et fier;
Plus loin d'affreux écueils, des rochers et des sables,
D'un pays inconnu limites effroyables,
De stériles déserts, de vastes régions
Que l'œil ardent du jour brûle de ses rayons,
Sont d'éternels remparts, dans l'état où nous sommes,
Entre tous vos sujets et le reste des hommes.
Pour mettre en sûreté votre sceptre et vos jours,
Aux autels de l'hymen implorez du secours.
Votre gloire en dépend, encor plus que la nôtre.
Au bonheur d'un époux daignez devoir le vôtre;
Daignez au rang suprême associer un roi.

DIDON.

J'estime vos conseils, autant que je le doi.
Je les ai prévenus... Mais quel choix puis-je faire?

MADHERBAL.

Un héros seul, sans doute est digne de vous plaire;
Les plus grands rois du monde en seroient honorés.
D'ennemis furieux nous sommes entourés;
L'étendard de la guerre et le son des trompettes
Vous avertit assez des périls où vous êtes.
Du moins, que votre époux ait plus que des aïeux:
Qu'il soit, si vous voulez, issu du sang des dieux;
Mais qu'il ait des soldats, des villes, des provinces.

Votre hymen est brigué par tant d'illustres princes;
Par leurs ambassadeurs tous vous offrent leurs vœux :
C'est régner sur les rois que de choisir entr'eux;
Mais choisissez, madame, et qu'un digne hyménée
De vos jours opprimés change la destinée.
Se peut-il qu'un héros, qu'un jeune souverain,
Qu'un fils de Jupiter vous sollicite en vain?
Iarbe...

DIDON, *l'interrompant.*

C'est assez; et je rends grace au zèle
D'un ami, d'un ministre, et d'un guerrier fidèle.
Je dois répondre aux vœux du peuple et de la cour,
Et vous saurez mon choix avant la fin du jour.

(*Malherbal sort.*)

SCÈNE IV.

DIDON, ÉLISE, BARCÉ.

DIDON, *à part.*

Hélas! il est écrit avec des traits de flamme
Ce choix tant combattu, ce choix qu'a fait mon ame!
Mon malheureux secret n'est que trop dévoilé;
Mes yeux et mes soupirs l'ont assez révélé...
(*à Élise et à Barcé.*)
O vous à qui mon cœur s'ouvre avec confiance,
Vous dont les soins communs ont formé mon enfance,
Compagnes qui faisiez la douceur de mes jours,
Devant vous à mes pleurs je donne un libre cours.

ÉLISE.

Eh! pourquoi consumer vos beaux jours dans les larmes?
Ce triste désespoir est-il fait pour vos charmes?
Sujette dans l'Asie et reine en ces climats,
Les hommages des rois accompagnent vos pas.
Le choix que vous ferez affermira sans doute
Cet empire naissant que l'Afrique redoute.
Vous pouvez être heureuse, et vous versez des pleurs!

BARCÉ.

Qui l'eût cru que l'amour causeroit vos malheurs,
Vous que, depuis la mort de votre époux Sichée,
Tant de superbes rois ont en vain recherchée?
Échappé du courroux de Neptune et de Mars,
Un étranger paroît; il charme vos regards.
Vous l'aimez aussitôt que le sort vous l'envoie.

DIDON.

Oui, je l'aime; et mon ame est pour jamais la proie
De la divinité dont il reçut le jour.
Je reconnois sa mère à mon funeste amour.
Car ne présumez pas qu'en secret satisfaite
Votre reine elle-même ait hâté sa défaite :
J'ai combattu long-temps, et, dans ces premiers jours,
La mort même et l'enfer venoient à mon secours.
Tremblante de frayeur, de remords déchirée,
Aux mânes d'un époux je me croyois livrée :
Mais ces tristes objets sont enfin disparus;
Énée est dans mon cœur, les remords n'y sont plus...
Hélas! avec quel art il a su me surprendre!
Chaque instant qu'attachée au plaisir de l'entendre
J'écoutois le récit de ces fameux revers

Qui du nom des Troyens remplissent l'univers,
Malgré le nouveau trouble élevé dans mon ame,
Je prenois pour pitié les transports de ma flamme.
Quelle étoit mon erreur, et qu'il est dangereux
De trop plaindre un héros aimable et malheureux!...
(*à part.*)
Amour, que sur nos cœurs ton pouvoir est extrême!...
(*à Élise.*)
Même après le danger on craint pour ce qu'on aime...
Je crois voir les combats que j'entends raconter;
Je frémis pour Énée et je cours l'arrêter.
Tantôt sous ces remparts que la Grèce environne,
Je le vois affronter les fureurs de Bellone;
Je le suis, et des Grecs défiant le courroux,
Je prétends sur moi seule attirer tous leurs coups.
Mais bientôt sur ses pas je vole épouvantée
Dans les murs saccagés de Troie ensanglantée.
Tout n'est à mes regards qu'un vaste embrasement;
A travers mille feux je cherche mon amant.
Je tremble que du ciel la faveur ralentie
N'abandonne le soin d'une si belle vie;
Mes vœux des immortels implorent le secours...
Toutefois, au moment de voir trancher ses jours
Dans ce dernier combat où l'entraîne la gloire,
Je crains également sa mort ou sa victoire.
Je crains que, des Troyens relevant tout l'espoir,
Il ne m'ôte à jamais le bonheur de le voir...
(*à part.*)
Ilion, à ton sort mes yeux donnent des larmes:
Mais pardonne à l'amour qui cause mes alarmes;

De ta chute aujourd'hui je rends graces aux dieux,
Puisque c'est à ce prix qu'Énée est en ces lieux!

ÉLISE.

Le bonheur de ma reine est tout ce qui me flatte;
Mais, puisqu'il faut enfin que votre amour éclate,
Songez à prévenir le barbare courroux
D'un frère qui vous hait et d'un rival jaloux...
Puissent des Phrygiens la force et le courage
Soutenir dignement le destin de Carthage!
Puisse leur alliance...

DIDON, *l'interrompant.*

Oui, je vais déclarer
Un hymen que mon cœur ne veut plus différer...
Quoi, du rang où je suis déplorable victime,
Faut-il sacrifier un amour légitime!
Et, nourrissant toujours d'ambitieux projets,
Immoler mon repos à de vains intérêts!
N'ajoutons rien aux soins de la grandeur suprême:
Trop de tourments divers suivent le diadème;
Et le destin des rois est assez rigoureux
Sans que l'amour les rende encor plus malheureux!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ÉNÉE, ACHATE.

ÉNÉE.

Tandis que de sa cour la reine environnée
Aux chefs des Tyriens apprend notre hyménée,
Cher Achate, je puis t'ouvrir en liberté
Les secrets sentiments de mon cœur agité.
En vain à mes desirs tout semble ici répondre,
L'inflexible destin se plaît à me confondre.
Je ne sais quel remords me trouble nuit et jour :
Les jeux et les plaisirs règnent dans cette cour;
Cependant son éclat m'importune et me gêne;
Je jouis à regret des bienfaits de la reine ;
Par mille soins divers je me sens déchirer.
Que m'annonce ce trouble et qu'en dois-je augurer?
Quoi! de ces lieux encor faudra-t-il que je parte?
Se peut-il que le ciel, que Junon m'en écarte,
Que je sois sans asile, et que les seuls Troyens
Perdent dans l'univers le droit de citoyens?

ACHATE.

Je ne reconnois point Énée à ce langage.
Ah! rougissez plutôt des bienfaits de Carthage.

Non, ce n'est point l'amour; c'est la guerre, seigneur,
Qui seule d'un héros doit payer la valeur.
Hâtez-vous de poursuivre une illustre conquête...
Eh quoi! vous balancez? Quel charme vous arrête?
Qu'est devenu ce cœur si grand, si généreux
Que n'étonna jamais le sort le plus affreux?

ÉNÉE.

Depuis que dans le sang des peuples de Pergame
Ménélas a puni les crimes de sa femme,
Et qu'aux bords ravagés par les Grecs triomphants
Les cendres d'Ilion sont le jouet des vents,
J'ai conduit, j'ai traîné de rivage en rivage
Le reste des Troyens échappé du carnage.
Nous avons cru cent fois arriver dans ces lieux
Que nous avoient promis les ministres des dieux;
Mais tu sais comme alors d'invincibles obstacles
Démentoient à nos yeux le prêtre et les oracles:
Ici l'onde en fureur nous éloignoit du bord;
Là, par un vent plus doux, conduit jusques au port,
J'ai vu des nations ensemble conjurées,
Les armes à la main, nous fermer leurs contrées;
Plus loin, quand mes soldats accablés de travaux
Commençoient à goûter les douceurs du repos,
Qu'ils vivoient sans alarme, et traçoient avec joie
Les temples et les murs d'une seconde Troie,
Je vis les dieux, armés de foudres et d'éclairs,
Aux Troyens effrayés parler du haut des airs,
Et la contagion, pire que le tonnerre,
Couvrir d'un souffle impur la face de la terre.
Il fallut s'éloigner de ces bords infectés.

Ainsi, dans l'univers proscrits, persécutés,
Victimes des rigueurs d'une injuste déesse,
Énée et les Troyens trouvent par-tout la Grèce.
Touché de nos malheurs, un seul peuple aujourd'hui
Nous reçoit dans ses murs, nous offre son appui.
Crois-tu que mes soldats, qui jouissent à peine
De l'asile et des biens qu'ils doivent à la reine,
S'il faut abandonner ces fortunés climats
Et braver sur les flots les horreurs du trépas,
Reconnoissent ma voix et quittent sans murmure
Le repos précieux que Didon leur assure,
Pour aller sur mes pas en de sauvages lieux
Importuner encor les oracles des dieux?

ACHATE.

Obéir à son roi n'est pas un sacrifice.
Seigneur, à vos soldats rendez plus de justice.
Le malheur, votre exemple, en ont fait des héros :
Présentez-leur la gloire, ils fuiront le repos.
Mais vous-même, s'il faut vous parler sans contrainte,
Le refus des Troyens n'est pas la seule crainte
Qui retient en ces lieux vos desirs et vos pas :
Un soin plus séduisant...

ÉNÉE, *l'interrompant.*

Je ne m'en défends pas.
Je brûle pour Didon : sa vertu magnanime
N'a que trop mérité mes feux et mon estime!
Je ne sais si mon cœur se flatte en son amour,
Mais peut-être le ciel m'appeloit à sa cour.
Son malheur est le mien, ma fortune est la sienne :
Elle fuit sa patrie, et j'ai quitté la mienne :

Le fier Pygmalion poursuit les Tyriens;
Les Grecs de toutes parts accablent les Troyens.
L'un à l'autre connus par d'affreuses misères,
Le destin nous rassemble aux terres étrangères;
Et peut-on envier à deux cœurs malheureux
Le funeste rapport qui les unit tous deux?
Que dis-je? sans Didon, sans ses soins favorables,
D'Ilion fugitif les restes méprisables,
Inconnus dans ces lieux, sans vaisseaux, sans secours,
Sur un rivage aride auroient fini leurs jours.
As-tu donc oublié comme, après le naufrage,
Nous crûmes sur ces bords tomber dans l'esclavage?
Les Tyriens en foule accompagnoient nos pas,
Et déja contre nous ils murmuroient tout bas.
Sur un trône brillant leur jeune souveraine
Rendit d'abord le calme à mon ame incertaine.
Ses regards, ses discours, garants de sa bonté,
Cet air majestueux, cette douce fierté,
Ces charmes dont l'éclat, digne ornement du trône,
Sur le front d'une reine embellit la couronne,
Les hommages flatteurs d'une superbe cour,
Tout m'inspiroit déja le respect et l'amour.
Avec quelle douceur, écoutant ma prière,
Dans le noble appareil d'une pompe guerrière,
Cette reine, sensible au récit de mes maux,
Promit de terminer le cours de mes travaux!
Les effets chaque jour ont suivi sa promesse.
Achate, je dois tout aux soins de sa tendresse.
Eh! puis-je refuser mon cœur à ses attraits,
Quand ma reconnoissance est due à ses bienfaits?

ACHATE.

Tel est d'un cœur épris l'aveuglement extrême!
Il se fait un plaisir de s'abuser lui-même;
Et le vôtre, seigneur, qui cherche à s'éblouir,
Court après le danger quand il devroit le fuir.
Déja, tout occupé de sa grandeur future,
D'un trop honteux repos votre peuple murmure;
Il croit que chaque instant retarde ses destins;
Si la gloire une fois...

ÉNÉE, *l'interrompant.*

Eh! c'est ce que je crains.
Je ne trahirai point cette gloire inhumaine;
Mais mon cœur sait aussi ce qu'il doit à la reine. .
Je la vois... Laisse-nous. Trop heureux en ce jour,
Si je puis accorder et l'honneur et l'amour!

(*Achate sort.*)

SCÈNE II.

DIDON, ÉLISE, ÉNÉE.

DIDON, *à Énée.*

Seigneur, il étoit temps que ma bouche elle-même
Aux peuples de Carthage apprît que je vous aime,
Et qu'un nœud solennel, gage de notre foi,
Devoit aux yeux de tous vous engager à moi.
A cet heureux hymen je vois que tout conspire,
Le salut des Troyens, l'éclat de mon empire.
Ce n'est pas l'amour seul dont le tendre lien
Doit unir a jamais votre sort et le mien :

Un intérêt commun aujourd'hui nous engage;
Je termine vos maux, vous défendrez Carthage;
Et, malgré tant de rois contre nous irrités,
Vous saurez affermir le trône où vous montez.
Cher prince, qu'il est doux pour mon cœur, pour le vôtre,
Que notre sort dépende et de l'un et de l'autre,
Et qu'un lien charmant, l'objet de tous nos vœux,
Finisse nos malheurs en couronnant nos feux!

ÉNÉE.

Ah! c'est de tous les biens le plus cher à mon ame!
Quel comble à vos bienfaits! quel bonheur pour ma flamme!
(*à part.*)
Quoi! je serois à vous?... Espoir trop enchanteur,
Ne seras-tu pour moi qu'une flatteuse erreur?...
(*à Didon.*)
Mais ma crainte peut-être en secret vous offense :
Pardonnez; le malheur nourrit la défiance...
Ah! si je disposois des jours que je vous doi,
Et si tous les Troyens pensoient comme leur roi...

DIDON, *l'interrompant.*

Que dites-vous, seigneur? quelle alarme nouvelle...

ÉNÉE, *l'interrompant.*

S'il faut périr pour vous, je réponds de leur zèle;
Mais je vous aime trop pour rien dissimuler.
Ma princesse...
(*Il hésite.*)

DIDON.

Achevez. Vous me faites trembler.

ÉNÉE.

Vous voyez sur ces bords le déplorable reste

D'un peuple si long-temps à ses vainqueurs funeste.
Cependant, accable du malheur qui le suit,
Malgré l'abaissement où le ciel l'a réduit,
Malgré tant d'ennemis obstinés à sa perte,
Et la mort tant de fois à ses regards offerte,
Ce reste fugitif, ce peuple infortuné,
A soumettre les rois croit être destiné.
Les Troyens, sur mes pas, veulent se rendre maîtres
Des climats où jadis ont régné leurs ancêtres.
L'Ausonie est ce lien si cher à leurs desirs.
Leurs chefs osent déja condamner mes soupirs.
Je tremble que du ciel les sacrés interprètes
Ne joignent leur suffrage à ces rumeurs secrètes,
Et qu'un zèle indiscret, échauffant les esprits,
Ne porte jusqu'à moi la révolte et les cris.
Tel est du préjugé le pouvoir ordinaire;
Il soumet aisément le crédule vulgaire;
Courageux sans honneur, scrupuleux sans vertu,
Souvent, dans les transports dont il est combattu,
Le soldat entraîné sur la foi d'un oracle,
Du respect pour les rois foule à ses pieds l'obstacle,
Céde sans la connoître, à la religion,
Et se fait un devoir de la rébellion...
Ah! si le même jour où mon ame contente
Se promet un bonheur qui passoit mon attente,
Si, dans le moment même où vous me l'annoncez,
(*voyant Didon changer de figure.*)
Une gloire barbare... Hélas, vous frémissez!

DIDON.

Qu'ai-je entendu, cruel? Quel funeste langage!...

Le trouble de mon cœur m'en apprend davantage.
Quoi! cet hymen si doux, si cher à nos souhaits,
Seroit donc traversé par vos propres sujets?
Je voulois les combler et de biens et de gloire;
Ils veulent donc ma mort?

ÉNÉE.

Non, je ne puis le croire.
Enchantés du repos que vous leur assurez,
Ils vous verront, madame, et vous triompherez.
Mon cœur qui s'attendrit souffre à regret l'idée
Du trouble dont votre ame est déja possédée...
Je vous quitte : il est temps d'instruire les Troyens
Du nœud qui les unit aux soldats tyriens.
Mais dût le ciel lui-même, inspirant ses ministres,
Ne m'annoncer ici que des ordres sinistres,
Ni les dieux offensés ni le destin jaloux
Ne m'ôteront l'amour dont je brûle pour vous.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

DIDON, ÉLISE.

DIDON, *à Élise.*

Élise, que deviens-je et quel trouble m'agite?
Quel soupçon se présente à mon ame interdite?
De quel malheur fatal vient-il me menacer?
Énée! O ciel!.. Non, non, je ne puis le penser.
Il m'aime; il ne veut point trahir une princesse
Qui par mille bienfaits lui prouve sa tendresse.

Mais, lorsque notre hymen doit faire son bonheur,
Quel noir pressentiment fait naître sa terreur?...
(*à part.*)
Est-ce toi, peuple ingrat?... est-ce vous, cher Énée,
Qui trompez sans pitié mon ame infortunée?
Qui dois-je soupçonner? quels maux dois-je prévoir?
Conspirez-vous ensemble à trahir mon espoir?
Tendre ou perfide amant!... Fatale incertitude!

ÉLISE.

Soupçonner un héros de tant d'ingratitude,
Quand vos bienfaits sur lui versés avec éclat...

DIDON, *l'interrompant.*

En amour un héros n'est souvent qu'un ingrat.
Hélas! après l'espoir dont je m'étois flattée,
Dans quel gouffre d'horreurs suis-je précipitée?
Je m'attends désormais aux plus sensibles coups;
J'ignore mes malheurs et dois les craindre tous.

ÉLISE.

Ah! du choix des Troyens vos faveurs vous répondent,
Et contre leurs destins les vôtres vous secondent.
Assez et trop long-temps leur empire détruit,
Un pays ignoré qui sans cesse les fuit,
Ont causé leurs regrets, nourri leur espérance;
Croyez que le repos, les plaisirs, l'abondance,
Effaceront bientôt de ces cœurs prévenus
Une ville brûlée et des bords inconnus.

DIDON.

Non: il faut qu'avec lui mon ame s'éclaircisse...
J'y vole... Un seul instant redouble mon supplice...

SCÈNE IV.

BARCÉ, DIDON, ÉLISE.

DIDON, *à part.*

Mais, que nous veut Barcé?

BARCÉ.

Prêt à quitter ces lieux,
L'ambassadeur demande à paroître à vos yeux,
Madame : il suit mes pas, et vient pour vous instruire
D'un secret importaut au bien de cet empire.

DIDON, *à part.*

Quoi! dans le moment même où mon cœur désolé
Cherche à vaincre l'ennui dont il est accablé,
Quand je sens augmenter la douleur qui me presse,
Faut-il qu'à mes regards un étranger paroisse?
Il lira dans mes yeux mon triste désespoir;
Et peut-être mes pleurs... N'importe, il faut le voir...
Que vous êtes cruels, soins attachés au trône,
Et que vous vendez cher le pouvoir qu'il nous donne!...
(*à Élise.*)
Par la contrainte affreuse où je suis malgré moi,
Élise, tu connois quel est le sort d'un roi.
Ce faste dont l'éclat l'environne sans cesse
N'est qu'un dehors pompeux qui cache sa foiblesse.
Sous la pourpre et le dais nous bravons l'univers...
Je vais parler en reine, et mon cœur est aux fers...
(*à Barcé*) (*à Élise*)
Appelez ce Numide... Et vous, qu'on se retire.

(*Barcé sort d'un côté, et Élise d'un autre.*)

SCÈNE V.

DIDON.

Que vient-il m'annoncer?... Que pourrai-je lui dire?

SCÈNE VI.

IARBE, DIDON.

IARBE.

Iarbe aux Phrygiens est donc sacrifié,
Madame? Votre hymen est enfin publié.
C'est peu que d'un refus l'ineffaçable outrage
D'un monarque puissant irrite le courage;
Un guerrier, qui jamais ne l'auroit espéré,
A l'amour d'un grand roi se verra préféré!
Du moins, si votre cœur, sans desirs et sans crainte,
Pour toujours de l'hymen avoit fui la contrainte!...
Mais de ce double affront l'éclat injurieux
N'armera pas en vain un prince furieux...
Achevez, sans rougir, ce fatal hyménée;
Bravez toute l'Afrique, et couronnez Énée :
Il sera votre époux, il défendra vos droits,
Et bientôt, défiant le courroux de nos rois,
Suivi de ses Troyens...

DIDON, *l'interrompant.*

Je m'abuse peut-être.
Vous pouvez cependant rejoindre votre maître;

C'est à lui de choisir ou la guerre ou la paix :
J'aime, j'épouse Énée, et mes soldats sont prêts.

IARBE.

Oui, madame, il choisit; et vous verrez, sans doute,
Éclater des fureurs que pour vous je redoute...
Vous épousez Énée! et votre bouche, ô ciel,
Me fait avec plaisir un aveu si cruel!...
(*à part.*)
Ne tardons plus, suivons le courroux qui m'entraîne.

DIDON.

Oubliez-vous qu'ici vous parlez à la reine?

IARBE.

A ma témérité reconnoissez un roi.

DIDON.

Quoi! se peut-il qu'Iarbe?...

IARBE, *l'interrompant.*

Oui, cruelle, c'est moi.
Dès mes plus jeunes ans, par le destin contraire,
Conduit dans les climats où règne votre frère,
Je vous vis, vos malheurs firent taire mes feux...
Un autre parleroit des tourments rigoureux
Qui remplirent depuis une vie odieuse,
Qui ne sauroit sans vous être jamais heureuse.
Je ne viens point ici, de moi-même enivré,
Vous faire de ma flamme un aveu préparé :
Peu fait à l'art d'aimer, j'ignore ce langage
Que pour surprendre un cœur l'amour met en usage;
Je laisse à mes rivaux les soupirs, les langueurs,
Du luxe asiatique hommages séducteurs,

Vains et lâches transports dont la vertu murmure,
Qu'enfante la mollesse et que suit le parjure.
Je vous offre ma main, mon trône, mes soldats.
Dites un mot, madame, et je vole aux combats :
Je dompterai, s'il faut, l'Afrique et votre frère;
Mais malheur au rival dont l'ardeur téméraire
Osera disputer à mon amour jaloux
Le bonheur de vous plaire et de vaincre pour vous!

DIDON.

Seigneur, de votre amour justement étonnée,
A de nouveaux revers je me vois condamnée;
Car enfin, quel que soit le transport de vos feux,
Mon cœur n'est plus à moi pour écouter vos vœux...
Mais, quoi! je connois trop cette vertu sévère
Dont votre auguste front porte le caractère :
Un héros tel que vous, fameux par ses exploits,
Dont l'Afrique redoute et respecte les lois,
Maître de tant d'états, doit l'être de son ame.
Voudroit-il, n'écoutant que sa jalouse flamme,
D'un amant ordinaire imiter les fureurs?
Non; ce n'est pas aux rois d'être tyrans des cœurs.
Montrez-vous fils du dieu que l'Olympe révère.
J'admire vos exploits; votre amitié m'est chère :
C'est à vous de savoir si je puis l'obtenir,
Ou si de mes refus vous voulez me punir.
Si, dans les mouvements du feu qui vous anime,
Vous voulez seconder le destin qui m'opprime,
Hâtez-vous, signalez votre jaloux transport;
Accablez une reine en butte aux coups du sort,
Qui, prête à voir sur elle éclater le tonnerre,

Peut succomber enfin sous une injuste guerre,
Mais que le sort cruel n'abaissera jamais
A contraindre son cœur pour acheter la paix.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

IARBE.

Dieux! quel trouble est le mien! Le feu qui me dévore,
Malgré ses fiers dédains, peut-il durer encore?

SCÈNE VIII.

ZAMA, IARBE.

IARBE.

Où courez-vous, Zama?

ZAMA.

Seigneur, songez à vous.
On soupçonne qu'Iarbe est caché parmi nous.
Un bruit sourd et confus...

IARBE, *l'interrompant.*

Il n'est plus temps de feindre;
Iarbe est découvert: mais tu n'as rien à craindre.

ZAMA.

Eh quoi! lorsqu'on s'attend à voir, de toutes parts,
Vos soldats furieux assiéger ces remparts,
Croyez-vous qu'un rival, l'objet de votre haine...

IARBE, *à part.*

Malheureux! où m'emporte une tendresse vaine?
La rage et le dépit me font verser des pleurs.
N'ai-je pu déguiser mes jalouses fureurs?...
Et toi, qui dois rougir du feu qui me surmonte,
Toi qui devrois venger ma douleur et ma honte,
Maître de l'univers, les dédains, les mépris,
Si je suis né de toi, sont-ils faits pour ton fils?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

IARBE, MADHERBAL.

IARBE.

Non : tu combats en vain l'amour qui me possède ;
Une prompte vengeance en est le seul remède.
J'estime tes conseils, j'admire ta vertu ;
Sous le joug, malgré moi, je me sens abattu.
Je vois ce que mon rang me prescrit et m'ordonne.
Un excès de foiblesse est indigne du trône :
Je sais qu'un souveraiu, un guerrier tel que moi,
N'est point fait pour céder à la commune loi ;
Qu'il faut, loin de gémir dans un lâche esclavage,
Que sur ses passions il règne avec courage ;
Et qu'un grand cœur enfin devroit toujours songer
A vaincre son amour plutôt qu'à le venger.
Sans doute, et de mes feux je dois rougir peut-être ;
Mais la raison nous parle, et l'amour est le maître...
Que sais-je ! la fureur ne peut-elle à son tour,
Dans un cœur outragé succéder à l'amour ?
Ou si je veux en vain surmonter sa puissance,
Du moins l'heureux succès d'une juste vengeance
Adoucira les soins qui troublent mon repos ;

Et c'est toujours un bien que de venger ses maux.

MADHERBAL.

Je vous plains d'autant plus que votre cœur lui-même,
Seigneur, paroît gémir de sa foiblesse extrême.
Ah! si votre ame en vain tâche de se guérir,
Si vos propres malheurs ne servent qu'à l'aigrir,
Brisez avec fierté de rigoureuses chaînes;
Mais n'intéressez point votre gloire à vos peines...
Les refus de la reine offensent votre honneur!
Ils arment vos sujets! Non, je ne puis, seigneur,
Dans de pareils transports vous flatter ni vous croire.
Qu'a de commun enfin l'amour avec la gloire?
Et le refus d'un cœur est-il donc un affront
Qui doive d'un héros faire rougir le front?
Songez...

IARBE, *l'interrompant.*

J'aime la reine; un autre me l'enlève.
Ah! s'il faut, malgré moi, que leur hymen s'achève,
Je ne souffrirai pas qu'heureux impunément
Ils insultent ensemble à mon égarement...
(*à part.*)
A quoi me réduis-tu, trop cruelle princesse!
Tu sais comme mon cœur, tout plein de sa tendresse,
Venoit avec transport offrir à tes appas
Un secours nécessaire à tes foibles états.
J'ai voulu contre tous défendre ton empire;
Et tu veux me forcer, ingrate, à le détruire!

MADHERBAL.

Eh bien! suivez, seigneur, ce courroux éclatant,
Et d'un combat affreux précipitez l'instant.

Baignez-vous dans le sang, frappez votre victime,
En amant furieux plus qu'en roi magnanime.
C'est aux dieux maintenant d'être notre soutien.
Je vois sans en frémir son danger et le mien ;
Avec la même ardeur, avec le même zèle
Que j'ai parlé pour vous, je périrai pour elle ;
Et l'univers peut-être, instruit de ses douleurs,
Condamnera vos feux, et plaindra ses malheurs.

IARBE.

Eh ! que m'importe à moi, ce frivole murmure,
Pourvu que ma vengeance efface mon injure ?
Non, non ; d'une maîtresse adorer les rigueurs,
Ménager son caprice et respecter ses pleurs,
C'est le frivole excès d'une pitié timide,
Et qui n'entra jamais dans le cœur d'un Numide.
J'exciterai, dis-tu, l'horreur de l'univers :
Eh ! crois-tu que le dieu qui tonne dans les airs
Souffre sans éclater qu'une femme étrangère
Au sang de Jupiter indignement préfère
Un transfuge échappé des bords du Simoïs,
Qui n'a su, ni mourir, ni sauver son pays,
Et qui n'apporte ici, du fond de la Phrygie,
Que les crimes de Troie et les mœurs de l'Asie ?
J'en atteste le dieu dont j'ai reçu le jour !
Ces superbes remparts, témoins de mon amour,
Ces lieux où, dévoré d'une flamme trop vaine,
J'ai moi-même essuyé les refus de ta reine,
Ne me reverront plus que, la flamme à la main,
Jusque dans ces palais me frayer un chemin.
J'assemblerai, s'il faut, toute l'Éthiopie ;

Dans ses déserts brûlants j'armerai la Nubie;
Des peuples inconnus suivront mes etendards;
Un déluge de feu couvrira vos remparts;
Et si ce n'est assez pour les réduire en poudre,
Mes cris iront aux cieux, et j'ai pour moi la foudre.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

MADHERBAL.

Juste ciel, qui m'entends, écarte ces horreurs!...
(*apercevant entrer Élise.*)
Élise vient... Sait-elle encor tous nos malheurs?

SCÈNE III.

ÉLISE, MADHERBAL.

MADHERBAL.

Enfin voici le jour marqué par nos alarmes,
Madame; c'en est fait, Iarbe court aux armes.
Témoin de la fureur qui dévore ses sens,
Je viens de recevoir ses adieux menaçants:
Le bruit dans nos remparts va bientôt s'en répandre.

ÉLISE.

A de pareils transports le reine a dû s'attendre.
Je courois, sur vos pas, la chercher en ces lieux...
(*voyant paroître Didon.*)
Je la vois... La douleur est peinte dans ses yeux.

SCÈNE IV.

DIDON, ÉLISE, MADHERBAL.

DIDON, *à Élise.*

Ah! venez rassurer une amante troublée.
Des guerriers phrygiens l'élite est assemblée,
Leurs prêtres ont déja fait dresser des autels :
Ils entraînent Énée aux pieds des immortels...
Élise, autour de lui je ne vois que des traîtres.

ÉLISE.

Eh quoi ! soupçonnez-vous la vertu de leurs prêtres?
Qui sait si par leurs soins les volontés du sort
Avec tous vos projets ne seront pas d'accord?
Que craignez-vous?

DIDON.

Je crains ce que leur bouche annonce.
Jamais la vérité ne dicta leur réponse.
Je ne sais, mais mon cœur est pénétré d'effroi...
Et ce moment peut-être est funeste pour moi.

MADHERBAL.

Permettez, au milieu de vos tristes alarmes,
Qu'un zélé serviteur interrompe vos larmes.
Vous devez votre esprit, madame, à d'autres soins :
L'amour a ses moments, l'état a ses besoins.
D'un Africain jaloux vous concevez la rage;
C'est à nous de songer à prévenir l'orage.
Je n'examine plus si l'hymen d'un grand roi,
Si cent peuples soumis à votre auguste loi,

Vos sujets glorieux etendant leur puissance
Jusqu'aux bords où le Nil semble prendre naissance,
Si l'avantage enfin de donner à vos fils
Jupiter pour aïeul et les dieux pour amis,
D'un éclat si flatteur devoient remplir votre ame,
Ou du moins quelque temps balancer votre flamme.
Avant que votre cœur, pour la dernière fois,
Aux yeux mêmes d'Iarbe eût déclaré son choix,
J'ai cru devoir vous dire en ministre fidèle
Tout ce que m'inspiroient votre gloire et mon zele;
Et ce n'est qu'à ce prix qu'un sujet plein d'honneur
Doit jamais de son maître accepter la faveur
Mais si sa volonté ne peut être changée,
N'importe en quels projets son ame est engagée,
Résister trop long-temps ce seroit le trahir:
C'est aux dieux de juger, aux sujets d'obéir.
Ainsi ne pensons plus qu'à la prompte défense
Qui peut de l'ennemi confondre l'espérance.
Bientôt sur ces remparts tous nos chefs rassemblés
Calmeront par mes soins nos citoyens troublés.
En vain contre Didon l'Afrique est conjurée;
Du peuple et du soldat ma reine est adorée:
Tout peuple est redoutable et tout soldat heureux
Quand il aime ses rois en combattant pour eux.

ÉLISE, *à Didon.*

Oui, je ne doute point qu'au gré de votre envie
Les Tyriens pour vous ne prodiguent leur vie...
Mais, quoi! vous oubliez qu'un téméraire amour
Ose vous menacer jusque dans votre cour?
Je ne le cache point: instruit de cette injure,

Autour de ce palais votre peuple murmure ;
Il demande vengeance, et se plaint hautement
Qu'Iarbe dans ces murs vous brave impunément ;
Et, si l'on en croyoit les discours de Carthage,
Par votre ordre en ces lieux retenu pour otage...

DIDON, *l'interrompant.*

Le retenir ici? Qu'ose-t-on proposer?
De son funeste amour est-ce à moi d'abuser?
Je sais que des flatteurs les coupables maximes
Du nom de politique honorent de tels crimes ;
Je sais que, trop séduits par de vaines raisons,
Mille fois mes pareils, dans leurs lâches soupçons,
Ont violé le droit des palais et des temples ;
La cour de plus d'un prince en offre des exemples.
Mais un traître jamais ne doit être imité.
Moi, qu'oubliant les lois de l'hospitalité,
D'un roi dans mon palais j'outrage la personne!
Est-ce aux rois d'avilir l'éclat de la couronne,
Nous qui devons donner au reste des humains
L'exemple du respect qu'on doit aux souverains?
(*à Madherbal.*)
Oui, malgré les malheurs où son courroux nous jette,
Allez, et que ma garde assure sa retraite ;
Que ce prince, à l'abri de toute trahison,
Accable, s'il le peut, mais respecte Didon.
J'aime mieux, au péril d'une guerre barbare,
Que l'univers, témoin du sort qu'on me prépare,
Condamne un vain excès de générosité,
Que s'il me reprochoit la moindre lâcheté.

(*Madherbal sort.*)

SCÈNE V.

DIDON, ÉLISE.

DIDON.

Ah! c'est trop retenir ma douleur et mes larmes.
Mon amant peut lui seul dissiper mes alarmes...
(*à part.*)
Qu'il tarde a revenir!... Et vous, peuples ingrats,
Loin de mes yeux encor retiendrez-vous ses pas?

ÉLISE, *voyant paroître Énée.*

Il vient.

DIDON, *à part.*

A son aspect que ma crainte redouble!
Tout est perdu pour moi; je le sens a mon trouble.

SCÈNE VI.

ÉNÉE, DIDON, ÉLISE.

ÉNÉE, *à part, au fond du théâtre, en apercevant Didon, et voulant s'éloigner.*

Dieux! je ne croyois pas la rencontrer ici.

DIDON, *à part.*

Approchons... Mon destin va donc être éclairci!..
(*à Énée, en le retenant.*)
Vous me fuyez, seigneur?

ÉNÉE.

Malheureuse princesse,
Je ne méritois pas toute votre tendresse.

DIDON.

Non : je vous aimerai jusqu'au dernier soupir...
Mais que dois-je penser? Je vous entends gémir..
Vous détournez de moi votre vue égarée...
Ah! de trop de soupçons mon ame est dévorée...
Seigneur!...

ÉNÉE.

Au désespoir je suis abandonné.
Vous voyez des mortels le plus infortuné;
Mon cœur frémit encor de ce qu'il vient d'apprendre :
Dans le camp des Troyens le ciel s'est fait entendre;
Il s'explique, madame, et me réduit au choix
D'être ingrat envers vous ou d'enfreindre ses lois.
Une voix formidable, aux mortels inconnue,
A murmuré long-temps dans le sein de la nue.
Le jour en a pâli, la terre en a tremblé;
L'autel s'est entr'ouvert, et le prêtre a parlé.
« Étouffe, m'a-t-il dit, une tendresse vaine.
« Il ne t'est pas permis de disposer de toi.
« Fuis des murs de Carthage; abandonne la reine.
« Le destin pour une autre a réservé ta foi. »
Tout le peuple aussitôt pousse des cris de joie.
Jugez du désespoir où mon ame se noie!
J'ai voulu vainement combattre leurs projets :
On m'oppose du ciel les absolus décrets,
Les champs ausoniens promis à notre audace,
Et l'univers promis aux héros de ma race,
Dans un repos obscur Énée enseveli,
Ses exploits oubliés, son honneur avili,
Des Troyens fugitifs la fortune incertaine,

De vos propres sujets le mépris et la haine.
Que vous dirai-je enfin? Accablé de douleur,
Déchiré par l'amour, entraîné par l'honneur...

(*Il hésite à poursuivre.*)

DIDON.

Qu'avez-vous résolu?

ÉNÉE.

Plaignez plutôt mon ame.
Tout parloit contre vous, tout condamnoit ma flamme,
Ma gloire, mes sujets, nos prêtres, et mon fils...

DIDON, *l'interrompant.*

N'achevez pas, cruel! Vous avez tout promis!...
Où suis-je? N'est-ce point un songe qui m'abuse?
Est-ce vous que j'entends?... Interdite, confuse,
Je sens ma foible voix dans ma bouche expirer.
Est-il bien vrai? ce jour va donc nous séparer?
Qui me consolera dans mes douleurs profondes?
Mon cœur, mon triste cœur vous suivra sur les ondes;
Et, d'une vaine gloire occupé tout entier,
Au fond de l'univers vous irez m'oublier!...
M'oublier!... Ah! cruel! de quelle affreuse idée
Mon ame en vous perdant se verra possédée!
J'ai tout sacrifié, j'ai tout trahi pour vous;
Je romps la foi jurée à mon premier époux;
Des rois les plus puissants je dédaigne l'hommage;
J'expose pour vous seul le salut de Carthage:
Je le fais avec joie, et le ciel m'est témoin
Que mon amour voudroit aller encor plus loin...
Hélas! de notre hymen la pompe est ordonnée...
Je volois dans vos bras, cher et barbare Énée!...

Mais, que dis-je? Ton sort ne dépend plus de toi.
Je t'ai livré mon cœur; tu m'as donné ta foi.
Les serments font l'hymen, et je suis ton épouse.
Oui, je la suis, Énée!

ÉNÉE, *à part.*

O fortune jalouse!
Pouvois-tu m'accabler par de plus rudes coups?...
(*à Didon.*)
Ah! je suis mille fois plus à plaindre que vous!
Vous régnez en ces lieux; ce trône est votre ouvrage:
Le ciel n'a point proscrit les remparts de Carthage;
Il les voit s'élever, et ne vous force pas
D'aller de mers en mers chercher d'autres états.
Le soin de gouverner un peuple qui vous aime,
L'éclat et les attraits de la grandeur suprême,
Effaceront bientôt une triste amitié
Que nourrissoit pour moi votre seule pitié:
Et moi, jusqu'au tombeau j'aimerai ma princesse;
Mon cœur vers ces climats revolera sans cesse,
Climats trop fortunés où l'on vit sous vos lois!
Hélas! si de mon sort j'avois ici le choix,
Bornant à vous aimer le bonheur de ma vie,
Je tiendrois de vos mains un sceptre, une patrie.
Les dieux m'ont envié le seul de leurs bienfaits
Qui pouvoit réparer tous les maux qu'ils m'ont faits...
Adieu! vivez heureuse et régnez dans l'Afrique.

DIDON.

Ainsi vous remplirez ce décret tyrannique,
Cet oracle fatal, si souvent démenti?
Mon espoir, mes projets, tout est anéanti?

Ni l'état deplorable où l'amour m'a reduite,
Ni la mort qui m'attend, n'arrêtent votre fuite;
Vous rompez sans gémir les liens les plus doux...
Mais pour votre départ quel temps choisissez-vous?
Nul vaisseau n'ose encor reparoître sur l'onde.
Voyez ce ciel obscur et cette mer qui gronde!...
Ah! prince, quand ces murs défendus par Hector,
Quand ce même Ilion subsisteroit encor,
Dans les tombeaux de l'onde iriez-vous chercher Troie?
Attendez que des mers le ciel ouvre la voie;
Et, puisqu'il faut enfin vous perdre pour toujours,
Que je vous perde au moins sans craindre pour vos jours!

ÉNÉE.

A vos desirs, aux miens, le ciel est inflexible.
Hélas! si vous m'aimez, montrez-vous moins sensible.
Obéissez en reine aux volontés du sort.
Rien ne peut des Troyens modérer le transport:
Effrayés par l'oracle, et pleins d'un nouveau zéle,
Ils volent dès ce jour où le ciel les appelle.
Moi-même vainement je voudrois arrêter
Des sujets contre moi prompts à se révolter;
Je les verrois bientôt...

(*voyant l'altération que son discours porte dans les traits de Didon.*)

Mais, quel sombre nuage,
Madame, en ce moment trouble votre visage?
Vous ne m'écoutez plus, vous détournez les yeux!

DIDON.

Non, tu n'es point le sang des héros ni des dieux.
Au milieu des rochers tu reçus la naissance,

Un monstre des forêts éleva ton enfance,
Et tu n'as rien d'humain que l'art trop dangereux
De séduire une femme et de trahir ses feux.
Dis-moi, qui t'appeloit aux bords de la Libye?
T'ai-je arraché moi-même au sein de ta patrie?
Te fais-je abandonner un empire assuré,
Toi qui, dans l'univers, proscrit, désespéré,
Environné par-tout d'ennemis et d'obstacles,
Serois encor sans moi le jouet des oracles?
Les immortels, jaloux du soin de ta grandeur,
Menacent tes refus de leur courroux vengeur?...
Ah! ces présages vains n'ont rien qui m'épouvante:
Il faut d'autres raisons pour convaincre une amante.
Tranquilles dans les cieux, contents de nos autels,
Les dieux s'occupent-ils des amours des mortels?
Notre cœur est un bien que leur bonté nous laisse;
Ou, si jusques à nous leur majesté s'abaisse,
Ce n'est que pour punir des traîtres comme toi,
Qui d'une foible amante ont abusé la foi.
Crains d'attester encor leur puissance suprême:
Leur foudre ne doit plus gronder que sur toi-même...
Mais tu ne connois point leur austère équité:
Tes dieux sont le parjure et l'infidélité.

ÉNÉE.

Hélas! que vos transports ajoutent à ma peine!
Moi-même je succombe, et mon ame incertaine
Ne sauroit soutenir l'état où je vous vois...
Didon!...

DIDON, *l'interrompant.*

Adieu, cruel, pour la dernière fois.

Va, cours, vole au milieu des vents et des orages.
Préfère à mon palais les lieux les plus sauvages;
Cherche, au prix de tes jours, ces dangereux climats
Où tu ne dois régner qu'après mille combats.
Hélas! mon cœur charmé t'offroit dans ces asiles
Un trône aussi brillant et des biens plus tranquilles.
Cependant tes refus ne peuvent me guérir;
Mes pleurs et mes regrets, qui n'ont pu t'attendrir,
Loin d'éteindre mes feux, les redoublent encore...
Je devrois te haïr, ingrat! et je t'adore.
Oui, tu peux sans amour t'éloigner de ces bords;
Mais ne crois pas du moins me quitter sans remords
Ton cœur fût-il encor mille fois plus barbare,
Tu donneras des pleurs au jour qui nous sépare;
Et, du haut de ces murs, témoins de mon trépas,
Les feux de mon bûcher vont éclairer tes pas.

(*Elle veut s'éloigner.*)

ÉNÉE, *voulant la retenir.*

Ah! madame, arrêtez...

DIDON, *l'interrompant.*

Ah! laisse-moi, perfide!

ÉNÉE.

Où courez-vous? Souffrez que la raison vous guide.

DIDON.

Va, je n'attends de toi ni pitié ni secours.
Tu veux m'abandonner, que t'importent mes jours?

ÉNÉE.

Eh bien! malgré les dieux, vous serez obéie...

(*Didon sort avec Élise.*)

SCÈNE VII.

ÉNÉE.

Elle fuit... Arrêtez... Prenons soin de sa vie.
(*Il fait quelques pas pour suivre Didon.*)

SCÈNE VIII.

ACHATE, ÉNÉE.

ACHATE, *arrêtant Énée.*

Seigneur, les Phrygiens n'attendent que leur roi.
Partons; le ciel l'ordonne.

ÉNÉE.

Achate, laisse-moi.
Le ciel n'ordonne pas que je sois un barbare.
(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

ACHATE.

Que vois-je?... Quel transport de son ame s'empare?...
Courons; sachons les soins dont il est combattu...
Dieux! faut-il que l'amour surmonte la vertu!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ACHATE, MADHERBAL.

MADHERBAL.

Où courez-vous, Achate?

ACHATE

Où mon devoir m'entraîne;
Vous enlever mon prince et sauver votre reine.

MADHERBAL.

Quel est donc ce discours? Expliquez-vous.

ACHATE.

Craignez
Un peuple, des soldats, justement indignés.
La voix d'un dieu vengeur a tonné sur leurs têtes.
D'un hymen qu'il condamne interrompez les fêtes
Le ciel arrache Énée aux transports de Didon,
Et les débris de Troie aux enfants de Sidon.
Obeissez aux dieux et rendez-nous Énée.

MADHERBAL.

Ah! puisse-t-il bientôt remplir sa destinée!
Puisse-t-il, consolé de ses premiers malheurs,
Du ciel qui le protége épuiser les faveurs,
Enchaîner à jamais la fortune volage,

Et régner glorieux ailleurs que dans Carthage!

ACHATE.

Est-ce vous que j'entends, Madherbal?

MADHERBAL.

Oui, c'est moi,
Qui gémis sur la reine, et qui plains votre roi.
Le sort ne les fit point pour être heureux ensemble.
Je déplore avec vous le nœud qui les assemble,
Nœud funeste et cruel, que l'amour en courroux
A formé pour les perdre et nous détruire tous!
Énée est un héros que l'univers admire;
Mais d'une jeune reine il renverse l'empire.
La gloire, la pitié, tout presse son départ:
S'il diffère d'un jour, il partira trop tard.

ACHATE.

Je ne puis vous cacher ma joie et ma surprise.
Ministre vertueux, pardonnez la franchise
D'un soldat qui jugeoit de vous par vos pareils.
Favori de la reine, ame de ses conseils,
Et par elle sans doute instruit de sa tendresse,
J'ai cru que vous serviez ou flattiez sa foiblesse.
L'absolu ministère est remis dans vos mains,
J'ai vu tous les apprêts d'un hymen que je crains,
Et pouvois-je?...

MADHERBAL, *l'interrompant.*

Eh! voilà le destin des ministres!
Victimes de discours, de jugements sinistres;
Coupables, si l'on croit le peuple et le soldat,
Des foiblesses du prince et des maux de l'état...
Emplois trop enviés que la foudre environne!...

Heureux qui voit de loin l'eclat de la couronne!
Heureux qui, pour son roi plein de zèle et d'amour,
Le sert dans les combats et jamais à la cour!..
Nous sommes menacés d'une attaque prochaine;
Je venois de mes soins rendre compte à la reine:
Je n'ai pu pénétrer au fond de son palais.
Cependant nos soldats, nos citoyens sont prêts.
Daignent les justes dieux soutenir sa querelle!
Contre tant d'ennemis que pourroit notre zèle?...
La porte s'ouvre... On vient... C'est votre roi qui sort...
J'ai rempli mon devoir et n'attends que la mort.

(*Il s'éloigne.*)

SCÈNE II.

ÉNÉE, ÉLISE, ACHATE.

ÉNÉE, *à Élise.*

Élise, que la reine étouffe ses alarmes :
Énée à ses beaux yeux a coûté trop de larmes.
Je cours aux Phrygiens déclarer mes projets,
D'un départ trop fatal détruire les apprêts;
Et bientôt, ramené par l'amour le plus tendre,
J'irai, plein de transports, la revoir et l'entendre,
D'un hymen desiré presser les doux liens,
Et porter à ses pieds l'hommage des Troyens.

(*Élise sort.*)

SCÈNE III.

ÉNÉE, ACHATE.

ACHATE.

(*à part.*) (*à Énée.*)

Dieux! le permettrez-vous?... Seigneur, votre présence
Me rend tout à-la-fois la vie et l'espérance.
Vos vaisseaux séparés couvrent déja les mers ;
Les cris des matelots font retentir les airs ;
Un jour plus pur nous luit, et le vent nous seconde.
Hâtons-nous. Vos soldats, prêts à voler sur l'onde,
De leur chef, en secret, accusent la lenteur.

ÉNÉE.

J'ai vu la reine, Achate, et l'amour est vainqueur!

ACHATE.

Que dites-vous? L'amour?... Ah! je ne puis vous croire.
Non, l'amour n'est point fait pour étouffer la gloire.
Elle parle, elle ordonne ; il lui faut obéir :
Ce n'est pas vous, seigneur, qui devez la trahir.

ÉNÉE.

Je n'ai que trop prévu ta plainte et tes reproches :
Ton maître en ce moment redoutoit tes approches...
Mais que veux-tu? l'amour fait taire mes remords,
Et dans mon cœur trop foible il brave tes efforts.
Cependant, tu le sais, et le ciel qui m'écoute
M'a vu sur ses décrets ne plus former de doute,
Renoncer à Didon, lui venir déclarer
Qu'enfin ce triste jour nous alloit séparer,
A ses premiers transports demeurer inflexible,

Et paroître barbare autant qu'elle est sensible.
Je contenois mes feux prêts à se soulever
Le dessein étoit pris... Je n'ai pu l'achever;
Et je ne puis encor, tout plein de ce que j'aime,
Rappeler ce projet sans m'accuser moi-même...
Je courois vers Didon, quand tes empressements
Commençoient d'attester la foi de mes serments
Que m'importoit alors une vaine promesse?
Je tremblois pour les jours de ma chère princesse.
Quel spectacle, grands dieux! quelle horreur! quel effroi!
Tout regrettoit la reine et n'accusoit que moi.
Je ne puis sans frémir en retracer l'image.
Son ame de ses sens avoit perdu l'usage;
Son front pâle et défait, ses yeux à peine ouverts,
Des ombres de la mort sembloient être couverts.
Cependant sa douleur et ses vives alarmes
Donnoient de nouveaux traits à l'éclat de ses charmes,
Et jusque dans ses yeux, mourants, noyés de pleurs,
Je lisois son amour, mon crime et ses malheurs!..
Mais bientôt, ses transports succédant au silence,
Je n'ai pu de mes feux vaincre la violence:
Je n'en saurois rougir; et tout autre que moi
D'un si cher ascendant auroit subi la loi.
Lorsqu'une amante en pleurs descend à la prière,
C'est alors qu'elle exerce une puissance entière;
Et l'amour qui gémit est plus impérieux
Que la gloire, le sort, le devoir, et les dieux.

ACHATE.

Qu'entends-je?.. Est-il bien vrai?.. Quelle foiblesse extrême!
Quoi! l'amour?.. Non, seigneur, vous n'êtes plus vous-même.

Que diront les Troyens? que dira l'univers?
On attend vos exploits, et vous portez des fers!

ÉNÉE.

Eh quoi! prétendrois-tu que mon ame timide
N'eût dans ses actions qu'un vain peuple pour guide?
Crois-moi, tant de héros, si souvent condamnés,
D'un œil bien différent seroient examinés,
Si chacun des mortels connoissoit, par lui-même,
Le pénible embarras qui suit le diadème;
Ce combat éternel de nos propres desirs,
Et le joug de la gloire et l'amour des plaisirs;
Ces goûts, ces sentiments unis pour nous séduire,
Dont il faut triompher, et qu'on ne peut détruire.
Dans l'esprit du vulgaire un moment dangereux
Suffit pour décider d'un prince malheureux:
Témoin de nos revers, sans partager nos peines,
Tranquille spectateur des alarmes soudaines
Que le sort envieux mêle avec nos exploits,
Le dernier des humains prétend juger les rois;
Et tu veux que, soumis à de pareils caprices,
Je doive au préjugé mes vertus ou mes vices?

ACHATE.

Eh bien! laissez le peuple, injuste et plein d'erreurs,
Remplir tout l'univers d'insolentes rumeurs.
Serez-vous moins soigneux de votre renommée?
Et votre ame aujourd'hui, de ses feux consumée,
Veut-elle, sans retour, languir dans ses liens?

ÉNÉE.

Eh! n'ai-je pas fini les malheurs des Troyens?
De la main de Didon je tiens une couronne,

Je possède son cœur, je partage son trône;
Quelle gloire pour moi peut avoir plus d'appas?

ACHATE.

La gloire n'est jamais où la vertu n'est pas.
Fidèle adorateur des dieux de nos ancêtres,
Osez-vous résister à la voix de nos maîtres?
Oubliez-vous, seigneur, leurs ordres absolus.
Et des mânes d'Hector ne vous souvient-il plus?
C'est par vous que j'ai su qu'en cette nuit terrible
Qui vit de nos remparts l'embrasement horrible,
Vous trouvâtes son ombre au pied de nos autels:
« Fuyez, vous cria-t-il, enfant des immortels;
« Recueillez les débris de ma triste patrie,
« Et ses dieux protecteurs, qu'Ilion vous confie.
« Vesta, le feu sacré, sont remis dans vos mains,
« Comme un gage éternel du respect des humains.
« Qu'ils suivent sur les mers la fortune d'Énée;
« Cherchez l'heureuse terre aux Troyens destinée.
« Partez, d'un nouveau trône auguste fondateur. »
Ainsi parloit Hector, ainsi parloit l'honneur...
L'honneur, Hector, le ciel, rien n'ébranle votre ame?..
Aimez-donc; devenez l'esclave d'une femme...
Mais il vous reste un fils. Ce fils n'est plus à vous:
Il appartient aux dieux, de sa grandeur jaloux.
Par ma bouche aujourd'hui vos peuples le demandent;
Promis à l'univers, les nations l'attendent.
Vous le savez, seigneur, vous qui, dans les combats,
De ce fils, jeune encor, deviez guider les pas,
Ses neveux fonderont une cité guerrière,
Qui changera le sort de la nature entière;

Qui lancera la foudre, ou donnera des lois,
Et dont les citoyens commanderont aux rois.
Déja, dans ses décrets, le maître du tonnerre
Livre à ce peuple roi l'empire de la terre.
Laissez à votre fils commencer un destin
Dont les siècles futurs ne verront point la fin,
Et n'avilissez plus dans une paix profonde
Le sang qui doit former les conquérants du monde.

ÉNÉE.

Arrête... c'en est trop... Mes esprits étonnés
Sous un joug inconnu semblent être enchaînés...
Quel feu pur et divin! quel éclat de lumière
Embrase en ce moment mon ame tout entière?...
Oui, je commence à rompre un charme dangereux.
A cette noble image, à ces traits généreux,
A ces mâles discours, dont la force me touche,
Je reconnois les dieux, qui parlent par ta bouche...
Eh bien! obéissons... Il ne faut plus songer
A ces nœuds si charmants qui m'alloient engager...
(*à part.*)
Viens; je te suis... Et vous, à qui je sacrifie
L'objet de mon amour, le bonheur de ma vie,
Sages divinités, dont les soins éternels
Président chaque jour au destin des mortels,
Recevez un adieu que mon ame tremblante
Craint d'offrir d'elle-même aux transports d'une amante.
Ne l'abandonnez pas; daignez la consoler.
C'est à vous seuls, grands dieux, que j'ai pu l'immoler!...
(*à Achate.*)
Allons.

ACHATE, *à part, apercevant Didon.*

Ah! c'est la reine... O funeste présage!

ÉNÉE, *à part.*

O dieux!... Et vous voulez que je quitte Carthage!...

(*On entend le bruit d'une foule prochaine.*)

Mais, quels cris, quel tumulte!...

SCÈNE IV.

DIDON, ÉNÉE, ACHATE.

DIDON, *à ses gardes qui sont en dehors.*

Ouvrez-leur mon palais...

A ces peuples ingrats épargnons des forfaits.

ÉNÉE.

Quoi! dans ces lieux sacrés vous êtes outragée?

DIDON.

Seigneur, de mon palais la porte est assiégée.

ÉNÉE.

Par qui?

DIDON.

Par les Troyens.

ÉNÉE, *à part.*

Ah! prince malheureux!...

(*à Achate.*)

Achate, c'en est trop; vous me répondrez d'eux:

Courez, et vengez-moi de leur lâche insolence.

(*Achate sort.*)

SCÈNE V.

DIDON, ÉNÉE.

DIDON

Non, non; je leur pardonne; oublions leur offense :
Ils suivoient un faux zéle, et, loin de vous trahir,
A vos ordres peut-être ils croyoient obéir...
Hélas! c'est la pitié qui seule vous arrête :
Vous couriez les rejoindre et la flotte étoit prête...
(*à part.*)
O douleur! ô foiblesse! ô triste souvenir...
De mon saisissement je ne puis revenir...
(*à Énée.*)
Ma force et ma raison m'avoient abandonnée,
Des portes de la mort vous m'avez ramenée...
Élise m'a parlé, seigneur... Si je l'en crois,
Mon ame sur la vôtre a repris tous ses droits...
Cher prince! contre vous mon cœur est sans défense ;
Dans les illusions d'une vaine espérance
Vous pouvez, d'un seul mot, sans cesse m'égarer :
Mon sort est de vous croire et de vous adorer.

ÉNÉE.

Vous ne régnez que trop sur mon ame éperdue!
J'obéissois aux dieux... Mais je vous ai revue;
Mon amour à vos pleurs les a sacrifiés,
Et je suis, malgré moi, sacrilége à vos pieds...
Mais quel sera le fruit d'un excès de foiblesse?
Les dieux triompheront, s'ils combattent sans cesse.

Maîtres de nos destins et de nos cœurs

DIDON, *l'interrompant.*

J'entends,
Et ma funeste erreur a duré trop long-temps.
Je le vois, l'espérance est trop prompte à renaître...
Mes yeux s'ouvrent, seigneur; et je dois vous connoître.
D'un amour malheureux j'ai pu sentir les coups;
Mais pouvois-je exiger qu'un guerrier tel que vous,
Qu'un héros tant de fois utile à la Phrygie,
Qui doit vaincre et régner, au péril de sa vie,
Dans la cour d'une reine abaissât son grand cœur
Aux serviles devoirs d'une amoureuse ardeur?...
Didon, en vous aimant, sait se rendre justice.
Je ne méritois pas un si grand sacrifice.
Vos desseins par mes pleurs ne sont plus balancés :
Vos feux et vos serments par la gloire effacés...

ÉNÉE, *l'interrompant.*

Quoi? toujours ma tendresse est-elle soupçonnée?

DIDON.

Vous voulez me quitter... vous le voulez, Énée :
Je le sens, je le vois, et je ne prétends plus
Tenter auprès de vous des efforts superflus. .
Mais, avant que ce jour à jamais nous sépare,
Considérez, du moins, les maux qu'il me prépare.
Iarbe... helas! seigneur, combien je m'abusois!
Iarbe a su, par moi, que je vous épousois :
Il l'a cru. Les flambeaux, les chants de l'hyménée,
En ont instruit Carthage et l'Afrique indignée...
Étrangère en ces lieux, sans espoir de secours,
Je vois ce roi jaloux armé contre mes jours;

Et vous à qui mon cœur sacrifioit, sans peine,
D'un amant redoutable et l'amour et la haine,
Vous que je préférois au fils de Jupiter,
Vous dont le souvenir me sera toujours cher,
Pour prix du tendre amour dont vous goûtiez les charmes,
Vous me laissez la guerre et la honte et les larmes...
Je ne devrai qu'à vous le trépas ou les fers...
Après cela, partez; mes ports vous sont ouverts.

SCÈNE VI.

MADHERBAL, DIDON, ÉNÉE.

MADHERBAL, *à Didon.*

Les Africains, madame, avancent dans la plaine;
Ils ont même occupé la montagne prochaine :
Un nuage de sable, élevé jusqu'aux cieux,
Et le déclin du jour, les cachent à nos yeux;
Mais, s'il en faut juger, et par leurs gens de guerre,
Et par le bruit des chars qui roulent sur la terre,
Conduite par Iarbe, au sein de vos états,
Une armée innombrable accompagne ses pas.

ÉNÉE.

(*à part.*) (*à Didon.*)
Qu'entends-je?... Sur ces bords c'est moi qui les attire,
Reine; c'est donc à moi de sauver votre empire.
J'ai causé vos malheurs, et je dois les finir...
Iarbe vient à nous; je cours le prévenir.

DIDON.

Quoi! vous-même? Ah! seigneur, que mon ame attendrie...

ÉNÉE, *l'interrompant*

Eh! quel autre que moi doit exposer sa vie?
Je pardonne à des rois, sur le trône affermis,
La pompe qui les cache aux traits des ennemis;
Mais moi, que votre amour a sauvé du naufrage,
Moi, qui trouble aujourd'hui le bonheur de Carthage,
Je défendrai vos jours, vos droits, vos Tyriens,
Dût périr avec moi jusqu'au nom des Troyens!...
(*à Madherbal.*) (*à Didon.*)
Suivez-moi, Madherbal... Adieu, chère princesse!
Qu'à nos malheurs communs l'univers s'intéresse;
Et courons l'un et l'autre assurer votre état,
Vous aux pieds des autels, et moi dans le combat

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

L'acte commence vers la fin de la nuit.

SCÈNE I.

DIDON.

Venez à mon secours, dieux, ô dieux que j'implore...
Fantôme menaçant! quoi, tu me suis encore?...
Quel effroi! quelle horreur! quel supplice nouveau!..
Rentrez, mânes sanglants, dans la paix du tombeau!...
Que vous importe, hélas! qu'une foible mortelle
Dans ce triste univers ne vous soit plus fidèle?
Gardez-vous chez les morts tous vos droits sur mon cœur?
Un époux qui n'est plus est-il un dieu vengeur?...
(*appelant.*)
Élise, entends mes cris et que ma voix t'éveille!
Élise!... ô ciel!...

SCÈNE II.

ÉLISE, DIDON.

ÉLISE, *à part, sans reconnoître d'abord Didon.*
Quel bruit a frappé mon oreille?
Quelle clameur plaintive?...

DIDON.

Approche... soutiens-moi...
Je me meurs...
(*Elle se jette dans les bras d'Élise, qui la reçoit et la reconnoït.*)

ÉLISE.

Quoi, madame! est-ce vous que je voi?
Les feux du jour encor ne percent point les ombres;
Les flambeaux presque éteints sous ces portiques sombres
Rendent plus effrayants le silence et la nuit:
Quel bizarre transport seule ici vous conduit?...
(*voyant Didon près de tomber en foiblesse.*)
Vous tremblez dans mes bras! tout votre sang se glace!
De votre auguste front l'éclat brillant s'efface;
Et vos regards, par-tout égarés dans ces lieux,
Semblent fuir un objet invisible à mes yeux.

DIDON, *à part, avec égarement.*

Laisse-moi respirer, infortuné Sichée!
Ombre de mon époux, tu n'es que trop vengée!

ÉLISE.

Rassurez vos esprits. Ce malheureux époux
Dans la nuit des enfers ne pense point à vous.

DIDON, *à part.*

Reine des dieux, Junon, témoin de ma foiblesse,
Tu te plais à nourrir ma fatale tendresse;
Mais tu n'étouffes pas les remords de mon cœur...
Hélas! je meurs d'amour, de honte, et de douleur

ÉLISE, *à part.*

Dieux! écartez les maux que son ame redoute...

(*à Didon.*)

Eh! quel nouveau malheur vous désespère?

DIDON.

Écoute,
Et vois quel est enfin le fruit de mes amours...
La nuit du haut des airs précipitoit son cours;
Dans ce vaste palais tout dormoit, hors la reine...
Je veillois sous le poids de ma funeste chaîne.
La honte sur le front et la mort dans le cœur,
De l'état où je suis j'envisageois l'horreur.
Dans mon appartement une voix lamentable
Interrompt tout à coup la douleur qui m'accable.
Le bruit plaintif approche et me glace d'effroi.
La porte s'ouvre : un spectre a paru devant moi.
Des flots de sang couloient de ses larges blessures;
Ses sanglots redoublés formoient de longs murmures.
« Malheureuse, a-t-il dit, que devient ta vertu?
« Didon, je t'adorois; pourquoi me trahis-tu? »
A ces terribles mots j'ai reconnu Sichée.
Son ombre tout en pleurs sur mon lit s'est penchée.
Je me lève : un feu pâle a brillé dans la nuit;
J'entends un cri lugubre, et le spectre s'enfuit.
Je le suis à grands pas sous ces obscures voûtes
Où mènent du palais les plus secrètes routes;
J'arrive en frémissant dans ces lieux révérés
Qu'à cet époux trahi mon zèle a consacrés,
Où j'ai promis cent fois qu'une flamme éternelle...
Hélas! à mes serments j'étois alors fidèle...
D'un culte interrompu j'assemble les débris,

Des festons dispersés, des feuillages flétris;
L'autel en est couvert, et cent torches funèbres
Ramènent la clarté dans le sein des ténèbres.
Le marbre à mes regards offre d'abord les traits
D'un époux autrefois l'objet de mes regrets.
Je sens couler mes pleurs... J'approche et je m'écrie :
« O toi qui fus long-temps la moitié de ma vie,
« Époux infortuné! je n'ai pu dans ces lieux
« Recueillir de ma main tes restes précieux.
« Sur la tombe où repose une cendre si chère,
« Que le ciel soit plus pur, la terre plus légère !
« Apaisé par mes pleurs, content de mes remords,
« Attends-moi sans courroux dans l'empire des morts.
« Permets que je t'implore et que ces mains profanes
« Répandent cette eau pure et l'offrent à tes mânes. »
A ces mots sur l'autel j'épanche la liqueur...
Mais... ô nouveau prodige! ô spectacle d'horreur!
L'eau coule et disparoît; des flots de sang jaillissent;
J'entends autour de moi des ombres qui gémissent :
D'infernales clameurs ont retenti trois fois,
Et de mon triste époux j'ai reconnu la voix,
Qui répétoit mon nom jusqu'au fond des abymes
Où l'effroyable mort enchaîne ses victimes.

ÉLISE.

Juste ciel!

DIDON.

Des flambeaux j'ai vu pâlir les feux...
Juge de ma terreur dans ces moments affreux...
J'invoque de Junon le secours tutélaire,

Et sors avec effroi de ce noir sanctuaire...
Mais ce spectacle horrible accompagne mes pas,
Et je traîne après moi l'enfer et le trépas.

ÉLISE.

Le ciel sur vos amours jette un regard sévère;
Et les cris de Sichée ont armé sa colère :
Je frémis du récit que je viens d'écouter.
Sur vous l'orage gronde : il le faut écarter...
Du temple d'Hespérus consultons la prêtresse;
Les dieux daignent souvent inspirer sa vieillesse.
De la mer Atlantique elle a quitté les bords,
Carthage la possède; employez ses efforts.
Sa redoutable voix peut aux royaumes sombres
Interroger la mort et conjurer les ombres;
Son art peut du destin prévenir la rigueur.

DIDON.

Chère Élise, mon sort est au fond de mon cœur.
Je ne sais quel pouvoir en secret le maîtrise,
Mais ce cœur désolé, que l'amour tyrannise,
Toujours de ses devoirs est prêt à triompher,
Et ne s'ouvre aux remords que pour les étouffer.
Est-il temps de fléchir la colère céleste?
Ces ombres, ce fantôme et son adieu funeste,
Du combat, loin des murs, livré dans ce moment,
Sans doute m'annonçoient le triste événement.
Pour attaquer Iarbe et tout le peuple maure,
Énée a prévenu le retour de l'aurore.
De nos chefs et des siens ce héros entouré,
Pour un combat nocturne avoit tout préparé :

Suivi de Madherbal il revint m'en instruire
(*Le jour paroit.*)
J'attends... Mais le soleil déja commence a luire
Tout est tranquille encor

ÉLISE.

Le calme de ces lieux
Semble nous annoncer un succès glorieux.
Les clameurs du soldat ne se font point entendre.
L'ennemi fuit.

SCÈNE III.

BARCÉ, DIDON, ÉLISE.

DIDON, *à Barcé.*

Barcé, que viens-tu nous apprendre?

BARCÉ.

Dans ces lieux effrayés la paix est de retour,
Madame. A la clarte des premiers feux du jour
J'ai vu de toutes parts sur nos sanglantes rives
Des Africains rompus les troupes fugitives.
Carthage est délivrée; et ces peuples si fiers
Du bruit de votre nom vont remplir leurs déserts.

DIDON, *à part.*

O triomphe! ô succès! victoire inespérée!..
Exaucez jusqu'au bout une reine éplorée,
Dieux puissants, qui sauvez mon trône et mes sujets,
Faites grace à mon cœur et rendez-lui la paix ..
(*à Barcé.*)
Enée à mes regards va-t-il bientôt paroitre?

BARCÉ, *hésitant à répondre.*

Madame...

DIDON.

Eh bien, Barcé?

BARCÉ.

Je m'alarme peut-être,
Mais ce héros encor n'a pas frappé mes yeux;
Et même on n'entend point ces cris victorieux
Que, libre et respirant une barbare joie,
Le soldat effréné jusques au ciel envoie.
J'ai vu les Tyriens, confusément épars,
S'avancer en silence au pied de nos remparts.

DIDON.

Dieux! que me dites-vous?... On ne voit point Énée?
(*à part.*)
Cependant il triomphe... Aveugle destinée,
L'as-tu livré vainqueur aux traits de son rival?...
Quel trouble me saisit!... Mais je vois Madherbal.

SCÈNE IV.

MADHERBAL, DIDON, ÉLISE, BARCÉ.

DIDON, *à Madherbal.*

Que venez-vous enfin m'annoncer?

MADHERBAL.

La victoire.
Ce jour vous rend le trône et vous couvre de gloire.
Pendant que l'ennemi, plongé dans le sommeil,
Renvoyoit son attaque au lever du soleil,

Le héros des Troyens rassemble nos cohortes,
Leur parle en peu de mots, et fait ouvrir les portes.
Les feux des Africains nous servent de flambeaux;
On invoque les dieux et l'on suit ses drapeaux.
Nous marchons. Le soldat, que la vengeance entraîne,
Se dévoue à la mort, et jure par sa reine.
Nous arrivons aux lieux où de sombres clartés
Guidoient vers l'ennemi nos pas précipités.
Aussitôt le signal vole de bouche en bouche;
On observe en frappant un silence farouche.
Le sable est abreuvé du sang des Africains;
La nuit et le sommeil les livrent dans nos mains.
La mort couvre leur camp de ses voiles funèbres;
Et le ciel, obscurci par d'épaisses ténebres,
Ne retentit encor, dans ces moments d'horreur,
Ni des cris des mourants, ni des cris du vainqueur.
Cependant on s'éveille : on crie; on prend les armes;
Iarbe court lui-même au bruit de tant d'alarmes.
Il arrive; il ne voit que des gardes errants,
Des soldats massacrés, l'un sur l'autre expirants;
Et par-tout ses regards trouvent l'affreuse image
D'une défaite entière et d'un vaste carnage.
A ce triste spectacle il frémit de courroux,
Et vole vers Énée à travers mille coups.
Les combattants surpris, reculant en arrière,
Autour de ces rivaux forment une barrière.
Ils fondent l'un sur l'autre; ils brûlent de fureur,
Et disputent long-temps d'adresse et de valeur.
Mais le dieu des combats règle leur destinée;
Iarbe enfin chancelle et tombe aux pieds d'Énée.

Il expire. Aussitôt les Africains troublés
S'échappent par la fuite à nos traits redoublés;
Et, tandis qu'éclairé des rayons de l'aurore,
Le soldat les renverse et les poursuit encore,
Le vainqueur, sur ses pas rassemblant les Troyens,
Appelle autour de lui les chefs des Tyriens :
« Magnanimes sujets d'une illustre princesse,
« Qu'Énée et les Troyens regretteront sans cesse,
« Sous les lois de Didon puissiez-vous à jamais
« Goûter dans ces climats une profonde paix!
« J'espérois vainement de partager son trône :
« L'inflexible destin autrement en ordonne.
« Trop heureux, quand le ciel m'arrache à ses appas,
« Qu'il m'ait permis du moins de sauver ses états,
« Et que mon bras vainqueur, assurant sa puissance,
« Lui laisse des garants de ma reconnoissance!...
« Adieu. Plein d'un amour malheureux et constant,
« Je l'adore, et je cours où la gloire m'attend. »

DIDON, *à part*

Dieux cruels!

MADHERBAL.

A ces mots il gagne le rivage,
Et soudain son vaisseau s'éloigne de Carthage.

DIDON, *à part.*

Quel coup de foudre, ô ciel!... Devois-je le prévoir?
Il m'abandonne, il part... O honte! ô désespoir!
O comble de malheurs où le destin me plonge!...
Quoi! je n'en puis douter? ce n'est point un vain songe?...
Quoi! de si tendres nœuds sont pour jamais rompus?...
Il part... Quoi! c'en est fait, je ne le verrai plus?...

A ses derniers serments tandis que je me livre,
L'ingrat fuit sans me voir, sans m'ordonner de vivre..
Il veut donc que je meure?... Eh! qu'ai-je fait, hélas,
Pour qu'un indigne amant me condamne au trépas!
A-t-on vu mes vaisseaux assiéger le Scamandre?
Ou de son père Anchise ai-je outragé la cendre?
Je l'ai comblé de biens, lui, ses sujets, son fils:
Tous régnoient sur un cœur qu'Énée avoit soumis...
(*à Élise.*)
Élise, en est-ce fait? n'est-il plus d'espérance?...
Ah! s'il voyoit mes pleurs... s'il sait que son absence...

ÉLISE, *l'interrompant.*

Hélas! que dites-vous? Les ondes et les vents
Déja loin de l'Afrique...

DIDON, *l'interrompant à son tour.*

Eh bien! je vous entends.
(*à part.*)
Il n'y faut plus penser... Ah! barbare! ah! perfide!...
Et voilà ce héros dont le ciel est le guide,
Ce guerrier magnanime et ce mortel pieux,
Qui sauva de la flamme et son père et ses dieux!...
Le parjure abusoit de ma foiblesse extrême;
Et la gloire n'est point à trahir ce qu'on aime.
Du sang dont il naquit j'ai dû me défier,
Et de Laomédon connoître l'héritier...
Cruel! tu t'applaudis de ce triomphe insigne...
De tes lâches aïeux, va, tu n'es que trop digne.
Mais tu me fuis en vain, mon ombre te suivra.
Tremble, ingrat! je mourrai; mais ma haine vivra
Tu vas fonder le trône où le destin t'appelle;

Et moi je te déclare une guerre immortelle.
Mon peuple héritera de ma haine pour toi ;
Le tien doit hériter de ton horreur pour moi.
Que ces peuples, rivaux sur la terre et sur l'onde,
De leurs divisions épouvantent le monde ;
Que pour mieux se détruire ils franchissent les mers ;
Qu'ils ne puissent ensemble habiter l'univers ;
Qu'une égale fureur sans cesse les dévore ;
Qu'après s'être assouvie elle renaisse encore ;
Qu'ils violent entre eux et la foi des traités,
Et les droits les plus saints et les plus respectés ;
Qu'excités par mes cris les enfants de Carthage
Jurent dès le berceau de venger mon outrage ;
Et puissent, en mourant, mes derniers successeurs
Sur tes derniers neveux être encor mes vengeurs !

ÉLISE.

Quels vœux ! quelle fureur, et quels transports de haine !...
Cachez des mouvements peu dignes d'une reine.
Au sein de la victoire oubliez vos revers.

DIDON.

Ma honte et mon amour remplissent l'univers...
J'en rougis... Il est temps que ma douleur finisse ;
Il est temps que je fasse un entier sacrifice,
Que je brise à jamais de funestes liens...
Le ciel en ce moment m'en ouvre les moyens...
(*à part.*)
Témoins des vœux cruels qu'arrachent à mon ame
La fuite d'un parjure et l'excès de ma flamme,
Contre lui, justes dieux, ne les exaucez pas...

(*Elle se frappe d'un poignard, et se tue.*)

Mourons... A cet ingrat pardonnez mon trépas.

ÉLISE, *à part.*

Ah ciel!

BARCÉ, *à part.*

Quel désespoir!

MADHERBAL, *à part.*

O fatale tendresse!

DIDON, *à tous les trois.*

Vous voyez ce que peut une aveugle foiblesse :
Mes malheurs ne pouvoient finir que par ma mort..
(*à part.*)
Que n'ai-je pu, grands dieux, maîtresse de mon sort,
Garder jusqu'au tombeau cette paix innocente
Qui fait les vrais plaisirs d'une ame indifférente!
J'en ai goûté long-temps les tranquilles douceurs...
Mais je sens du trépas les dernières langueurs...
Et toi, dont j'ai troublé la haute destinée,
Toi qui ne m'entends plus, adieu, mon cher Énée!
Ne crains point ma colère... elle expire avec moi,
Et mes derniers soupirs sont encore pour toi.

(*Elle meurt.*)

FIN DE DIDON.

LE
CONSENTEMENT FORCE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR GUYOT DE MERVILLE,

Représentée, pour la première fois, le 13 août 1738.

NOTICE

SUR

GUYOT DE MERVILLE.

Michel Guyot de Merville, fils d'un président au grenier à sel de Versailles, y naquit le 1^er^ février 1696. A peine son éducation fut-elle achevée, qu'il parcourut, pour sa propre satisfaction, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, et la Hollande. Il s'arrêta à La Haye, où il se fit libraire, et publia un journal.

De retour à Paris, il commença, en 1736, à travailler pour le théâtre. Ses premières productions furent trois tragédies : *Achille à Troie*, *Manlius Torquatus*, et *Salluste*. Aucune de ces pièces n'ayant été reçue par les comédiens, elles n'ont point été imprimées ; les titres seuls nous en sont parvenus. Ces essais malheureux dégoûtèrent de Merville de travailler pour le

théâtre Français. Il composa dès-lors pour le théâtre Italien plusieurs pièces dont il n'entre point dans notre plan de parler ici.

Le 10 octobre 1737, il fit représenter au théâtre Français *Achille à Scyros*, comédie héroïque en trois actes, en vers, qui eut beaucoup de succès. L'auteur la fit ensuite en cinq actes, en y introduisant de nouveaux personnages; mais elle n'a plus été représentée.

Le 13 août 1738, parut, pour la première fois, *le Consentement forcé*, comédie en un acte, en prose, regardée généralement comme une de nos meilleures petites pièces.

Les Époux réunis, comédie en cinq actes, en vers, représentée pour la première fois le 31 octobre 1738, ne fut donnée que neuf fois.

Le Médecin de l'esprit, comédie en un acte, en prose, donnée le 14 octobre 1739, fut retirée le lendemain par l'auteur, qui ne l'a point fait imprimer.

Indépendamment de neuf pièces que Guyot de Merville a fait jouer au théâtre Italien, il en

a composé plusieurs qui n'ont point été représentées, et qu'on n'a imprimées qu'après sa mort, arrivée en 1755. On suppose qu'il s'est noyé par désespoir dans le lac de Genève, près de la ville d'Évian.

PERSONNAGES.

ORGON.
CLÉANTE, fils d'Orgon.
CLARICE, femme de Cléante.
LISIMON, ami d'Orgon et de Cléante.
TOINETTE, suivante de Clarice.

La scène est à Auteuil.

LE

CONSENTEMENT FORCE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

LISIMON, CLÉANTE.

LISIMON.

La joie que j'ai de vous voir, Cléante, m'est d'autant plus sensible que je ne m'y attendois pas. Quoi! vous quittez Paris dans le temps que les plaisirs y règnent?

CLÉANTE.

On n'est pas toujours dans les mêmes dispositions, mon cher Lisimon. On change à tout âge, et ces plaisirs, autrefois si flatteurs pour moi, ne me touchent plus.

LISIMON.

Ce que vous me dites là est-il bien sincère?

CLÉANTE.

Rien n'est plus vrai, je vous assure.

LISIMON.

J'applaudis de bon cœur à de si beaux sentiments, et je m'en réjouis pour l'amour de vous.

La seule chose qui me fâche, c'est que vous ayez choisi une saison si peu favorable pour les amusements de la campagne. Auteuil est fort joli en été; mais il ne peut être agréable en hiver qu'à une espèce de misanthrope comme moi.

CLÉANTE.

Il n'est pas en mon pouvoir de mieux prendre mon temps; car, et c'est ce qui me fait de la peine, ma visite est intéressée.

LISIMON.

Je puis vous rendre quelque service, mon cher Cléante?

CLÉANTE.

Un service de la dernière importance.

LISIMON.

Voilà pour moi un surcroît de plaisir.

CLÉANTE.

Je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise; mais j'ai amené une personne avec moi.

LISIMON.

Votre excuse m'offense. Quel que soit celui pour qui vous vous intéressez, il est digne de mon estime, dès qu'il mérite la vôtre. Mais où est donc cet ami? Pourquoi n'entre-t-il pas?

CLÉANTE.

Un moment, je vous prie. Vous allez être étonné. C'est une dame que je vous amène.

LISIMON.

Une dame?

CLÉANTE.

Vous ne serez pas fâché de la connoître.

LISIMON.

Voilà donc comme vous êtes changé?

CLÉANTE.

C'est la plus grande preuve que j'en puisse donner.

LISIMON.

Effectivement, c'en est une fort belle qu'une nouvelle amourette.

CLÉANTE.

Le terme est trop foible. C'est un véritable amour, un amour pur et solide, puisqu'il est fondé sur l'estime et sur la raison.

LISIMON.

Style ordinaire des amants.

CLÉANTE.

Rien ne pourra jamais me détacher d'elle.

LISIMON.

Ce n'est pas la première fois que vous tenez ce langage.

CLÉANTE.

Si vous connoissiez Clarice, si vous saviez combien elle a de mérite...

LISIMON, *l'interrompant.*

Bon! ne sais-je pas de quel œil un amant voit sa maîtresse? Je vais vous faire son portrait, si vous voulez.

CLÉANTE.

Elle n'est pas ma maîtresse.

LISIMON.

Comment?

CLÉANTE.

C'est ma femme.

LISIMON.

Vous êtes marié?

CLÉANTE.

Depuis huit jours.

LISIMON.

Quoi, vous vous mariez sans que j'en sois informé, moi qui ai toujours été si fort attaché à votre famille! moi, l'ami intime de votre père, et encore plus le vôtre!

CLÉANTE.

C'est cette raison même qui m'a porté à vous cacher ce mariage. Vous vous y seriez sans doute opposé, et j'ai craint l'effet que pouvoit faire sur moi l'amitié dont vous m'honorez.

LISIMON.

Je conçois: vous avez formé cette union sans le consentement de votre père?

CLÉANTE.

J'ai tout fait pour l'obtenir; mais mon père a été inexorable, et je tremble de me voir pour jamais l'objet de son indignation, si vous me refusez le secours que j'attends de votre bonté.

LISIMON.

Oh! je ne doute plus de la violence de votre amour; et il faut en effet que votre épouse ait bien du mérite, pour avoir fixé un cœur comme le vôtre.

CLÉANTE.

Ah! que ne pouvez-vous entendre son éloge d'une autre bouche que de la mienne! car je sens bien que, dans l'état où je me trouve, mon témoignage doit être suspect de prévention ou d'artifice. Ne vous figurez pas que j'aie été séduit par des charmes qui ne frappent que les yeux. Sa douceur, sa modestie, sa sagesse, son attachement à ses devoirs, son aversion pour les vains amusements du sexe, une humeur toujours égale, la bonté de son cœur, enfin la solidité et la délicatesse de son esprit, surpassent encore sa beauté, quelque éclatante qu'elle soit. Vous ne croyez pas, j'en suis sûr, la moitié de ce que je vous dis, et cependant je ne vous dis pas la moitié de ce qui en est.

LISIMON.

Mais quel est donc le motif du refus de votre père?

CLÉANTE.

L'intérêt. Avec toutes ces qualités, Clarice a encore de la naissance; mais elle n'est pas riche.

LISIMON.

Plaisante raison! Si votre père pensoit comme moi, cette difficulté ne l'auroit pas arrêté, supposé que votre épouse fût aussi parfaite que vous le dites.

CLÉANTE.

Elle l'est en effet; mais mon père s'imagine que je lui en impose; et il se persuade que tous les éclaircissements où il pourroit entrer là-dessus, bien loin de détruire cette idée, ne serviroient qu'à la confirmer.

LISIMON.

Votre situation me touche. Que puis-je faire pour votre service?

CLÉANTE.

Mon père, que les affaires de son commerce ont retenu quelques mois en province, est enfin de retour à Paris.

LISIMON.

Il est revenu? J'en suis ravi. Voulez-vous que je lui aille parler?

CLÉANTE.

Vous n'aurez pas la peine de l'aller chercher. Je sais, de bonne part, qu'il doit vous venir voir aujourd'hui. Il ne tardera pas. J'appréhendois même qu'il ne m'eût devancé.

LISIMON.

Le bon homme cherche à évaporer sa bile. Je m'y attends. Je vous promets de mettre tout en œuvre pour vous réconcilier avec lui ; mais je ne vous réponds pas du succès de mes soins, car il est terriblement entêté.

CLÉANTE.

Il m'est venu une idée dont je crois la réussite infaillible, dès que vous voudrez bien nous seconder, comme vous m'en flattez. Je ne juge pas à propos de paroître devant lui. Outre qu'il me l'a défendu expressément, ma vue ne feroit qu'augmenter sa colère. Il s'agit de me justifier, et il n'y a que le mérite de Clarice qui puisse produire cet effet. Je voudrois donc qu'il la vît, mais sans savoir qu'elle est ma femme, afin qu'il l'examinât sans prévention. Encore une fois, j'ose m'assurer que, s'il la connoissoit, il approuveroit notre mariage.

LISIMON.

Fort bien. Je lui dirai que c'est une de mes parentes.

CLÉANTE.

Votre nièce, par exemple.

LISIMON.

Encore mieux. Votre père sait que j'en ai une en province; mais il ne l'a jamais vue.

CLÉANTE.

Que je vous ai d'obligation! Je ne puis vivre heureux sans la possession de Clarice; mais je ne puis l'être aussi sans l'amitié de mon père.

LISIMON.

Ne nous arrêtons pas ici davantage. Je rougis de la laisser seule si long-temps.

CLÉANTE.

Elle est dans la chambre voisine, et je cours la chercher.

LISIMON.

Je vous suis. Je veux l'aller recevoir.

(*Ils vont ensemble au fond du théâtre, et reparoissent aussitôt avec Clarice.*)

SCÈNE II.

CLARICE, LISIMON, CLÉANTE.

CLÉANTE, *à Clarice.*

Venez, madame, venez remercier le meilleur de tous les amis.

CLARICE, *à Lisimon.*

Ce n'est pas sans scrupule, monsieur, que je

me présente devant vous; mais je n'ai pu refuser aux instances de Cléante une démarche dont je crains bien que le succès ne réponde pas à ses espérances.

LISIMON.

Je ne saurois, madame, me plaindre de votre délicatesse. Je n'ai pas l'honneur de vous être connu; mais je vous supplie d'être persuadée que, si je puis contribuer à votre félicité commune, je n'aurai jamais eu plus de plaisir.

CLÉANTE, *à Clarice.*

Lisimon a la bonté d'entrer dans nos intérêts et de se prêter à notre entreprise. Il veut bien, Clarice, que vous passiez ici pour sa nièce, et je ne doute pas que ce titre ne prévienne mon père en votre faveur.

CLARICE, *à Lisimon.*

Ah! monsieur, quelles graces n'ai-je pas à vous rendre!

LISIMON.

Point de remerciements, madame, je vous prie; je ne les ai point encore mérités. Regardez-moi donc comme votre oncle, et commandez dans ma maison comme ma nièce. Permettez que je vous quitte un instant. Je vais tout disposer pour la réception de monsieur Orgon. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

CLÉANTE, CLARICE.

CLARICE.

Ah! Cléante, ma frayeur redouble à mesure que le moment fatal approche.

CLÉANTE.

Ne vous alarmez point, ma chère Clarice.

CLARICE.

Hélas! quand je pense que je vais parler à un homme qui me hait, qui me regarde comme l'unique cause de ses chagrins et de la perte de son fils; quand je me le représente dans la colère violente où il est contre vous et contre moi, je frémis du danger où je m'expose.

CLÉANTE.

Votre crainte est frivole. Si vous paroissiez à ses yeux sous le nom de ma femme, je conçois que vous auriez alors un furieux orage à essuyer; mais il ne vous connoît point, et vous avez l'avantage de le connoître. Non, Clarice, le péril que vous courez n'est rien; mais, fût-il aussi terrible que votre imagination vous le représente, que ne devez-vous point entreprendre pour éviter le malheur qui nous menace? Ah! si mon père alloit nous séparer pour jamais!... Je vois déjà

que cette triste idée, tout éloignée qu'elle est, vous pénètre le cœur. Vous pleurez, Clarice, vous pleurez! Ne me dérobez point vos larmes. Elles sont des marques de votre tendresse et de votre vertu; elles naissent de l'une et de l'autre: vous sentez qu'en me perdant, vous perdriez une réputation qui vous est aussi précieuse que moi-même.

CLARICE.

C'en est fait, Cléante; mon courage revient, et il n'y a point de danger que je n'affronte. C'est vous que je dois sauver. Je n'aurai plus que vous devant les yeux. Quel bonheur, si je puis réussir! Si je ne réussis pas, nous aurons fait du moins tout ce que la raison et la nature exigent de deux cœurs unis par la vertu.

SCÈNE IV.

TOINETTE, CLÉANTE, CLARICE.

TOINETTE, *à Cléante.*

Monsieur, je vous annonce que monsieur votre père vient d'arriver.

CLÉANTE.

Cela suffit.

CLARICE.

Ah ciel!

TOINETTE.

Quoi! madame, vous tremblez encore?

CLÉANTE, *à Clarice.*

Allons, Clarice, c'est maintenant que vous avez besoin du courage que vous me promettiez tout-à-l'heure.

CLARICE.

Pardonnez-moi ce premier mouvement; il n'aura pas de suite, je l'espère. Mais retirez-vous, et ne paroissez point que je ne vous avertisse.

CLÉANTE.

Adieu. Songez que ma destinée est entre vos mains. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

CLARICE, TOINETTE.

TOINETTE.

Je me flatte, madame, que tout ira bien; et la qualité de nièce, que monsieur Lisimon m'a dit qu'il vous avoit donnée, lève toutes les difficultés qui pouvoient vous effrayer. Mais je vois entrer monsieur Orgon.

SCÈNE VI.

ORGON, LISIMON, CLARICE, TOINETTE.

ORGON, *à Lisimon.*

Je serai charmé de la voir.

CLARICE, *bas, à Toinette.*

Toinette, ne m'abandonne pas.

TOINETTE, *bas.*

Oh! je n'ai garde.

LISIMON, *à Clarice.*

Ma nièce, voici monsieur Orgon, dont vous aurez sans doute entendu parler à mon frère?

ORGON, *à Clarice.*

J'ai l'avantage, mademoiselle, d'être de ses intimes amis.

LISIMON, *bas.*

Excusez sa timidité.

ORGON.

Mon ami, vous voulez bien souffrir que je l'embrasse.

LISIMON.

Vous lui faites honneur.

ORGON, *s'avançant vers Clarice pour l'embrasser.*

Permettez, mademoiselle, que j'aie le plaisir... (*Il l'embrasse, et elle s'évanouit.*) Comment donc! qu'avez-vous?

CLARICE, *à Toinette.*

Toinette, soutiens-moi.

TOINETTE.

Ah! ma chère maîtresse!

LISIMON, *à Clarice.*

Ma nièce!... (*à part.*) Elle se trouve mal. (*à Toinette.*) Allez vite, Toinette, lui faire prendre l'air, et qu'on lui donne tous les secours dont elle aura besoin.

(*Clarice et Toinette sortent.*)

SCÈNE VII.

ORGON, LISIMON.

ORGON.

Cet accident-là lui est survenu bien mal-à-propos.

LISIMON.

Ce ne sera rien. Elle est encore un peu fatiguée du voyage.

ORGON.

C'est une personne très aimable, et une fille de votre frère auroit bien convenu à Cléante. Mais, le fripon!... Vous savez apparemment la belle action qu'il a faite?

LISIMON.

Vous voulez parler de son mariage?

ORGON.

Que vous en semble, Lisimon? Ne suis-je pas bien malheureux d'avoir un fils tel que lui?

LISIMON.

Je vous plains. Vous êtes-vous bien porté dans votre voyage?

ORGON.

Assez bien. Quand on souhaite des enfants, on ne sait guère ce que l'on souhaite.

LISIMON.

Vous avez raison. Depuis quand êtes-vous de retour?

ORGON.

Depuis avant-hier. On se tue pour amasser du bien à ces ingrats-là, et en voilà la récompense! Combien d'argent n'ai-je pas dépensé pour l'éducation de Cléante! et vous voyez comme il en profite! L'auriez-vous cru capable d'un tel égarement?

LISIMON.

Non, car il m'a toujours paru assez sage.

ORGON.

Prendre une femme sans bien!

LISIMON.

Voilà le mal.

ORGON.

Par amourette!

LISIMON.

Mais vous qui parlez, mon cher Orgon, n'avez-vous pas aimé dans votre jeunesse?

ORGON.

Sans doute, j'ai aimé, j'ai aimé; je ne le nie point: mais l'amour ne m'a jamais fait faire de folies.

LISIMON.

C'étoit donc un amour bien extraordinaire?

ORGON.

Ce que c'est qu'un jeune étourdi! Il ne faut qu'un petit nez tourné d'une certaine façon pour lui bouleverser la cervelle... Et se marier encore malgré moi!

LISIMON.

Vous n'avez pas voulu lui accorder votre consentement?

ORGON.

Faut-il pour cela qu'il s'en passe?

LISIMON.

Ce n'est pas mon sentiment.

ORGON.

Je lui ferai voir ce que c'est que l'autorité d'un père. C'est un mariage nul, de toute nullité.

LISIMON.

Il faudra voir.

ORGON.

Comment! il faudra voir? Oh! cela est tout vu.

LISIMON.

Ce mariage...

ORGON, *l'interrompant.*

Sera cassé.

LISIMON.

On pourroit trouver quelque expédient...

ORGON, *l'interrompant.*

L'expédient, c'est de le casser.

LISIMON.

Je veux dire quelque tempérament pour...

ORGON, *l'interrompant.*

Je prétends qu'on le casse.

LISIMON.

Calmez-vous. Je vois ma nièce qui revient.

SCÈNE VIII.

CLARICE, TOINETTE, ORGON, LISIMON.

LISIMON, *à Clarice.*

Eh bien! comment vous trouvez-vous?

CLARICE.

Fort bien, mon oncle, et ma foiblesse est entièrement dissipée.

ORGON.

J'en suis, en vérité, ravi! (*à Lisimon.*) Ce qui m'étonne, c'est que cet évanouissement lui ait pris au moment que je l'embrassois.

TOINETTE.

Croyez-vous, monsieur, qu'on puisse embrasser une personne comme vous sans émotion?

ORGON, *à Clarice.*

Qu'en dois-je croire, mademoiselle? C'est à vous à expliquer ce mystère.

CLARICE.

Je suis trop sincère pour vous cacher que c'est votre présence qui a produit cet accident.

TOINETTE, *à Orgon.*

Que vous ai-je dit?

LISIMON, *à Clarice.*

Comment, ma nièce! qu'est-ce que cela signifie?

CLARICE.

En voyant monsieur, j'ai cru voir un père que je chéris infiniment.

ORGON, *à Lisimon.*

Est-ce que je ressemble à votre frère?

LISIMON.

Je n'y avois pas pris garde; mais elle m'en fait apercevoir.

ORGON.

Sérieusement?

TOINETTE.

Oui, vous avez des yeux... une bouche... Je ne puis pas bien dire ce que c'est; mais il y a mille gens qui se ressemblent moins.

ORGON, *à Lisimon.*

Elle l'a remarqué d'abord. Cela est tout-à-fait singulier.

CLARICE.

Les traits d'un père digne de la plus parfaite vénération font toujours une impression profonde sur l'esprit d'une fille qui sait son devoir.

ORGON.

On ne peut pas mieux parler.

LISIMON.

Je vous assure que vous seriez encore plus content de ses sentiments, si vous la connoissiez.

CLARICE.

Il ne me conviendroit pas de les développer ici: je craindrois qu'on ne m'accusât d'affectation et d'orgueil.

ORGON, *à Lisimon.*

J'ai entendu dire beaucoup de bien de votre nièce; mais, en vérité, ce que j'en vois par moi-même passe encore l'idée qu'on m'en a donnée.

LISIMON.

J'espère que vous n'en rabattrez point, quand vous la connoîtrez mieux.

CLARICE, *à Orgon.*

L'estime d'une personne comme vous, monsieur, est pour moi d'un prix infini.

ORGON.

Ah! que votre père est heureux d'avoir une fille si raisonnable! Pourquoi mon coquin de fils n'a-t-il pas un pareil caractère?

CLARICE.

Votre fils, monsieur! Avez-vous lieu de vous plaindre de lui?

ORGON.

Que trop, vraiment!... Mais laissons-le là. Il ne mérite pas d'être mêlé dans un entretien si aimable.

CLARICE.

Il suffit qu'il vous appartienne pour que je m'intéresse à ce qui le regarde. Qu'a-t-il donc fait qui vous irrite si fort contre lui?

ORGON.

Une extravagance impardonnable. Il s'est, pendant mon absence, amouraché d'une certaine Clarice, et l'a épousée sans mon aveu.

CLARICE.

Le cas est grave... Mais peut-être n'est-il pas si coupable que vous le pensez.

ORGON.

Vous voulez prendre sa défense?

LISIMON, *à Clarice.*

Ma nièce, vous aurez de la peine à le justifier.

ORGON.

Elle a bien de l'esprit; mais elle embrasse une mauvaise cause.

CLARICE.

La seule chose qui m'arrête, c'est que je me fais scrupule de combattre vos sentiments.

ORGON.

D'autant plus que le succès est impossible.

CLARICE.

Il y a des circonstances qui rendent quelquefois une action moins criminelle... Je parle par conjectures... Supposons que l'attachement de monsieur votre fils pour Clarice, au lieu d'être fondé sur un fol amour, comme apparemment vous le pensez, n'ait été produit que par une véritable estime pour quelques bonnes qualités qu'il aura cru apercevoir en elle.

ORGON.

C'est une supposition en l'air.

CLARICE.

Je l'avoue; mais, si je disois vrai par hasard, ne conviendriez-vous pas que monsieur votre fils seroit alors plus excusable que s'il avoit été em-

porté par une passion, que je condamne, comme vous, lorsque l'estime ne l'a pas fait naître?

TOINETTE, *à Orgon.*

La chose est claire.

ORGON.

Soit.

CLARICE.

Je ne saurois vous dire si Clarice a quelque mérite. Je le suppose... Mais, quant à monsieur votre fils, vous ne pouvez disconvenir qu'il n'en ait beaucoup.

ORGON, *à Lisimon.*

Qu'en sait-elle?

LISIMON.

C'est un fait que vous ne sauriez nier.

ORGON, *d'un air fâché.*

Il est vrai que le fripon n'en manque pas.

CLARICE.

Eh bien! monsieur, si une fille n'a pu résister au pouvoir légitime que le vrai mérite a sur les cœurs; si sa raison lui a fait entendre que la possession d'un homme en qui il éclatoit la rendroit parfaitement heureuse; enfin, si elle s'est aveuglée elle-même jusqu'à lui sacrifier sa réputation, en consentant, ou peut-être en l'engageant à une union si irrégulière, ne m'avouerez-vous pas qu'il faut qu'elle ait aimé votre fils avec bien de la

tendresse, et ne la trouvez-vous pas plus malheureuse que criminelle?

ORGON.

Oh! je vous prie, mademoiselle, finissons... (*à Lisimon.*) Comme elle assaisonne tout ce qu'elle dit! Quand ce seroit sa propre cause, elle ne la défendroit pas mieux.

LISIMON.

Vous sentez donc la force de ses raisonnements?

ORGON.

Je sens... oui... que tout cela est une belle imagination.

CLARICE.

Si vous avez là-dessus des lumières que je n'ai pas, je n'ai plus rien à dire.

ORGON.

Je ne sais point le fond de toute cette intrigue; mais je gagerois bien qu'elle n'est pas telle que vous la représentez. Après tout, quand cela seroit, il me reste toujours une raison très forte, qui m'empêchera d'approuver le mariage en question.

CLARICE.

M'est-il permis, monsieur, de vous demander quelle est cette raison?

ORGON.

C'est que Clarice n'a pas de bien.

CLARICE.

Eh! monsieur, si elle n'a pas apporté des richesses à votre fils, elle en sera plus humble dans sa conduite, plus réservée dans sa dépense, et d'autant plus reconnoissante qu'il aura été plus généreux. Il me semble que je suis à sa place. Si j'avois un époux à qui je dusse tout, je mettrois mon honneur et mon devoir à faire sa félicité; je n'aurois d'autre loi que ses desirs, d'autre satisfaction que la sienne; et je tâcherois enfin de remplacer le bien que je ne lui aurois pas donné, par des vertus qui sont infiniment plus estimables.

ORGON.

Il suffit; je ne veux plus vous écouter.

CLARICE, *faisant la révérence et voulant se retirer.*

Je serois au désespoir de vous déplaire, et je vais...

ORGON, *l'arrêtant.*

Vous ne m'entendez pas. Non: votre conversation m'enchante... Mais parlons d'autre chose.

TOINETTE, *à part.*

Monsieur Orgon craint de n'avoir pas raison

CLARICE, *à Orgon.*

Je n'ai que trop abusé de votre bonté, et je me retire.

ORGON.

Eh! non, mademoiselle... Attendez donc.

LISIMON.

Laissez-la aller. Elle a quelques ordres à donner. Vous ne nous quittez pas sitôt, et vous aurez tout le temps de l'entretenir.

(*Clarice sort.*)

SCÈNE IX.

ORGON, LISIMON; TOINETTE *dans le fond du théâtre, et qui écoute.*

ORGON.

Par ma foi! Lisimon, vous avez là une nièce d'un mérite incomparable.

LISIMON.

Il ne me siéroit pas de faire son éloge; mais je ne puis m'empêcher de convenir qu'elle a l'esprit bien fait et le cœur bien placé.

ORGON.

Ils sont au-dessus de tout, et se soutiennent mutuellement. Que l'un est venu à propos au secours de l'autre, et avec quelle adresse elle alloit

à son but par un détour... A présent que j'y réfléchis, il me vient certains soupçons.

LISIMON.

Vous avez des soupçons?

ORGON.

Très bien fondés, et qui autorisent un projet...

LISIMON, *l'interrompant.*

Qu'est-ce que c'est?

ORGON.

Avant que de vous en faire part, je veux être sûr de mon fait. Ayez la bonté d'aller dire à votre nièce que je voudrois lui parler en particulier.

LISIMON.

Quoi! vous ne voulez pas m'apprendre...

ORGON, *l'interrompant.*

Patience, mon cher ami, patience; vous le saurez.

LISIMON.

Je vais donc vous l'envoyer... (*à part.*) Quelle idée lui passe par la tête? (*à Toinette, qu'il aperçoit.*) Ah! ah! que faisiez-vous là, Toinette?

TOINETTE.

A vous dire le vrai, messieurs, j'écoutois.

ORGON, *à Lisimon.*

Elle est sincère.

LISIMON, *vivement, à Toinette.*

Comment donc!...

ORGON, *l'interrompant.*

Ne la grondez pas. Elle a fort bien fait, et je suis ravi qu'elle nous ait entendus... (*à Toinette.*) Approchez, Toinette, approchez... (*à Lisimon.*) Et vous, Lisimon, faites-moi le plaisir que je vous ai demandé.

LISIMON.

Vous allez être satisfait. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

ORGON, TOINETTE.

TOINETTE, *à part.*

Il va me questionner; tenons ferme.

ORGON.

Je vois, Toinette, que vous êtes franche, et je compte que vous m'allez dire la vérité.

TOINETTE.

Vous avez tout lieu de l'espérer, monsieur. La sincérité est ma vertu favorite. Que voulez-vous savoir?

ORGON.

Quel est d'abord le motif qui vous portoit à nous écouter?

TOINETTE.

L'intérêt que ma maîtresse et moi prenons à ce qui vous regarde.

ORGON.

Je me suis attendu à cette réponse. N'est-il pas vrai que ma vue a fait quelque impression sur elle?

TOINETTE.

Certainement, et cette impression a même été très forte.

ORGON.

Cet évanouissement, si singulier, n'étoit-il pas une suite de cette impression?

TOINETTE.

Une suite fort naturelle; et vous devez vous souvenir de ce qu'elle vous a dit à cette occasion.

ORGON.

Sur quoi? Sur ma prétendue ressemblance avec son père?... Ah! la rusée!... Oui, oui, de la ressemblance... Hem? qu'est-ce que cela veut dire?

TOINETTE.

Ce que cela veut dire?

ORGON.

Oui... Allons, Toinette, ne vous démentez point. Voilà une belle occasion de signaler cette sincérité, votre vertu favorite.

TOINETTE.

Allons donc, monsieur! Ce n'est que pour m'éprouver que vous faites semblant d'être si curieux. Une personne de votre mérite n'est pas susceptible d'un pareil défaut.

ORGON.

Non : j'agis de bonne foi.

TOINETTE.

Se prévaloir de ma franchise! Oh! cela n'est pas bien. Qui le croiroit à votre physionomie?

ORGON.

Mais vous en avez déja trop dit vous-même pour ne pas achever.

TOINETTE.

Moi, monsieur?

ORGON.

Ce mot d'émotion, qui vous est échappé, par exemple, ne signifie-t-il rien, à votre avis?

TOINETTE.

Ah! je m'aperçois qu'il faut prendre garde à ce qu'on dit devant vous.

ORGON.

Croyez-vous donc que je manque de pénétration?

TOINETTE.

Au contraire, monsieur; je vois que vous en avez infiniment.

ORGON, *à part.*

Elle cherche à éluder mes questions. Prenons un autre tour.

TOINETTE, *à part.*

O le malicieux vieillard!

ORGON.

Vous me cachez ce que je découvre moi-même... Passons. Votre maîtresse a des manières qui plaisent; mais quel est le fond de son caractère?

TOINETTE.

Pourquoi me faites-vous cette question?

ORGON.

Prenez bien garde à ce que vous répondrez. Il ne s'agit pas moins que de la fortune de votre maîtresse.

TOINETTE.

De sa fortune? Oh! monsieur, vous ne pouvez pas mieux placer vos bienfaits.

ORGON.

Est-elle complaisante, docile, prévenante?

TOINETTE.

Oui, monsieur; et, de plus, très économe.

ORGON.

Vous la croyez donc propre à rendre un mari heureux?

TOINETTE.

Elle est toute formée pour cela.

ORGON.

A-t-elle le cœur un peu tendre?

TOINETTE.

Comment?

ORGON.

Et tout neuf?

TOINETTE.

Qu'entendez-vous par-là?

ORGON.

Quelqu'un n'est-il pas parvenu à la rendre sensible?

TOINETTE.

Bon! A quoi allez-vous penser?

ORGON.

Elle ne vous a pas mise dans sa confidence?

TOINETTE.

Quelle idée! Ne connoissez-vous pas là-dessus la discrétion des filles?

ORGON.

Oh! elle sera bien dissimulée, si je ne lui arrache pas son secret!

TOINETTE.

Son secret, dites-vous?

ORGON.

Elle vient. Laissez-moi seul avec elle.

TOINETTE, *à part.*

O ciel! nous sommes découverts. (*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

CLARICE, ORGON.

ORGON.

Je vous attendois, mademoiselle, et je brûle de vous entretenir.

CLARICE.

Ce que mon oncle m'a dit, sans s'expliquer, ne me donne pas moins d'impatience.

ORGON.

C'est en dire trop; et je pourrois, à ce sujet, me former des idées qui seroient fort au-dessus de la réalité.

CLARICE.

Si vous me connoissiez, vous verriez qu'elles seroient bien éloignées d'y atteindre.

ORGON.

Vous me ravissez!... Il est donc vrai que je ne me suis point abusé... Ne doutez plus que je ne vous connoisse. Oui, oui, je vous connois.

CLARICE, *avec effroi.*

Vous me connoissez?

ORGON.

J'ai pénétré vos dispositions... Vous ne me haïssez pas?

CLARICE.

Ah! monsieur, que mes sentiments à votre égard sont différents de la haine!

ORGON.

Ceux que j'ai conçus pour vous en diffèrent bien davantage.

CLARICE.

Mon bonheur seroit parfait, s'ils étoient tels que je le souhaite.

ORGON.

Ne seriez-vous pas bien aise de passer votre vie avec moi?

CLARICE.

Une grace si singulière feroit toute ma félicité.

ORGON.

J'aurois pour vous une complaisance extrême.

CLARICE.

Je tâcherois de la mériter par mon attachement.

ORGON.

L'heureux hasard que celui qui m'a offert à vos yeux!

CLARICE.

Que n'ai-je eu ce bonheur plus tôt!

ORGON.

A quoi dois-je des sentiments si favorables?

CLARICE.

Un mouvement secret me les inspire.

ORGON.

Je ne vous suis donc pas indifférent?

CLARICE.

Non; vous ne me l'êtes point, et je ne puis vous refuser l'estime la plus parfaite.

ORGON.

Oui, l'estime... Ah! que ce mot est joli! Il est inutile de l'expliquer. C'est de l'amour, n'est-ce pas?

CLARICE, *doucement.*

De l'amour?

ORGON.

Ne vous en défendez point. A mon âge on voit clair. Avouez franchement que vous m'aimez.

CLARICE.

Vous ne vous trompez pas, monsieur. Je vous aime, et je ne rougis point de le dire... Mais...

ORGON, *l'interrompant.*

Point de mais, je vous prie. Le mot est lâché, mignonne! Il n'est plus temps de chercher des détours. Je suis enchanté de cet aveu. Vous serez satisfaite. Je vais parler à votre oncle. Souffrez que je vous quitte.

CLARICE, *à part.*

Quel est donc son dessein?

ORGON, *apercevant Lisimon qui s'approche.*

Mais, le voici lui-même.

CLARICE, *à part.*

Allons cacher ailleurs le trouble où je suis.

ORGON.

Vous sortez?

CLARICE.

Ma présence, je crois, n'est pas nécessaire.

ORGON.

J'entends. Il faut laisser agir votre modestie.

(*Clarice sort.*)

SCÈNE XII.

ORGON, LISIMON.

LISIMON.

Je viens trop tôt, sans doute; et j'ai interrompu votre entretien?

ORGON, *d'un air gai.*

Point du tout. Vous ne pouviez pas venir plus à propos.

LISIMON.

Vous êtes bien joyeux?

ORGON.

Plus je vois votre nièce, plus je la trouve charmante.

LISIMON.

Vous voudriez bien, j'en suis sûr, que la femme de Cléante lui ressemblât?

ORGON.

A propos de lui, j'avois résolu de faire casser son mariage; mais je change d'avis.

LISIMON.

Voilà une résolution très louable.

ORGON.

Je saurai le punir d'une autre manière.

LISIMON.

Quoi! vous êtes toujours aigri contre lui?

ORGON.

J'ai envie de me marier.

LISIMON.

De vous marier?

ORGON.

Oui, de me marier. J'aurai des enfants, qui partageront mon bien avec mon pendard de fils, et cela le mortifiera.

LISIMON.

L'idée est singulière.

ORGON.

Et très sensée.

LISIMON.

Vous avez quelque personne en vue?

ORGON.

Certainement.

LISIMON.

Puis-je savoir quelle est l'heureuse mortelle sur qui tombe l'honneur de votre choix?

ORGON.

C'est une personne pleine de raison, de bon sens, d'esprit, et qui brille de toutes sortes de vertus; en un mot, votre nièce.

LISIMON.

Vous vous moquez.

ORGON.

Je ne me moque point.

LISIMON.

Vous n'y pensez pas.

ORGON.

J'y pense très fort.

LISIMON.

Elle vous plaît donc?

ORGON.

Infiniment.

LISIMON.

Vous voilà amoureux?

ORGON.

Amoureux ou non, je suis déterminé à l'épouser.

LISIMON.

Tout de bon?

ORGON.

Tout de bon.

LISIMON.

Il y a cependant une petite difficulté qui pourra traverser cette affaire.

ORGON.

Quelle est-elle?

LISIMON.

Nous ne sommes point d'humeur, son père ni moi, de forcer son inclination.

ORGON.

Je ne l'exige point.

LISIMON.

Elle ne nous a jamais donné aucun sujet de mécontentement, et par les qualités qu'elle possède elle mérite de notre part toutes sortes de considérations.

ORGON.

D'accord.

LISIMON.

Ainsi il faut voir si son penchant est conforme au vôtre.

ORGON.

Si vous n'avez que cet obstacle à m'opposer, ce n'est rien.

LISIMON.

Plaît-il?

ORGON.

Ce n'est rien, vous dis-je.

LISIMON.

Expliquez-vous.

ORGON.

Apprenez, mon cher ami, que votre nièce m'aime.

LISIMON.

Ma nièce?

ORGON.

Et qu'en m'approchant, elle s'est évanouie par un effet de sympathie pour moi.

LISIMON, *à part.*

Quelle extravagance!

ORGON.

Que dites-vous?

LISIMON.

Je dis qu'il y a beaucoup d'apparence.

ORGON.

Elle m'aime, encore une fois. C'est un fait incontestable.

LISIMON.

Cela étant, voilà l'affaire fort avancée.

ORGON.

Je la regarde comme faite.

LISIMON.

Et moi aussi.

ORGON.

Je ne me sens pas de joie!

LISIMON.

Ni moi non plus.

ORGON.

Je veux lui donner un petit divertissement, pour la préparer au bonheur que je lui destine.

LISIMON.

Cela est fort bien pensé.

ORGON.

Pourrons-nous avoir des violons, des chanteurs, des danseurs?

LISIMON.

Sans difficulté. J'ai un de mes voisins qui a chez lui un opéra tout entier.

ORGON.

A merveille. Voulez-vous prendre sur vous le soin de cette fête?

LISIMON.

Volontiers; et je vais tout préparer pour cet effet. (*à part.*) Il donne de lui-même dans le piége, et je crois que nous le tenons. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

ORGON.

Voilà une aventure qui me fera rajeunir de plus de vingt ans, et qui me dédommagera pleinement des chagrins que Cléante me cause. S'il s'est marié à sa fantaisie, je me marierai à la mienne, et ni lui, ni personne, n'aura lieu de s'en formaliser. Quelle différence de lui à moi! C'est à mon âge qu'il convient de prendre une femme par inclination. Pour sentir un amour raisonnable, il faut être en état de juger du mérite d'une belle, et un jeune éventé en est-il capable? Il n'y a que nous qui nous y connoissions; aussi n'y a-t-il que nous qui sachions aimer et qui puissions aimer légitimement.

SCÈNE XIV.

TOINETTE, ORGON.

ORGON.

Ah! vous voilà, Toinette?

TOINETTE.

Qu'y a-t-il donc de nouveau, monsieur? Je viens de voir monsieur Lisimon sortir du logis avec empressement.

ORGON.

Je l'ai chargé d'une commission qui va répandre dans toute la maison le plaisir que je sens

TOINETTE.

Effectivement vous avez l'air bien satisfait.

ORGON.

On ne peut pas être plus content que je le suis.

TOINETTE.

Apprenez-moi, de grace, le sujet de votre joie, afin que je me réjouisse aussi.

ORGON.

Cela ne se peut pas. La bienséance veut que j'en instruise votre maîtresse avant vous; et c'est ce que je vais faire. Adieu. Vous allez être toutes deux bien étonnées. (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

TOINETTE.

Ouais! quelle nouvelle folie achève de lui démonter la cervelle? Il me prend tout-à-coup un accès de curiosité et d'inquiétude. Je ne vois pas trop quelle sera la fin de cette intrigue. Après tout, quel inconvénient en peut-il arriver? Monsieur Orgon se met dans la tête que ma maîtresse

l'aime. Ce n'est pour lui qu'une erreur de plus. Bagatelle. Mais il est amoureux, et ceci est une affaire sérieuse. Pourquoi? C'est sa faute. Ma maîtresse ne prétendoit lui inspirer que de l'estime, et il a pris de l'amour. Oh! tant pis pour lui. Oui, oui, monsieur Orgon, tant pis pour vous.

SCÈNE XVI.

CLARICE, TOINETTE

CLARICE.

Eh bien! Toinette, que t'a dit monsieur Orgon?

TOINETTE.

Vous ne l'avez pas rencontré? Il vient de sortir pour vous aller chercher.

CLARICE.

Je ne l'ai point vu. Sais-tu quelle résolution il a prise?

TOINETTE.

Je n'ai pu rien tirer de lui, et il m'a déclaré positivement que c'étoit à vous, madame, qu'il réservoit le secret qu'il m'a caché.

CLARICE.

Par quelle bizarrerie va-t-il s'imaginer que j'ai de l'amour pour lui!

TOINETTE.

Que vous importe? Un mot suffira pour le désabuser.

CLARICE.

Eh ! puis-je le désabuser sans me perdre? Car tu le vois, Toinette, ce qu'il sent pour moi est aussi de l'amour.

TOINETTE.

Tant mieux. Avec cela un vieillard est bien foible, et vous ferez de lui ce qu'il vous plaira.

CLARICE.

Je tremble qu'il ne m'arrive tout le contraire, lorsqu'il connoîtra son erreur. Quelle femme s'est jamais vue dans l'embarras où je me trouve?

TOINETTE.

Je le vois qui entre. Songez à vous. Je sors. Sur-tout prenez courage.

(*Elle s'en va.*)

SCÈNE XVII.

ORGON, CLARICE.

ORGON.

Vous me voyez transporté de joie, mademoiselle, et il ne tient plus qu'à vous de me rendre le plus heureux de tous les hommes.

CLARICE.

De quelle manière, monsieur, puis-je vous prouver le zèle ardent que j'ai pour vous?

ORGON.

Le zèle ardent? Ce n'est pas cela que je vous demande. A quoi bon éluder, comme vous faites, le terme d'amour, qui seul peut me satisfaire? Ne m'avez-vous pas dit que vous m'aimiez?

CLARICE.

Je vous l'ai dit, sans doute, et je suis prête encore à vous le confirmer. Je vous aime, monsieur, comme le meilleur ami de ma famille et de ce que j'ai de plus cher au monde; comme un second père, et même comme un protecteur, dont l'appui mettroit le comble à ma félicité.

ORGON.

Je ne comprends rien à ce que vous me dites. Nous ne nous entendons point, et vous ne répondez pas à mes sentiments. Car enfin je vous adore, et je viens de vous demander en mariage à votre oncle.

CLARICE.

Moi, monsieur?

ORGON.

Vous-même.

CLARICE, *à part*

O ciel! quelle nouvelle!

ORGON.

Vous n'en êtes pas fâchée?

CLARICE.

Je suis ravie que vous me trouviez digne de l'attachement d'un honnête homme. Mais...

ORGON.

Achevez.

CLARICE.

Se peut-il que vous pensiez à m'épouser? Ah! monsieur, renoncez à ce projet. Conservez-moi votre estime. Elle m'est infiniment précieuse. Personne ne vous respecte et ne vous révère plus que moi, si ce n'est peut-être votre fils, et je reconnois en vous tant de bonté, de douceur, et de complaisance, que, sans un obstacle invincible, je ne balancerois pas à vous donner ma main.

ORGON.

Quel est donc cet obstacle?

CLARICE.

Je ne saurois vous le cacher, et mon cœur ne demande qu'à s'épancher dans votre sein. Vous le dirai-je?... Vous allez me haïr... Ce cœur...

ORGON.

Eh bien, mademoiselle?

CLARICE.

J'en ai disposé, et il n'est plus à moi

ORGON.

Un autre le possède?

CLARICE.

Et le possédera toujours.

ORGON.

Sentiment romanesque. Quand la jeunesse aime une fois, elle croit être capable d'aimer éternellement. C'est un feu follet qui se dissipera.

CLARICE.

Non; mon amour ne s'éteindra jamais. L'estime et la raison l'ont fait naître, la reconnoissance l'exige, et le devoir le justifie.

ORGON.

Le devoir?

CLARICE.

L'engagement le plus fort nous attache l'un à l'autre.

ORGON.

Une promesse de mariage, peut-être?

CLARICE.

Ce n'est pas là le plus fort engagement.

ORGON.

Comment donc! seriez-vous mariée?

CLARICE.

Modérez votre colère. J'avoue que je la mérite; mais je mérite encore plus votre compassion. Si

je vous avois connu avant que de former des nœuds qui vous révoltent, ou j'y aurois renoncé, ou vous les auriez approuvés. Considérez ma triste situation. Les sentiments que j'ai pour vous me forcent de condamner une alliance si chère, et je crains que ceux que vous avez pour moi ne détruisent un bonheur dont ils auroient été la source.

ORGON.

Je ne puis le nier, la nouvelle de votre mariage m'afflige autant qu'elle me surprend; et j'ai lieu de me plaindre du mystère que l'on m'en a fait.

CLARICE.

Mon oncle n'a pu vous en parler. Nous nous sommes unis, mon mari et moi, sans l'aveu de nos parents.

ORGON.

En voilà bien d'une autre!

CLARICE.

Et vous ne devez ma confidence qu'à la confiance extrême que j'ai en vous.

ORGON.

Je ne m'étonne plus que vous ayez défendu mon fils avec tant de chaleur.

CLARICE.

Nos causes sont pareilles, et j'ai jugé des mo-

tifs qui l'ont fait agir, par ceux qui m'ont entraînée. Puissiez-vous trouver dans son épouse autant de vertus que j'en ai trouvé dans mon époux! Car ne pensez pas que son mérite extérieur et les vaines richesses qu'il possède aient été capables de m'éblouir. J'aime en lui des dons plus rares et plus précieux, des dons qui doivent me justifier aux yeux de tout le monde, et qui seuls me l'auroient fait préférer à tout autre, comme ils m'ont fait tout sacrifier au bonheur d'être à lui. Jugez, par le prix qu'il me coûte, combien il doit m'être cher. Ah! je ne survivrois pas au coup qui nous désuniroit. Cependant ce malheur est tout près de m'accabler, si vous n'avez pitié de moi, et si l'estime dont vous voulez bien m'honorer n'est pas un acheminement à la grace que j'attends de votre générosité.

ORGON.

Vous m'arrachez des larmes. J'entends à présent le titre de protecteur que vous m'avez donné.

CLARICE.

C'est en vous seul que j'espère.

ORGON.

Vous souhaitez que j'embrasse vos intérêts auprès de votre oncle?

CLARICE.

Je n'ai point d'autre appui que vous.

ORGON.

Oui, oui, je serai le vôtre. La tendresse que j'ai pour vous ne vous sera pas inutile. Je vais découvrir votre mariage à votre oncle, et l'engager à l'approuver, pour travailler ensuite de concert à le faire goûter à votre père.

CLARICE.

Que je suis charmée des dispositions où je vous vois!

ORGON, *apercevant Lisimon qui s'approche.*

Le voici justement.

CLARICE.

Je vous laisse... Songez, monsieur, que c'est de vous seul que dépend ma félicité.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XVIII.

LISIMON, ORGON.

LISIMON.

Votre commission est faite, monsieur Orgon. Les musiciens vont venir... Mais que vois-je? Qu'avez-vous? Vous me paroissez inquiet.

ORGON.

Ce n'est pas sans sujet, mon cher ami. Votre nièce ne veut absolument point m'épouser.

LISIMON.

Cela est extraordinaire.

ORGON.

Pas trop. Ce que j'ai à vous apprendre l'est bien davantage.

LISIMON.

Qu'est-il donc arrivé?

ORGON.

La nouvelle est un peu chagrinante.

LISIMON.

Pour vous?

ORGON.

Non, pour vous-même. Je me figure la peine qu'elle vous fera sur celle que je sens; car je suis à peu près dans le même cas que vous.

LISIMON.

Je ne vous entends point.

ORGON.

Et je prends autant de part à votre situation que vous en avez pris à la mienne.

LISIMON.

Hâtez-vous de me tirer d'inquiétude.

ORGON.

N'avez-vous point quelques soupçons sur votre nièce?

LISIMON.

A quelle occasion?

ORGON.

N'a-t-elle pas été tentée de se marier ?

LISIMON.

Vous me demandez cela? Ce n'est pas à un oncle que les filles confient de pareils secrets.

ORGON.

Aussi a-t-elle craint de vous en parler, et c'est moi qu'elle a chargé de cette commission.

LISIMON.

Ma nièce a envie de se marier?

ORGON.

Non, cette fantaisie est passée.

LISIMON.

Elle est mariée?

ORGON.

Oui.

LISIMON.

Elle vous a fait cette confidence?

ORGON.

Elle m'a assuré qu'elle avoit épousé un très honnête homme.

LISIMON.

Juste ciel !

ORGON.

Ne vous fâchez pas, mon ami. Votre nièce a trop de lumières et de conduite pour avoir fait un mariage indigne d'elle.

LISIMON.

Vous avez bonne grace, en vérité, à prendre son parti!

ORGON.

C'est le moins que je puisse faire pour une personne que j'ai voulu épouser, et c'est un hommage que je rends à son mérite. Accordez-lui le pardon que je vous demande pour elle, et joignez-vous à moi pour l'obtenir de son père.

LISIMON.

Vous exigez que je pardonne à ma nièce, vous qui ne voulez pas pardonner à votre fils?

ORGON.

Il y a bien de la différence. Votre nièce n'a pas épousé un homme sans bien.

LISIMON.

Cléante n'en a-t-il pas assez pour sa femme et pour lui?

ORGON.

L'amitié vous prévient pour mon fils.

LISIMON.

Et l'amour vous prévient pour ma nièce.

ORGON, *vivement.*

Oh! voilà de nos raisonneurs! ils donnent des conseils et n'en veulent suivre aucun.

LISIMON.

La réflexion est juste.

ORGON.

Ils condamnent ce que les autres font, et ils font comme eux.

LISIMON.

A l'application.

ORGON.

Vous ne voulez donc pas m'accorder la grace de votre nièce?

LISIMON.

Je ne vous la refuse pas absolument; mais encore faut-il que vous vous mettiez en état de l'obtenir.

ORGON.

Par quel moyen, je vous prie?

LISIMON.

En pardonnant à Cléante.

ORGON.

Vous revenez toujours à votre but.

LISIMON.

Il ne m'est pas possible de m'en écarter.

ORGON.

Voilà un furieux entêtement!

LISIMON.

Vous avez beau dire, je ne puis pardonner à ma nièce que vous ne pardonniez à votre fils.

ORGON, *en colère.*

Ce n'est pas la même chose, encore une fois.

LISIMON.

Et moi, je vous dis que c'est la même chose.

ORGON, *à part, faisant quelques pas pour aller à l'appartement de Clarice.*

Quel homme! Mais, parbleu! je ne veux pas en avoir le dementi.

LISIMON.

Où allez-vous donc?

ORGON, *s'en allant toujours.*

Nous verrons si vous résisterez à ses larmes.

SCÈNE XIX.

CLARICE, TOINETTE, ORGON, LISIMON.

ORGON, *à Clarice.*

Venez, madame, venez joindre vos prières à mes instances... (*à Lisimon.*) Et vous, Lisimon, voyez si l'on peut rien refuser à une personne si charmante.

LISIMON.

Vos mesures sont inutiles, et je ne veux pas seulement la voir. (*Il sort.*)

SCÈNE XX.

ORGON, CLARICE, TOINETTE.

ORGON, *à part.*

Il a perdu l'esprit.

CLARICE, *à part.*

Hélas!

TOINETTE, *à Orgon.*

Peut-on pousser aussi loin l'opiniâtreté?

CLARICE, *à Orgon.*

Il ne me reste donc plus d'espérance?

ORGON.

Votre oncle m'impose des conditions si dures! Vouloir que je pardonne à mon fils!

CLARICE.

Mon bonheur vous touche foiblement, si cet obstacle vous arrête.

ORGON.

Me croyez-vous capable d'une telle foiblesse?

CLARICE.

En est-ce une que d'être père?

ORGON.

Quoi! vous prétendriez...

CLARICE, *l'interrompant.*

Vous avez déja eu pour moi tant de bontés! Voulez-vous, par le refus d'une nouvelle grace,

me faire soupçonner que je ne les méritois pas, et que vous vous en repentez? Vous avez daigné m'accorder votre estime. Un sentiment plus tendre s'y est joint encore. Ma main ne vous a pas paru indigne de la vôtre, et quand je ne puis être à vous, vous poussez la générosité jusqu'à me défendre. Mettez le comble à tant de bienfaits, par un bonheur d'autant plus grand, que celui de votre fils en sera la source.

TOINETTE, *à Orgon.*

Ah! monsieur, cela fend le cœur!

ORGON, *à Clarice.*

Vous exigez de moi ce sacrifice?

CLARICE.

Tout ce que j'ai de plus cher y est attaché.

ORGON.

Vous abusez du pouvoir que vous avez sur moi.

CLARICE.

Votre fils est prêt à venir se jeter à vos genoux.

ORGON.

Est-ce que vous l'avez vu?

CLARICE.

Il est ici.

ORGON.

Cléante?

SCÈNE XXI.

LISIMON, CLÉANTE, ORGON, CLARICE, TOINETTE.

LISIMON, *à Orgon, en lui présentant Cléante qui se jette à ses pieds.*

Oui, le voilà. Prononcez sur son sort; mais songez qu'en même temps vous prononcerez sur celui de ma nièce.

ORGON, *à Cléante.*

Ah! te voilà, libertin?

CLÉANTE.

Calmez votre courroux, mon père, et daignez m'entendre.

ORGON, *à Lisimon.*

Oh! il va nous dire de belles choses!

LISIMON.

Patience.

ORGON, *à Cléante.*

Fils dénaturé!

CLÉANTE.

Je mourrois plutôt que de mériter un titre si odieux!

ORGON.

Le beau mariage que vous avez fait!

CLÉANTE.

J'ose me flatter que vous l'excuseriez, si vous le regardiez du même œil que celui que vous avez voulu faire.

ORGON, *à Lisimon.*

Il va me donner des conseils! (*à Cléante.*) Avez-vous aussi amené la digne personne que vous avez épousée?

CLÉANTE.

Oui, mon père.

ORGON.

Quelle insolence!

LISIMON.

Modérez-vous, mon cher Orgon.

ORGON.

Modérez-vous vous-même, et laissez parler votre nièce. Elle mérite mieux que vous d'obtenir ce qu'elle demande. (*à Clarice.*) Eh bien! madame, serez-vous encore favorable à Cléante, après la hardiesse qu'il a de se présenter devant moi?

CLARICE.

Sa vue ne fait qu'augmenter l'intérêt que je prends à lui.

ORGON.

Quelle bonté! (*à Cléante.*) Et vous ne la remerciez pas, ingrat que vous êtes?

CLÉANTE.

Madame sait bien que ma reconnoissance ne cède qu'au profond respect que j'ai pour vous.

ORGON.

Elle sait cela! Quel discours!

LISIMON.

Soyez sûr qu'elle en est aussi persuadée que moi.

ORGON.

A l'autre!

CLARICE.

Non, monsieur, je n'en doute nullement.

ORGON.

L'excellent petit cœur! (*à Cléante.*) Allez, Cléante, vous n'êtes pas digne de ses bontés ni des miennes. (*à Clarice.*) Mais enfin vous le voulez, madame, et il faut bien vous satisfaire. Oui, si je pardonne à Cléante, ce n'est qu'en votre faveur, et qu'à condition que votre oncle vous pardonne.

CLÉANTE.

Ah! mon père! (*à Clarice.*) Ah! Clarice!

ORGON.

Clarice!

LISIMON.

Oui, c'est Clarice que vous voyez.

TOINETTE, *à Orgon.*

Elle-même.

ORGON, *à Lisimon.*

Votre nièce est sa femme?

LISIMON.

C'est sa femme, mais ce n'est pas ma nièce.

ORGON.

Qu'entends-je?

LISIMON.

Pardonnez-nous l'innocent stratagème dont nous nous sommes servis pour vous faire connoître le mérite de votre belle-fille.

CLARICE, *à Orgon, se jetant à ses pieds.*

C'est à moi à obtenir la grace de votre fils, et je vous la demande à genoux.

CLÉANTE, *à Orgon.*

C'est à vos pieds que je l'attends.

LISIMON, *à Orgon.*

Allons, mon ami, montrez un cœur de père.

TOINETTE, *à Orgon.*

Allons, monsieur, laissez-vous fléchir.

ORGON.

Je suis trompé... Mais on ne peut l'être plus agréablement. Voilà qui est fini. (*relevant Cléante et Clarice.*) Levez-vous tous les deux. Je vous pardonne; je vous donne mon amitié, et je vous reconnois pour mes enfants.

CLÉANTE.

Vous me rendez la vie.

(*Orgon embrasse Clarice.*)

CLARICE.

Je suis au comble de mes vœux!

LISIMON, *à Orgon.*

Votre réunion me charme : ne songeons qu'à nous réjouir.

TOINETTE.

Voilà, je crois, le premier homme que l'amour ait rendu raisonnable.

FIN DU CONSENTEMENT FORCÉ.

LE SOMNAMBULE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR PONT DE VEYLE,

Représentée, pour la première fois, le 19 janvier 1739.

NOTICE

SUR

PONT DE VEYLE.

Antoine de Fériol, comte de Pont de Veyle, naquit à Metz le 1^er^ octobre 1697. Son père, président à mortier du parlement de la même ville, ne négligea rien pour son éducation. Il le fit entrer, à l'âge de dix ans, au collège des Jésuites. Le penchant naturel du jeune homme étoit une extrême gaieté; aussi les premiers essais de son esprit furent des chansons qu'il composa contre ses livres classiques.

Sa famille, qui le destinoit à la robe, lui acheta une charge de conseiller au parlement; mais avant le jour de sa réception il fit chan-

ger ce projet, et on lui acheta la charge de lecteur du roi.

Son premier ouvrage dramatique fut *le Complaisant*, comédie en cinq actes, en prose, qui parut pour la première fois le 29 décembre 1732. Cette pièce, interrompue après la quatorzième représentation par l'indispositon de Poisson, a été reprise avec succès; mais elle n'est point restée au répertoire.

Le Somnambule, comédie en un acte, en prose, mise au théâtre le 19 janvier 1739, a été attribuée à l'acteur Sallé; mais on s'accorde généralement à reconnoître Pont de Veyle pour son auteur, et c'est sous le nom de ce dernier qu'on la donne fort souvent

Le Fat puni, comédie en un acte, en prose, dont le sujet est tiré du *Gascon*, conte de La Fontaine, fut donnée, pour la première fois, le 14 avril 1739, et jouée dix-sept fois avec le plus grand succès.

Pont de Veyle avoit toujours témoigné un

grand penchant pour la vie tranquille, lorsque M. de Maurepas lui fit prendre la place d'intendant des classes de la marine.

Il mourut à Paris le 4 septembre 1774, sur le point d'atteindre sa soixante-dix-septième année.

PERSONNAGES.

LE BARON.

VALÈRE, neveu du baron, amant de Rosalie.

DORANTE.

THIBAUT, jardinier du baron.

FRONTIN, valet de Dorante, et neveu de Thibaut.

Un MAÎTRE D'HÔTEL.

LA COMTESSE.

ROSALIE, fille de la comtesse.

La scène est dans une maison de campagne du baron.

LE SOMNAMBULE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

VALÈRE, THIBAUT.

VALÈRE.

Thibaut, st, st.

THIBAUT.

Monsieur?

VALÈRE.

Viens donc vite; je n'ai peut-être qu'un moment à te parler. J'ai trouvé le secret d'échapper à mon oncle.

THIBAUT.

Ça n'est, morgué, pas maladroit. Il veut que vous soyez toujours, comme son ombre, après li.

VALÈRE.

As-tu rendu mon billet à Rosalie?

THIBAUT.

Vous allez entendre comme je m'y sommes pris.

VALÈRE.

Et qu'importe comment? Dis seulement ce qui en est.

THIBAUT.

Monsieur le baron est notre maître; vous êtes son neveu. Il vous laira son châtiau, à condition d'achever ses plans. Je sis son jardinier, je deviendrai le vôtre; il est juste que je vous sarvions d'avance.

VALÈRE, *gaiement*.

Mon cher Thibaut!

THIBAUT.

Savez-vous, morguienne, je tromperois mon père pour vous?

VALÈRE.

Ah! sans doute, tu auras fait des merveilles?

THIBAUT.

Mademoiselle Rosalie est entrée ce matin dans le jardin avec sa mère, comme vous savez.

VALÈRE.

Oui, je le sais.

THIBAUT.

J'avons été pardevant alles; je leur avons ôté mon chapiau, croyant qu'alles me diroient: Bonjour, Thibaut. C'étoit le jeu, m'est avis; et j'aurois pris ma belle pour...

VALÈRE.

Au fait, mon cher Thibaut.

THIBAUT.

Alles n'avont pas desserré les dents.

VALÈRE.

Tu n'as donc pas donné mon billet?

THIBAUT.

Comme vous êtes vif! Alles se sont arrêtées dans le boulingrin.

VALÈRE.

Oui, je les ai aperçues de loin.

THIBAUT.

Me v'là, moi, à aller travailler par-devant alles. Je chantions, je les regardions; mon ratiau par ici, mon ratiau par ilà.

VALÈRE.

Eh! laisse là tes circonstances.

THIBAUT.

Alles ne m'avont pas tant seulement regardé. Quand j'ai vu ça, je me sis avisé d'un bon tour. J'ai dit à la fille que je savois où il y avoit un nid de fauvettes. Ces petits ménages-là faisont quelquefois penser à de plus grands : les jeunes filles les aimont d'ordinaire.

VALÈRE.

Eh bien?

THIBAUT.

Eh bien! quand j'avons vu que la mère le vouloit voir itou, je ne l'avons jamais pu trouver.

VALÈRE.

Finis donc. Que t'a-t-elle dit, quand tu lui as donné mon billet?

THIBAUT.

Rian; car le v'là.

VALÈRE.

Comment! toi qui as tant d'esprit, il ne t'a pas été possible...?

THIBAUT.

Quand j'en aurions quatre fois davantage, comment pourrions-je aborder une fille qui ne sait pas que je lui voulons quenque chose, pendant qu'alle est avec une mère qui sait bian que je ne li devons rian vouloir?

VALÈRE.

Juste ciel!

THIBAUT.

Et pis alles ne m'avont pas donné le temps; alles sont montées dans le carrosse pour aller chez cette comtesse où alles vont dîner. Faut bian attendre qu'alles reviennent.

VALÈRE.

Mais, en attendant, Dorante, qui vient de

Bordeaux pour épouser Rosàlie, arrivera peut-être demain.

THIBAUT.

Faut être raisonnable. Par bonheur pour vous que votre oncle prête son châtiau aux accordés, afin qu'ils se regardiont avant la noce. Et si ce Dorante avoit été tout droit à Paris, vous n'en auriez, morgué, rian su.

VALÈRE.

J'en aurois peut-être été moins malheureux. Mais tout s'arrange pour rendre mon infortune complète! Depuis deux ans, mon oncle me tient éloigné du monde dans ce triste château.

THIBAUT.

Oui, comme s'il vouloit vous faire ermite.

VALÈRE.

Qu'avois-je à faire de le suivre à Paris l'hiver passé, chez sa mère, le jour même qu'elle fait sortir Rosalie du couvent?

THIBAUT.

C'est bian traître!

VALÈRE.

Pouvois-je la voir sans l'aimer? dis, mon cher Thibaut.

THIBAUT.

Ça n'est pas bien aisé, d'accord.

VALÈRE.

J'ai nourri pendant deux mois, auprès d'elle, une flamme qu'une timidité invincible ne m'a jamais permis de lui découvrir.

THIBAUT.

Stapendant, on ne bat pas les gens pour ça.

VALÈRE.

Je viens ici avec mon oncle, désespéré de quitter Rosalie, mais flatté de la mériter un jour; et lorsque je m'y attends le moins, je la vois arriver avec sa mère. Juge de ma douleur, quand j'apprends que son mariage est arrêté avec Dorante, et que je vais en être le témoin.

THIBAUT.

Il falloit parler plus tôt.

VALÈRE.

Il falloit plaire à Rosalie.

THIBAUT.

Vous lui plaisez peut-être : j'en ai opinion, moi qui vous parle.

VALÈRE.

Sur quoi? dis donc.

THIBAUT.

Sur quoi? Tatigué, j'ons observé. Alle ne vous regarde jamais quand alle vous voit; et pis, drès que vous vous en allez, alle tourne sa tête, alle

vous suit de l'œil, tant et si loin, qu'alle vous regarde encore, morguenne, quand alle ne vous voit plus.

VALÈRE.

Il est vrai que cet hiver j'ai cru voir quelquefois que mes soins ne lui déplaisoient pas; que même elle me devinoit.

THIBAUT.

Et vous, vous ne disiez rian? Tout franc, vous êtes trop timide, trop craintif, trop nigaud, sauf votre respect. Morgué, notre jeune maître, croyez-moi, prenez tant seulement de la hardiesse.

VALÈRE.

A quoi me serviroit-elle? je n'ai plus de ressource. Mais tu as raison : je veux parler à Rosalie avant que de la perdre pour jamais. Puisqu'elle doit voir mon désespoir, je ne veux pas au moins qu'elle en ignore la cause. J'y suis enfin résolu... Qu'entends-je?

THIBAUT.

Où diable courez-vous donc?

VALÈRE.

On vient, et je ne veux pas qu'on nous voie causer ensemble. On soupçonneroit, à me voir, que j'ai parlé de Rosalie : on devineroit que je l'aime.

SCÈNE II.

THIBAUT.

Par la sambille, voilà un amoureux bian résoln!

SCÈNE III.

FRONTIN, THIBAUT.

FRONTIN.

N'y a-t-il ici personne? Haïe! l'ami? Où diable se tient... Ah! eh, ventre-bleu! c'est mon oncle.

THIBAUT.

Eh! palsangué! oui... c'est toi, mon neveu Charlot; embrasse-moi, mon enfant.

FRONTIN.

Parbleu! c'est de tout mon cœur, mon oncle.

THIBAUT.

Morgué! je sommes ravis que tu soyans venu nous voir... Depuis quatre ans...

FRONTIN.

Ma foi! mon oncle, je suis charmé de vous rencontrer; mais ce n'étoit pas vous que je cherchois: je ne savois plus où vous étiez.

THIBAUT.

Et qui cherchois-tu donc?

FRONTIN.

Monsieur le baron.

THIBAUT.

Et que li veux-tu? Qu'as-tu fait depis que je ne t'avons vu? Comment te portes-tu, mon pauvre Charlot? Es-tu riche? As-tu fait forteune? Es-tu marié? Es-tu...

FRONTIN.

Eh! mais, mais... mon oncle, un peu de patience. Comme vous allez dru sur les questions! Vous m'essoufflez.

THIBAUT.

Dame! vois-tu, quand il y a long-temps qu'on ne s'est vu, on a tant de choses à se demander!..

FRONTIN.

Donnez-moi le temps de vous répondre. Premièrement, plus de Charlot, s'il vous plaît. J'ai pris un nom de guerre; je m'appelle Frontin. Je suis garçon; je n'ai pas le sou; j'étrangle de soif; je suis las comme un chien; je...

THIBAUT.

Parguenne! tu réponds encore plus vite que je ne t'interroge. Que fais-tu à présent?

FRONTIN.

Je sers monsieur Dorante, qui, par reconnoissance, m'habille comme vous voyez.

THIBAUT.

Ah! je sais ce qui t'amène à présent. N'as-tu pas de honte de t'être fait laquais, étant fils, petit-fils, frère et neveu de jardinier?

FRONTIN.

Que voulez-vous, mon oncle, je n'ai point d'ambition.

THIBAUT.

Morgué! c'est que t'es un fainiant: je te l'avons toujours bian dit.

FRONTIN.

Fainéant! ce n'est pas, ma foi, au métier que je fais. Il m'occupe jour et nuit. Aussi j'en suis diablement las.

THIBAUT.

T'en es las? Eh bian! prends l'occasion aux cheveux; demeure avec moi. Je sis jardinier dans ce châtiau. Ce monsieur le baron est une forteune pour tous les ouvriers. Il plante, pis déplante; il arrache, il défriche, il élève, il abat; en un mot, bian ou mal, il fait toujours travailler. L'argent roule. (*touchant son gousset.*) Vois-tu comme ça sonne.

FRONTIN.

Fort bien, mon oncle: mais, quand il culbuteroit encore plus toute sa terre, que m'importe à moi?

THIBAUT.

Ce que ça te fait? Je sis veuf; je t'apprendrai le reste de ton métier; et pis, quand je serons mort, je te lairons ma place; tout le plus tard que je pourrons, s'entend.

FRONTIN.

Nous verrons tout cela. Menez-moi toujours à monsieur.

THIBAUT.

Tu feras mieux de l'attendre dans cette salle; il y viant cent fois par jour. Ne t'embarrasse de rian, te dis-je. Revenons à nos moutons. T'es dégoûté de ta condition?

FRONTIN.

Oui, ma foi.

THIBAUT.

Et pourquoi? Ton maître est-il hargneux, avare, ivrogne?

FRONTIN.

Non. C'est un des plus riches banquiers de Bordeaux, joyeux, libéral, bon diable enfin; mais...

THIBAUT.

Achève.

FRONTIN.

Il faut être toujours après lui; il faut être à lui la nuit tout comme le jour.

THIBAUT.

Ça est naturel. M'est avis que je sis jardinier, moi, la nuit tout comme le jour.

FRONTIN.

Sans doute : mais vous ne travaillez pas la nuit; vous dormez, vous.

THIBAUT.

Parguenne! oui. C'est la besogne que je faisons le mieux.

FRONTIN.

Dans ma chienne de condition, je n'en puis faire autant; aussi je donne souvent mon maître à tous les diables.

THIBAUT.

Comment donc ça? dis-moi un peu.

FRONTIN.

Ma foi! je n'ose.

THIBAUT.

Comment! morgué! tu seras craintif aussi? Ça te convient bian à toi! Comment! moi, ton oncle, qui n'avons point d'autre héritier que toi, tu sauras queuque secret, et je ne le saurons pas? Morgué...

FRONTIN.

Voilà qui est bel et bon; vous accommodez tout cela comme il vous plaît. Mon maître me

pardonnera-t-il de dire une chose dont le secret est d'une importance?...

THIBAUT.

Et qui le dira? dis. Ce sera donc toi? car, pour moi...

FRONTIN.

En vérité, mon oncle...

THIBAUT.

Bon! bon! tu vas le quitter. Et pis je te promets, ma foi, de n'en sonner mot.

FRONTIN.

Vous me promettez... la, de bonne foi...

THIBAUT.

Que de raisons! Veux-tu parler?

FRONTIN.

Eh bien! je vous dirai qu'il est somnambule.

THIBAUT.

Comment dis-tu ça?

FRONTIN.

Somnambule.

THIBAUT.

Son... son... nanbule. Que diable est ça? est-ce une charge, un emploi?

FRONTIN.

Bon! une charge! Voyez-vous, mon oncle? il y auroit de quoi rompre son mariage, si cela venoit à se découvrir.

THIBAUT.

J'entends, j'entends. Sonanbule... c'est qu'i ne pouvont se marier, qu'il est... la...

FRONTIN.

Êtes-vous fou, mon oncle?

THIBAUT.

Oh! dis donc vite. Son... sonanbule. Je n'avons jamais entendu parler de ça.

FRONTIN.

C'est un défaut naturel, une façon de maladie...

THIBAUT.

Ah! il est malade?

FRONTIN.

Non point du tout; il se porte à merveille.

THIBAUT.

Je n'entends plus.

FRONTIN.

Il se lève la nuit; il marche, il parle.

THIBAUT.

Ah! je vois ce que c'est; il ne sauroit dormir.

FRONTIN.

Point du tout: il dort trop bien, au contraire.

THIBAUT.

Oh! parguenne, accommode-toi donc. S'il dort, il n'est point éveillé.

FRONTIN.

Écoutez-moi, si vous voulez. Je vous dis qu'il marche, qu'il parle, qu'il a même les yeux ouverts, et que cependant il dort toujours.

THIBAUT.

Oui, ça se peut, si le diable s'en mêle. Si j'en faisions autant, je nous casserions le cou. Acoute, mon neveu, ça n'est, morgué, pas bian de se moquer de son oncle.

FRONTIN.

Je me donne au diable, mon oncle, je ne me moque point.

THIBAUT.

Comment, morgué! tu veux me persuader que ton maître dort tout debout? A d'autres.

FRONTIN.

J'y ai été pris, moi qui vous parle. Il m'a plus d'une fois, tout en dormant, donné des commissions que je faisois de bonne foi, dont il me remercioit le lendemain à coups de bâton.

THIBAUT.

Va, ton maître est un fou, et toi aussi. Paix, chut, voici notre vieux maître.

SCÈNE IV.

FRONTIN, VALÈRE, LE BARON, THIBAUT.

LE BARON, *avec des bas de peau dont le roulis est fort grand, ayant à la main un de ces grands bâtons de campagne.*

Il faut se lever plus matin, Valère; oui, beaucoup plus matin.

VALÈRE.

Mais, mon oncle, j'étois à cinq heures aux ouvriers; vous l'avez vu vous-même.

LE BARON.

Il est vrai; mais j'y étois encore avant toi. On fait tout plus tard à présent; tout se retarde. Oh! de mon temps, on se levoit plus matin.

VALÈRE.

Il m'eût été facile de paroître plus tôt, et, quoique je n'aie pas fermé l'œil, demain vous serez content de ma diligence.

LE BARON.

Nous verrons. Il faut achever cette année la terrasse neuve: et si nous ne profitons pas de la belle saison... (*voyant Frontin.*) Quel est cet homme, Thibaut?

THIBAUT.

C'est mon neveu, monsieur.

LE BARON.

A-t-il un métier? cherche-t-il de l'ouvrage?

FRONTIN.

Non, monsieur. Je précède mon maître de quelques moments : il me suit.

LE BARON.

Qui, ton maître?

FRONTIN.

Monsieur Dorante.

VALÈRE, *à part.*

Ah ciel!

FRONTIN.

Nous avons fait une diligence extrême. Depuis trois jours, nous n'avons ni dormi ni reposé pour arriver plus tôt.

LE BARON.

Il aura le temps de se délasser ici. Allons, Valère; je veux qu'il trouve mon jardin propre et bien tenu. Toi, Thibaut, va promptement faire aller la petite cascade du potager.

THIBAUT.

La cascade du potager, monsieur? Vous savez bian qu'il n'y a pas une goutte d'iau. Eh, morgué! la source n'est pas encore trouvée.

LE BARON.

Te tairas-tu, bourreau? Comme nous fîmes la dernière fois, va-t'en faire tirer de l'eau au grand puits; remplis le réservoir. Tu n'as pas plus d'intelligence; tu ne te soucies non plus de l'honneur d'une maison...

FRONTIN.

En verité, monsieur, vous ferez de la peine à mon maître. Traitez-le sans façon. Croyez-moi, laissez vos jets d'eau à sec.

LE BARON, *à Frontin.*

C'est une bagatelle. J'ai toujours fait les bassins et les cascades, et je n'ai plus que les sources à trouver. Ne dis point à ton maître ce que tu viens d'entendre.

FRONTIN.

Non, monsieur, je n'ai garde.

LE BARON.

Va donc, Thibaut.

(*Thibaut s'en va.*)

SCÈNE V.

FRONTIN, LE BARON, DORANTE, VALÈRE.

FRONTIN, *au baron.*

Monsieur, voici mon maître.

LE BARON.

Eh! bonjour donc, Dorante : soyez le bien arrivé. Je ne vous attendois que demain.

DORANTE, *au baron.*

Je n'ai pu résister à l'impatience de voir Rosalie, et à celle de vous rendre grace d'une union qui va faire mon bonheur.

LE BARON.

Vous êtes en bonne santé? voilà le principal.

DORANTE.

J'avouerai que je suis fatigué. J'ai couru jour et nuit.

LE BARON.

Ce n'est rien. Vous êtes en bonne maison; on aura soin de vous.

DORANTE, *montrant Valère.*

Ne seroit-ce pas là monsieur votre neveu?

LE BARON.

Lui-même.

DORANTE.

Je l'ai vu si jeune, que j'ai des droits sur son amitié.

VALÈRE, *à Dorante.*

Monsieur... je voudrois... pouvoir...

LE BARON.

Il fera ce qu'il doit pour mériter la vôtre. Allons, Dorante, venez faire un tour de promenade.

Vous prendrez d'abord une idée générale du terrain ; cela vous fera plaisir.

DORANTE.

Ne seroit-il pas plus convenable que vous me fissiez l'honneur de me présenter à madame?

LE BARON.

Dites plutôt à Rosalie.

DORANTE.

Je ne la connois que sur son portrait. Sa figure prévient; et vous ne pouvez qu'approuver le juste empressement que j'ai d'en juger par moi-même, quoique, dans cet équipage, je ne sois pas trop en état de paroître devant elle.

LE BARON.

Tout ce qui a l'air d'empressement plaît au beau sexe. Mais nous avons du temps. Elle est allée avec sa mère dîner à une demi-lieue d'ici. Elles ne reviendront que sur le soir.

DORANTE.

Ces dames ne sont point ici? En ce cas, permettez-moi de profiter de la circonstance. Trouvez bon que j'aille me reposer. L'envie de leur faire ma cour m'auroit donné des forces; mais je me trouve si fatigué...

LE BARON.

Bon! à votre âge, j'aurois fait cent cabrioles après la plus grande course.

DORANTE.

Je voudrois pouvoir vous ressembler : mais je sens que quelques heures de repos me sont absolument nécessaires.

LE BARON.

Eh bien ! je vais faire servir le dîner.

DORANTE.

Il m'est inutile, je vous assure.

LE BARON.

Du moins, nous allons, mon neveu et moi, vous montrer la maison. Vous verrez le parti que j'ai tiré de tout ceci, et sur-tout de mes greniers.

VALÈRE.

Mon oncle, monsieur est fatigué.

LE BARON.

Venez; cela sera bientôt fait. Vous choisirez votre appartement.

DORANTE.

Tout m'est égal.

LE BARON.

Voulez-vous celui-ci?

DORANTE.

Celui-ci soit.

LE BARON.

Il est commode. Cette salle lui sert d'antichambre; j'y passe à tous moments. Je pourrai vous parler, vous consulter...

DORANTE.

Demain je suis à vos ordres. Vous disposerez de moi à toutes les heures du jour.

LE BARON.

Au reste, vous allez être couché comme on ne l'est point à dix lieues à la ronde. J'ai des lits...

DORANTE.

Je n'en doute nullement. Je vais en profiter, et de la liberté que vous me donnez. Suis-moi, Frontin.

LE BARON.

J'agis sans façon. Je vous laisse.

SCÈNE VI.

LE BARON, VALÈRE.

VALÈRE.

Croyez-vous, mon oncle, que Dorante soit prévenu en faveur de Rosalie?

LE BARON.

Mais, vraiment, il a témoigné assez d'impatience de la voir. A propos, j'oubliois de te dire...

VALÈRE.

Ce peut être aussi par bienséance : et il y a encore loin de la politesse à l'amour; n'est-ce pas, mon oncle?

LE BARON.

Comme tu voudras. Il faut que tu...

VALÈRE.

Vous le croyez donc amoureux ?

LE BARON.

Il t'a dit lui-même qu'il ne la connoît que par un portrait. Je disois donc...

VALÈRE.

Dorante a-t-il aussi envoyé le sien à Rosalie?

LE BARON.

Ma foi! je n'en sais rien. Veux-tu que j'aille m'occuper de toutes ces balivernes-là? j'ai des affaires bien plus importantes : j'ai ma montagne dans la tête.

VALÈRE.

Mais, puisque vous vous êtes mêlé de ce mariage, vous n'en devez ignorer aucune circonstance. Vous leur prêtez votre maison, et Rosalie auroit pu...

LE BARON.

Sans doute. Je suis bien aise qu'on la voie, car elle est charmante.

VALÈRE.

Oh! oui, mon oncle; elle a des graces, des yeux...

LE BARON.

Que veux-tu dire? Es-tu fou? Je te parle des

charmes de ma maison, de mon jardin, qui...

VALÈRE, *rougissant.*

Ah! j'entends; et vous avez raison. Je regardois tantôt, sur le boulingrin, un des plus beaux objets...

LE BARON.

Mais, vraiment, je le crois. C'est un des plus beaux points de vue qui soient en France.

VALÈRE.

J'y remarquois une beauté que je n'y avois jamais vue : j'en admirois tous les charmes, et...

LE BARON.

Va, mon cher neveu, tu posséderas un jour tous ces charmes-là.

VALÈRE.

Je posséderois...

LE BARON.

Tu me ravis d'aise. Embrasse-moi, mon cher neveu, mon digne successeur. Tu peux compter que...

SCÈNE VII.

ROSALIE, LA COMTESSE, LE BARON, VALÈRE.

LE BARON.

Eh quoi! mesdames, déja de retour?

LA COMTESSE.

La comtesse est malade : nous n'avons fait qu'une visite.

LE BARON.

Tant mieux : nous aurons le plaisir de dîner avec vous.

LA COMTESSE.

Comme il étoit encore de bonne heure, nous avons mis pied à terre à la grille, et nous sommes venues jusqu'ici en nous promenant.

LE BARON.

N'êtes-vous point fatiguée?

LA COMTESSE.

Je ne me lasse pas aisément, baron.

VALÈRE.

Et vous, mademoiselle, n'auriez-vous pas besoin de repos?

ROSALIE.

Me promener, me reposer, monsieur, tout m'est assez indifférent.

VALÈRE.

Tout, mademoiselle?

ROSALIE.

Oui, monsieur.

LA COMTESSE.

Prononcez donc, mademoiselle. Vous dites

cela si foiblement. Il faut dire : Oui, monsieur. Je voudrois bien voir que tout ne lui fût pas indifférent tant que j'aurai l'autorité sur elle.

LE BARON.

Oh! vous ne garderez pas long-temps cette autorité. Dorante est arrivé.

LA COMTESSE, *gaiement.*

Il est arrivé?

ROSALIE, *tristement.*

Il est arrivé?

VALÈRE, *languissamment.*

Oui, arrivé.

LE BARON, *brusquement, à Valère.*

Oui, oui, arrivé. Que diable veux-tu dire? Est-ce que tu ne le sais pas, toi?

VALÈRE.

Je ne dis pas le contraire, mon oncle. Je confirme ce que vous dites.

LE BARON, *à la comtesse.*

Il est charmant, agréable, vif, sage, et posé. Oh! c'est un jeune homme fort aimable. Dis donc, Valère?

VALÈRE.

Je ne l'ai vu qu'un moment, mon oncle; j'en jugerois mal. C'est mademoiselle qui doit en décider.

LA COMTESSE, *à Rosalie.*

Eh bien! qu'est-ce qu'on répond? Mademoiselle, répondez donc.

ROSALIE, *à Valère.*

Il peut être aimable, monsieur; mais il ne faudroit pas s'en rapporter à moi. Je ne puis plus en juger sans prévention.

LA COMTESSE.

Oui, parce que vous devez l'épouser, n'est-ce pas? Mais cela ne s'entend point. Il faut dire: « Monsieur, le choix de mes parents me le fera « paroître accompli. » Tout le monde dit que vous avez de l'esprit; pour moi, je ne vois point cela. Mais où est Dorante?

VALÈRE.

Madame, toutes affaires cessantes, il est allé dormir.

LA COMTESSE.

Dormir, à l'heure qu'il est?

LE BARON.

Il ne comptoit vous voir que ce soir; et comme il a couru jour et nuit, il étoit si las, si las...

LA COMTESSE.

Qui le pressoit de courir si vite? Pourquoi faire? pour se reposer? pour dormir? Rien n'est si maussade. Il n'avoit qu'à dormir hier et n'arri-

ver que demain. On ne l'attendoit pas plus tot Qu'en pensez-vous, ma fille?

ROSALIE.

Madame, je ne desire pas, de sa part, un empressement plus vif.

LA COMTESSE.

Par exemple, on ne sait si c'est la modestie qui vous fait parler, ou si vous êtes piquée.

ROSALIE.

Je vous jure, madame, que je ne le suis point.

LA COMTESSE.

Mais, vraiment, il faut pourtant se sentir. Dormir tout en arrivant! La jeunesse d'à présent, baron, n'a que le corps délicat. Ceci ne me prévient pas trop.

LE BARON.

Ah! il trouvera le secret de réparer sa faute.

LA COMTESSE.

Oui; demain vous le promènerez dès le point du jour, je gage? vous le ferez courir? et puis il faudra qu'il se repose.

LE BARON.

Bon! bon! est-ce qu'on se fatigue dans un jardin qu'on n'a jamais vu?

LA COMTESSE.

Fort bien! quand le terrain en est aussi inégal

Je crois qu'il y a plus de vingt terrasses dans votre jardin.

LE BARON.

Comment donc! c'est une magnificence...

LA COMTESSE.

Cependant vous n'avez guère de vue.

LE BARON.

Ah! sans la montagne, elle seroit admirable. Il m'est facile de vous en convaincre. Eh! Thibaut?

SCÈNE VIII.

ROSALIE, LA COMTESSE, LE BARON, VALÈRE, THIBAUT.

LE BARON.

Apporte-moi mon plan.

(*Thibaut s'en va.*)

SCÈNE IX.

ROSALIE, LA COMTESSE, LE BARON, VALÈRE.

LA COMTESSE.

Oui; mais la montagne ne changera pas de place.

LE BARON, *confidemment.*

Je ne dis mot; mais elle sautera.

LA COMTESSE.

C'est une entreprise digne des plus anciens Romains.

LE BARON.

Patience. J'ai des neveux qui se marieront, laissez-moi faire; à la cinquième génération, je ne veux pas qu'il en reste trace : vous verrez.

LA COMTESSE.

N'êtes-vous pas honteuse, mademoiselle, de votre ignorance, et de ne pouvoir vous entretenir de tout, comme je fais?

ROSALIE.

Je vous écoute, madame, dans l'espérance de profiter.

LE BARON.

Moi, j'aime les objections : on a le plaisir d'y répondre. Voici Thibant.

SCÈNE X.

ROSALIE, LA COMTESSE, LE BARON, VALÈRE, THIBAUT.

LE BARON.

N'est-ce pas mon grand plan?

THIBAUT.

Oui, monsieur; c'est le biau, c'est celui que je portons toujours, drès que vous avez du monde.

LE BARON.

Déroule, Thibaut, déroule, et tiens le plan élevé. Bon.

LA COMTESSE, *au baron*.

Eh! je vous donnerai de bons conseils. Je n'ai cependant jamais parlé de ces choses-là; mais l'esprit est un bon meuble, il sert à tout.

LE BARON,

Vous êtes charmante! La belle Rosalie ne me dira-t-elle rien?

LA COMTESSE.

Que voudriez-vous qu'elle y entendit? Montrez, montrez-moi. Ne sont-ce pas là des canaux, des pièces d'eau? cependant je ne crois pas en avoir vu chez vous.

LE BARON.

Vous vous amusez à des minuties, madame. On en marque toujours dans les plans; cela les embellit. Du reste, je trouverai sûrement de l'eau dans la montagne que vous savez.

THIBAUT.

Oui, je vivons dans l'espérance; je détruisons douze arpents de veigne: que de vin perdu pour avoir de l'iau!

LA COMTESSE.

Voyons plus en détail.

LE BARON.

Suivez mon doigt.

VALÈRE, *à Rosalie.*

Vous ne vous approchez pas, mademoiselle?

ROSALIE, *à Valère.*

J'ai déja fait l'aveu de mon ignorance; je n'y entends rien.

VALÈRE, *bas.*

Et vous n'entendez pas non plus les soupirs de l'homme du monde le plus malheureux?

ROSALIE, *à part.*

Hélas!

LA COMTESSE.

C'est donc là votre basse-cour?

LE BARON.

Eh! non, parbleu, madame; c'est le potager.

LA COMTESSE.

Je crois qu'il vaut mieux mettre mes lunettes.

LE BARON.

Prenons-les; vous m'y faites penser.

THIBAUT.

Tatigué! que vous allez voir elair!

VALÈRE, *haut.*

Pourquoi vous défier de vos lumières, mademoiselle? On pourroit vous expliquer...

ROSALIE, *haut.*

A quoi me serviroit cette connoissance?

VALÈRE, *bas.*

A mériter votre pitié.

LA COMTESSE.

Ceci est l'avenue?

LE BARON.

Oui, celle que je vais faire planter incessamment.

LA COMTESSE.

Elle est bien courte.

LE BARON.

Courte? Elle aura plus de trois lieues.

LA COMTESSE.

Bon! elle n'est pas plus longue que ma main.

LE BARON.

Comptez, comptez les arbres; vous verrez.

LA COMTESSE.

Un, deux, trois, quatre, cinq.

VALÈRE, *haut, regardant Rosalie.*

Dorante perd beaucoup quand il retarde le moment de voir tant de beautés.

LE BARON.

Je ne le comprends pas, je l'avoue: mais, pour vous, madame, vous allez le concevoir dans un moment. Voici le terrain qu'occupe la montagne.

LA COMTESSE.

Je compte les arbres de l'avenue. Parlez, parlez toujours. Cent cinquante-cinq, cent cinquante-six. Quand vous l'aurez abattue, ce sera donc une plaine?

LE BARON.

Sans doute; et une vue...

VALÈRE, *à la comtesse.*

Admirable, madame. (*à Rosalie.*) Et si vous daigniez, mademoiselle, m'accorder un moment d'entretien, je vous ferois connoître la situation... (*bas.*) d'un cœur que votre refus réduiroit au désespoir.

LE BARON, *à Rosalie.*

Il connoît la situation comme moi-même : c'est lui, mademoiselle, qui a dressé le plan sur mes projets.

LA COMTESSE.

Je ne croyois pas monsieur si savant. Instruisez-vous, ma fille. Je voudrois que monsieur pût vous inspirer du goût.

VALÈRE.

Que je serois heureux, si j'en avois le talent!

LA COMTESSE.

Deux cent soixante et treize! Voilà une très belle longueur, il faut en convenir. Baron, vous avez des idées... mais des idées à perte de vue.

LE BARON,

J'aurai soixante avenues de cette taille-là.

VALÈRE, *à Rosalie.*

Vous concevez, mademoiselle, l'effet que cela produira. (*bas.*) En sortant de table... (*haut.*) Rien ne sera si noble sans contredit. (*bas.*) Ici même, dans cette salle... (*haut.*) Cela demande de la patience, à la vérité. (*bas.*) Si vous voulez m'écouter un moment, vous me sauverez la vie. (*haut.*) Mais convenez que c'est une belle entreprise.

ROSALIE.

Elle me paroît bien hardie.

LA COMTESSE.

Apprenez, mademoiselle, que ce sont justement les difficultés qu'il est beau de vaincre.

LE BARON.

Oh! c'est mon talent à moi. Par exemple, voyez-vous la grande terrasse? Devinez combien elle aura de haut quand elle sera faite.

LA COMTESSE.

Combien? Eh! mais... (*montrant avec sa main*) comme cela.

LE BARON, *riant.*

Ah! ah! ah!... Que vous n'y êtes pas! Elle aura cinquante-sept pieds huit pouces et demi. N'est-il pas vrai, Valère?

VALÈRE.

Oui, mon oncle, cinquante-sept.

LA COMTESSE.

Cinquante-sept pieds huit pouces et demi! Cela est merveilleux. Mais c'est un précipice : je n'irai jamais; la tête me tourneroit.

LE BARON.

Pour moi, je n'appréhende pas que la tête me tourne.

VALÈRE.

Vous rêvez, mademoiselle? Vous trouvez donc ce que l'on se propose trop téméraire, et vous n'y viendrez point ?

ROSALIE.

Il me semble que c'est s'exposer beaucoup ; et...

VALÈRE.

Dites naturellement ce que vous pensez.

ROSALIE.

A quoi cela mèneroit-il?

LA COMTESSE.

Cela vous mèneroit à savoir ce que je sais. (*à Valère.*) Allez, monsieur, laissez-la dans son ignorance; elle ne mérite pas la peine que vous prenez. En vérité, baron, je suis très contente de ce que j'ai vu, et j'y donne mon approbation. Mais, dites-moi, toutes ces terres sont-elles à vous?

THIBAUT.

C'est là le hic.

LE BARON.

Non, pas encore : mais, supposé qu'on ne voulût pas me les vendre, il faudroit être de bien mauvaise humeur pour refuser, sur ces terres, d'aussi beaux plans que ceux-ci. J'aperçois le maître d'hôtel.

SCÈNE XI.

ROSALIE, LA COMTESSE, THIBAUT, LE BARON, VALÈRE, UN MAÎTRE D'HÔTEL.

LE BARON, *au maître d'hôtel.*

Ces dames sont servies?

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Oui, monsieur.

LA COMTESSE.

Allons, baron.

LE BARON.

Belle Rosalie, donnez-moi la main. Thibaut, je te recommande mon plan.

THIBAUT.

Allez, monsieur, ne vous boutez pas en peine.

SCÈNE XII.

THIBAUT.

Avec son parc, il est, morgué, bian fou! Oh! je ne nous y connoissons pas, ou cette jeunesse en revendra à cette vieillesse. Notre jeune maître s'est un tantinet enhardi; il a glissé queuques paroles, et j'ai bian vu que la petite demoiselle lui glissoit aussi queuques réponses avec les yeux. Je voudrois stapendant l'avertir de ce que mon neveu Charlot m'a dit de son... son... son... Foin! je ne savons plus comment ça se nomme. Il y entendra peut-être queuque chose, car ils l'avont biaucoup fait étudier; je l'attendrons ici en sortant de table. Mais velà mon neveu; faut que je le fasse encore dégoiser.

SCÈNE XIII.

FRONTIN, THIBAUT.

FRONTIN.

Votre valet, mon oncle. Je vous trouve à propos.

THIBAUT.

Est-ce encore pour m'en bailler à garder comme tantôt? Queuque sot!...

FRONTIN.

Moi, je vous ai parlé franchement. Vous ne m'avez pas voulu croire; ce n'est pas ma faute. C'est autre chose qui m'amène. Savez-vous que je ne veux point dormir à vide comme mon maître?

THIBAUT.

Tout à l'heure j'allons te mener à la cuisine. Mais je voulons te demander trois ou quatre petites questions.

FRONTIN.

En vérité, mon oncle, vous êtes le premier questionneur du royaume. Mais à quoi bon me questionner, moi? vous ne croyez pas mes réponses.

THIBAUT.

Ne t'embarrasse pas, je croirai celles qui me conviendront.

FRONTIN.

Dépêchez donc; il faut que je retourne promptement auprès de mon maître.

THIBAUT.

Quoi faire? Ne dort-il pas?

FRONTIN.

Oui, il dort : et c'est justement à cause de cela.

THIBAUT

Est-ce qu'il ne sauroit dormir qu'on ne le garde?

FRONTIN.

Non; c'est pour le réveiller, si ce que je vous ai dit lui arrive.

THIBAUT.

T'en es encore là-dessus. Morgué, je te défends de m'en parler davantage. Dis-moi tant seulement, ton maître est-il amoureux de sa prétendue?

FRONTIN.

Amoureux! il ne l'est qu'en peinture.

THIBAUT.

J'ai, morgué, cru que tu m'allois dire encore qu'il ne l'étoit qu'en dormant; je t'y attendois. Mais comment n'est-il amoureux qu'en peinture?

FRONTIN.

C'est qu'il n'a vu que son portrait: il l'a trouvé charmant; et, sur les récits qu'on lui en a faits, il suppose à sa prétendue autant de vertu que de beauté.

THIBAUT.

Il a, morgué, raison; il suppose bian. Mais, dis-moi...

FRONTIN.

Voilà un homme qui a résolu ma perte. Me questionner dans ma rage de faim et de soif!

THIBAUT.

Allons, viens à la cuisine; je te questionnerai, tout en buvant. Tu crois donc...

FRONTIN.

Je crois le diable. Mais ne voilà-t-il pas mon maître qui fait son maudit train.

SCÈNE XIV.

FRONTIN, THIBAUT, DORANTE.

(*Dorante paroît en robe de chambre, avec une botte, une pantoufle, une perruque mal mise, un ceinturon, un fouet de poste à la main; enfin dans le désordre, mais cependant ni messéant ni trop ridicule.*)

THIBAUT.

Tiens, voilà ton maître qui veut te parler.

FRONTIN.

Je suis, ma foi, bien heureux qu'il ait tourné par ici; je le vais éveiller.

THIBAUT.

Attends, attends donc. Est-ce là? Oh! oh! m'est avis qu'il rêve en effet, ton maître.

FRONTIN.

Eh! oui. Parbleu! l'occasion est trop belle

pour vous convaincre. Regardez seulement. Eh bien?

DORANTE.

Allons donc... allons donc... un autre cheval... Te dépêcheras-tu?

FRONTIN.

Entendez-vous? il croit être encore sur la route.

THIBAUT.

Il dort. Je commence à le croire. Son allure, son œil, tout ça me semble partroublé.

DORANTE.

Il est tard... la nuit... au château... Rosalie...

THIBAUT.

Morgué, j'ai peur. Ça tiant de l'esprit, du revenant, m'est avis.

FRONTIN.

Ce qu'il y a de singulier, mon oncle, c'est que tout en dormant, il dit quelquefois des choses très raisonnables, très justes.

DORANTE.

Frontin!.... Coquin!.... tu boiras ce soir.... ivrogne!... paresseux!...

THIBAUT.

T'as raison; je crois qu'il dit la vérité.

FRONTIN.

Justement. Il parle du dernier maître de poste. Ce maraud-là nous fit attendre.

DORANTE.

(*Il donne des coups de fouet en l'air et attrape Thibaut.*)

Ah! les mauvais chevaux! Ohé! ohé! ohé!

FRONTIN, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

THIBAUT.

Quel diable de rêve est ceci? Monsieur, monsieur, doucement, s'il vous plaît.

DORANTE.

Doucement! non pas : il faut arriver. Ohé! ohé!

FRONTIN.

Avancez, mon oncle; tâchez de lui ôter ce maudit fouet, je l'éveillerai.

THIBAUT.

Pargué! ôte-le toi-même; tu dois être plus fait que moi aux étrivières.

DORANTE.

Ohé! ohé!

FRONTIN.

Attendez : il faut lui faire quitter ce maudit rêve. (*à Dorante.*) Monsieur! monsieur! c'est de la part de monsieur Argante.

DORANTE.

Argante?... de l'argent?... il faut lui rendre...

FRONTIN, *s'avançant.*

Oui, votre correspondant.

DORANTE.

Cent pistoles... il est bien pressé!... écrivons.
(*Il fait, avec son fouet, comme s'il écrivoit.*)

FRONTIN, *à Thibaut.*

Oh! maintenant je vais l'éveiller.

THIBAUT.

Attends, attends; cela commence à me faire rire.

FRONTIN.

Il croit écrire, vous voyez.

DORANTE.

Appelez Frontin, monsieur Argante.

FRONTIN.

C'est un juif, ce monsieur Argante, un vilain.

DORANTE.

Vilain, je l'écris. Frontin, au coffre-fort.

THIBAUT.

Il a le sommeil bien riche. Morgué, je n'avons jamais rêvé de ces choses-là. Parle donc, neveu, t'es donc son caissier?

FRONTIN.

Quand il dort, comme vous voyez, mon oncle. Malheureusement, il en a un autre quand il veille.

DORANTE.

Tiens ma lettre, Frontin.

FRONTIN, *à Dorante.*

Oui, monsieur, votre lettre.

DORANTE.

Ma lettre... Argante... un sac... prenez ce sac... rapporte mon billet.

THIBAUT.

Ah! ah! le sac! Prenons, prenons; nous le partagerons.

DORANTE, *saisissant Thibaut au collet.*

Partagerons..., voleur! je t'étranglerai.

THIBAUT.

A l'aide, Frontin... Monsieur, monsieur, vous serrez trop fort. Commencez du moins par me fouiller.

DORANTE.

Au voleur! au voleur!

THIBAUT.

Frontin! mon neveu! au secours!

FRONTIN, *à Thibaut.*

Attendez: laissez-moi lui prendre le petit doigt; il n'y a pas d'autre moyen de l'éveiller.

THIBAUT.

Prends-li, morgué, tout ce que tu vondras; mais tire-moi de ses pattes.

FRONTIN, *à Dorante.*

Monsieur, monsieur, éveillez-vous.

THIBAUT.

Queu chien de sommeil!

DORANTE.

Où suis-je, Frontin? Pourquoi m'as-tu laissé sortir? pourquoi m'as-tu quitté, coquin?

FRONTIN.

Ma foi, monsieur, je me suis endormi de lassitude. Vous avez pris ce temps pour vous en aller, et j'accours au bruit que vous faites.

DORANTE.

Ah! je me suis trahi. Je m'en souviens; je suis chez monsieur le baron.

THIBAUT, *à Dorante.*

Oui, de par tous les diables, vous y êtes.

DORANTE.

Que fait là cet homme?

THIBAUT.

Morgué, c'est stilà que vous étrangliez.

FRONTIN.

C'est le jardinier d'ici: vous l'avez vu tantôt.

DORANTE.

Je suis au désespoir: je croyois qu'on me voloit.

THIBAUT.

Pargué! vous croyez trop vite.

DORANTE, *à Thibaut.*

Il n'y a rien que je ne te donne pour t'engager au secret. Que penseroit Rosalie? elle ne me connoîtroit que par mes défauts.

THIBAUT.

Pargué, monsieur, vous avez insulté mon honneur, ça n'est pas bian.

DORANTE.

Je te promets vingt louis, trente, s'il le faut, pour te contenter.

THIBAUT.

Trente louis, morgué... Mais ne rêvez-vous pas actuellement que vous me dites ça?

DORANTE.

Voudrois-tu me perdre?

FRONTIN.

Allez, monsieur, soyez tranquille, c'est mon oncle. Je lui réponds de vous, et je vous réponds de lui. On pourroit sortir de table; croyez-moi, retournez dans votre lit.

THIBAUT.

Il n'a, ma foi, pas tort. Un sommeil comme stilà ne doit pas vous avoir reposé biaucoup.

SCÈNE XV.

THIBAUT.

Velà, morguenne, une recommandation bian sèche, et un drôle de répondant. Tout ce que j'avons vu depuis un moment me partrouble. Non, morgué; m'est avis que je rêve moi-même.

Ne suis-je pas itou son, son... janbule? Que sait-on? Je parlions, je marchions, j'avions les yeux ouverts; enfin c'est tout un. Que diable! s'il m'avoit donné son mal; ça se gagne peut-être. St'homme-là a le sommeil bian vigoureux, il en faut convenir. Sans Frontin, sans le petit doigt, j'étions autant d'étranglé. Queu train tout ça a mis dans ma tête! Je ne savons où j'en sommes.

SCÈNE XVI.

VALÈRE, THIBAUT.

THIBAUT.

Eh! monsieur Valère, venez vite. (*à part.*) Mais comment diantre m'y prendrai-je pour lui dégoiser tout ça? (*haut.*) Oh palsanguienne, allez, monsieur, vous ne savez pas...

VALÈRE.

Mon oncle et la comtesse sont encore aux mains sur les plans.

THIBAUT.

Et moi, morgué, je venons nous y trouver avec un homme qui dort tout debout.

VALÈRE.

J'ai prié tantôt Rosalie de venir ici et de m'accorder un instant d'entretien. Quoiqu'elle ne

m'ait rien promis, je viens toujours l'attendre. Je ne veux avoir rien à me reprocher.

THIBAUT.

Quand alle sera sa femme, si ce monsieur Dorante alloit rêver qu'alle est avec un autre. Morgué, vous ne savez pas...

VALÈRE.

Il est bien temps de plaisanter. Laisse-moi. (*à part.*) Ah! Rosalie, je meurs content, si je puis vous dire que je vous aime.

THIBAUT.

Mais tout ce que j'avons à vous dire est itou fort nécessaire.

VALÈRE, *à Thibaut.*

Dans ce moment, je ne sens que mon impatience.

THIBAUT.

Quoi! vous ne voulez pas m'écouter?

VALÈRE.

Non, non, non. Rosalie peut arriver. Sors, je t'en conjure. Si elle te voyoit, tu l'empêcherois de venir ici, tu me priverois du seul instant heureux que j'aurai peut-être de ma vie.

THIBAUT.

Vous le prenez par-là? Eh bian! morguienne, je nous en allons. Vous en serez fâché, je vous en avartis.

SCÈNE XVII.

VALÈRE.

Enfin j'en suis défait. Je me suis peut-être trop flatté; Rosalie ne viendra pas. Cependant elle est triste : mais Dorante lui peut être indifférent, sans qu'elle ait plus de sensibilité pour moi. Ah dieu! j'aperçois Rosalie.

SCÈNE XVIII.

ROSALIE, VALÈRE.

VALÈRE.

Quoi! vous avez la bonté de venir? Avancez donc quelques pas; on pourroit nous entendre.

ROSALIE, *tremblante, et n'avançant que très peu.*

Non, Valère; j'ai trop de peur. Dites-moi vite ce que vous me voulez. Je veux rentrer au plus tôt.

VALÈRE.

Calmez-vous, de grace, belle Rosalie : donnez-le-moi tout entier ce moment que vous m'accordez.

ROSALIE.

Je tremble.

VALÈRE.

Eh bien! charmante Rosalie, n'écoutez donc qu'un mot, puisque vous le voulez : je vous adore.

ROSALIE.

Ah! que je suis fâchée de le savoir! Adieu.

VALÈRE.

Encore un mot, divine Rosalie. Serois-je assez heureux pour n'être point haï?

ROSALIE.

Jugez-en, Valère. Incertaine de vos sentiments, la raison me défendoit de m'en convaincre; je suis pourtant venue vous entendre... Dites-moi vous-même... ce qui pouvoit triompher de ma raison. Ah! Valère!... Ah!... laissez-moi rentrer.

VALÈRE.

Non; demeurez, je vous en conjure. Je n'attendois que cet aveu fortuné : sans lui, je n'osois agir; cette faveur m'étoit nécessaire pour vaincre une timidité fatale à notre bonheur. J'en triomphe en ce moment. Je vais tout mettre en usage pour retarder, pour rompre même un hymen auquel je ne survivrois pas.

ROSALIE.

Eh! que pouvez-vous faire? Ne vaudroit-il pas mieux oublier... Hélas! je n'ai pas la force de vous dire de ne plus m'aimer.

VALÈRE.

Plutôt mourir mille fois! Laissez-moi tenter tout ce que l'adresse, la violence, les prières, les larmes, enfin tout ce qu'un amour exressif pourra m'inspirer.

ROSALIE.

Ah! Valère, vous ne connoissez pas ma mère. Le souvenir m'en fait frémir... Les instants s'écoulent... et nous ne les comptons pas. Sortez, et laissez-moi vous fuir.

VALÈRE.

Il faut vous obéir. Mais, en vous quittant, laissez-moi vous rendre grace de ma félicité, et vous jurer une fidélité éternelle.

(*Il tombe à ses genoux.*)

SCÈNE XIX.

ROSALIE, LA COMTESSE, VALERE.

LA COMTESSE.

Que vois-je? Ma fille!... Valère!... Ah! juste ciel!

ROSALIE.

Valère, je suis perdue; voilà ma mère.

VALÈRE.

Ah dieu!

LA COMTESSE

Se peut-il... que ma fille... que mon sang...

ROSALIE.

Ma mère... le hasard a fait... Je ne prévoyois pas...

LA COMTESSE.

Oh! sans doute, vous ne prévoyiez pas que je vous surprendrois. Après cette aventure... je ne saurois parler...

VALÈRE.

Calmez-vous, madame. Apprenez qu'un sentiment aussi tendre que légitime, et que je me flatte que mon oncle approuvera...

LA COMTESSE.

Votre oncle, monsieur! il me fera raison de l'insolence de vos procédés. Vous êtes amoureux de ma fille! Je vous trouve à ses genoux! Il n'est point d'extrémité...

VALÈRE.

Mais, madame, croyez qu'elle n'a point de part...

LA COMTESSE.

Elle vous écoutoit: cela suffit pour mériter toute mon indignation. Si la chose éclate, un couvent me répondra de vous, mademoiselle. Je saurai vous y tenir pendant toute votre vie.

ROSALIE.

Que puis-je avoir dit, que puis-je avoir entendu depuis un instant?

LA COMTESSE.

Un instant! Comme si l'on ne savoit pas ce que c'est qu'un instant! Allons, partons; plus de raisonnement.

SCÈNE XX.

ROSALIE, LA COMTESSE, LE BARON, VALÈRE.

LE BARON.

Qu'est-ce, mesdames? vous sortez avec une grande précipitation! Je le vois, l'impatience de la promenade...

LA COMTESSE.

Je sors pour tout-à-fait, mon cher baron... Je veux partir sur-le-champ; je veux retourner à Paris.

LE BARON.

Comment donc! y pensez-vous? Et Dorante, que diroit-il?

LA COMTESSE.

Il n'a qu'à venir m'y trouver.

LE BARON.

Qu'y a-t-il donc de si pressé?

LA COMTESSE.

Mon honneur est offensé.

LE BARON.

Comment diantre votre honneur?

LA COMTESSE.

Et je vous demande justice de l'insolent amour de votre neveu, ou je saurai me la faire.

LE BARON.

Que vous a-t-il donc fait? (*à Valère.*) Comment! petit écervelé, vous insultez madame, à son âge? sans égard pour...

VALÈRE.

Moi, mon oncle, je vous jure que...

LA COMTESSE.

Non, baron: son amour...

LE BARON, *à la comtesse.*

Son amour! Son amour est impertinent. Est-ce qu'on doit en avoir pour vous, madame? (*à Valère.*) Petit coquin, une femme respectable!...

VALÈRE.

Je vous proteste, mon oncle, que j'ai pour madame un respect infini.

LE BARON, *à la comtesse.*

Une jeune barbe qui ne songe pas que vous seriez sa mère, et qui ose vous manquer.

LA COMTESSE.

A l'autre! il extravague.

LE BARON.

Oui, c'est un extravagant, un petit étourdi, qui n'a rien vu, et qui ne vous connoît seulement pas.

LA COMTESSE.

La colère me suffoque. Il est devenu fou.

LE BARON.

Ce seroit une folie impardonnable, à son âge: mais il n'y retournera plus, madame; et je vous demande pardon de sa témérité.

LA COMTESSE.

Savez-vous bien, baron, qu'il y a une heure que vous ne savez ce que vous dites? Que voulez-vous dire de mon âge, que je serois sa mère? Je vous trouve original de croire qu'il faut être fou pour m'aimer! Et qui vous dit qu'il m'aime?

LE BARON.

Comment! vous ne disiez pas que c'étoit à vous?...

LA COMTESSE.

J'aimerois mille fois mieux, vraiment, qu'il se fût adressé à moi; le mal ne seroit pas si grand : mais il a l'insolence d'aimer mademoiselle; il n'en fait aucun mystère; il me l'avoue à moi-même; je l'ai trouvé à ses genoux. Voyez si ma colère est fondée, et si je puis, après cela, demeurer dans la même maison.

LE BARON.

Oh! oh! c'est autre chose. (*à Valère.*) Quoi! monsieur!... (*à la comtesse.*) Mais ceci mérite réflexion. J'approuve votre colère, madame; mais je désapprouve votre départ: et, qui plus est, je vous conseille de demeurer ici, comme si de rien n'étoit.

LA COMTESSE.

Comme si de rien n'étoit! Comment l'entendez-vous, monsieur?

LE BARON.

Oui, madame; vous devez agir ici de sang-froid, et vous posséder: c'est moi qui vous le conseille, qui suis vif, comme vous venez de le voir.

LA COMTESSE.

Ah! oui, fort à propos. Et moi, je vous signifie que je veux être en colère dans vingt ans.

LE BARON.

L'éclat que vous feriez seroit plus dangereux que l'affaire même. Dorante n'est point instruit de ce qui s'est passé; le moyen de le lui cacher c'est de laisser les choses au même état.

VALÈRE, *se jetant à ses genoux.*

Ah! mon oncle, si vous daigniez ajouter à tant de bontés...

LE BARON, *à Valère.*

Tais-toi : je te parlerai. Tu verras comment je saurai faire passer cet amour prétendu, cette bouffée de jeunesse : je t'apprendrai si l'on doit aimer à ton âge, et dans mon château, sans ma permission.

ROSALIE.

Ma mère !...

LA COMTESSE.

Si vous dites un mot, mademoiselle, vous achèverez de me pousser à bout.

VALÈRE.

Mon oncle...

LE BARON.

Si tu parles, je te ferai conduire dans mes prisons.

LA COMTESSE.

Allons, baron, soyez vif; ne vous ralentissez point. Je sens... oui, je sens que votre colère me tranquillise.

LE BARON.

Laissez-moi faire ; je me fâcherai pour vous et pour moi.

LA COMTESSE.

Songez que c'est un mariage que vous avez fait, un mariage conclu, fini, où l'on fait à mademoiselle les plus grands avantages.

LE BARON.

Quand ce mariage ne vous seroit pas avantageux, madame, vous avez donné votre parole : comment y pourrez-vous manquer ? Et pour une petite fantaisie musquée d'un godelureau, j'irois passer, moi, pour... Car enfin, c'est moi, c'est chez moi, c'est mon neveu.

LA COMTESSE.

Oui, vous avez raison ; emportez-vous, baron, emportez-vous ; vous devez être furieux. Pour moi, je me calme : par politique, au moins ; car je ne me connois plus... Mais il s'agit, comme vous dites fort bien, de sortir d'embarras.

LE BARON.

Au fond, cela n'est pas difficile. Vous ne direz mot de ce qui vient d'arriver.

LA COMTESSE.

Non, puisque vous le voulez ; sans cela, mademoiselle, mademoiselle...

LE BARON.

Cette aventure sera donc secrète. Il n'y auroit à craindre que ce petit monsieur-là. N'en soyez point inquiète, quand il seroit assez malhonnête homme... Suffit, je vous en réponds.

LA COMTESSE.

Votre douceur me paroît inconcevable : enfin vous me rendez douce, et je suis confondue, ba-

ron; je m'abandonne à vos conseils. Mais, ciel! n'est-ce pas là Dorante?

LE BARON.

C'est lui-même. N'auroit-il rien entendu? Qu'allons-nous devenir?

SCÈNE XXI.

ROSALIE, LA COMTESSE, DORANTE, LE BARON, VALÈRE.

(*Dorante paroît en robe de chambre, et tenant son chapeau à la main, dont il se cache le bas du visage.*)

LA COMTESSE, *à Rosalie.*

Vous nous mettez dans une jolie situation, mademoiselle!

LE BARON, *à la comtesse.*

Il n'y auroit point de remède, s'il nous avoit écoutés.

VALÈRE, *à part.*

Plût au ciel!

LA COMTESSE, *au baron.*

Qu'il a l'air occupé!

LE BARON.

Il ne sait comment nous aborder.

DORANTE.

Il falloit bien un bal... à des noces...

LE BARON.

Il faut cacher notre embarras. (*à Dorante.*) En vérité, Dorante, il est bien singulier que vous paroissiez devant ces dames en robe de chambre. Vous m'aviez paru plus galant.

LA COMTESSE.

Il ne se soucie plus de plaire à ma fille, preuve de mépris! (*d'un ton précieux, à Dorante.*) De quelque façon que soit monsieur, il est toujours bien.

DORANTE.

Oui, toujours bien... en courrier... en turc... en domino... tout est égal.

LA COMTESSE.

Je suis de votre avis, monsieur; vous avez raison : il faut, ou beaucoup faire de façons, ou n'en point faire du tout.

DORANTE.

Ma foi, point de façons... Vous ne faites point de façons, il me paroît. (*riant à demi-voix.*) Ah! ah! ah!... Ah! ah! ah!...

VALÈRE, *à part.*

Il a tout entendu.

LE BARON, *à Dorante.*

Vous êtes toujours naturel, toujours jovial. Oh! je vous reconnois bien.

DORANTE.

Vous me connoissez? Non... oh! non. (*riant.*) Ah! ah! ah!

LA COMTESSE.

Voilà ma fille qui...

DORANTE.

Votre fille!... Ah! ah!... bien déguisée... Ah! ah!... bien déguisée... Ah! ah!

LA COMTESSE.

Déguisée! Que voulez-vous dire, monsieur? Vous nous connoissez bien peu, si vous croyez...

DORANTE.

Ma foi, je ne la connois, ni ne veux la connoître...

LE BARON.

En vérité, Dorante, c'est moi qui ne vous connois plus.

DORANTE.

Plus!... tant mieux... Ce sont des masques.

LA COMTESSE, *à Rosalie.*

Voilà ce que vous m'attirez, mademoiselle. (*à Dorante.*) Mais c'en est trop aussi, que de joindre l'insulte à la familiarité. Sachez, monsieur, que tout autre parti étoit plus honnête que celui que vous prenez pour rompre avec nous.

DORANTE *s'approche d'un fauteuil et s'assied.*

Ouf! je suis beaucoup mieux... je vois tout le train...

LA COMTESSE.

Je n'y puis plus tenir. Monsieur, je vous rends votre parole ; je retire la mienne, et rien ne pourra m'engager à vous donner Rosalie.

DORANTE.

Qu'elle aille se promener avec un autre. (*Il s'endort.*)

LE BARON.

Mais, pensez donc, Dorante...

LA COMTESSE.

Laissez tout cela, baron. Je ne veux ni explication ni ménagement. Vous m'aviez fait faire un sot mariage ; votre neveu a trouvé le moyen de le rompre. Trouvez bon que je ne vous voie ni l'un ni l'autre. Adieu.

LE BARON.

Arrêtez, madame. En punissant votre fille, vous achevez de la perdre. Mon neveu peut réparer le tort qu'il faisoit à Rosalie. Nous sommes amis, vous et moi. Puisque monsieur persiste dans ses refus...

LA COMTESSE.

Vous m'éclairez, baron, sur ma vengeance. J'accepte votre neveu, pour apprendre à monsieur Dorante que l'on n'est pas sans ressource.

ROSALIE.

Ah! ma mère!

VALÈRE, *à Rosalie.*

Rien n'égale mon bonheur. Quoi! vous êtes à moi?

ROSALIE, *à Valère.*

Oui. Aurions-nous pu nous en flatter?

SCÈNE XXII.

VALÈRE, ROSALIE, LA COMTESSE, LE BARON, FRONTIN, THIBAUT, DORANTE.

FRONTIN, *dans le fond, à Thibaut.*

Il s'est échappé, je ne l'ai plus trouvé dans son lit; où diable peut-il être?

THIBAUT, *dans le fond, à Frontin.*

Tiens, morgué, le velà là-bas en conversation avec la compagnie.

FRONTIN.

Motus, mon oncle.

THIBAUT.

Oh! laisse-moi, je n'avons rien à ménager. (*s'approchant, à la compagnie.*) C'est un...

FRONTIN, *lui mettant la main sur la bouche.*

Parbleu, vous ne direz mot.

THIBAUT.

N'a-t-il étranglé personne?

LA COMTESSE.

Comment?

LE BARON.

Quel est ce galimatias?

THIBAUT.

Je vous dis que son maître est un fou, qui dort quand il est éveillé.

LE BARON.

Coquin, rêves-tu?

THIBAUT.

Non, morgué; c'est lui qui rêve: et pour vous faire voir que je ne mentons pas, je connoissons son petit doigt, et j'allons l'éveiller.

VALÈRE.

Que veut dire tout ceci?

ROSALIE.

Je n'y comprends rien. Mais, quand on est heureux, on doit tout craindre.

(*Thibaut serre le petit doigt de Dorante.*)

Aïe! Où suis-je? Ah! monsieur le baron, c'est vous! Tirez-moi de peine, je vous conjure; n'ai-je rien dit?... n'ai-je rien fait...?

LE BARON, *à Dorante.*

Pouvez-vous le demander? Que vous importe, puisque votre mariage est rompu?

DORANTE.

Il est rompu? Ciel! je ne puis comprendre...

FRONTIN, *à Dorante.*

Pour moi, je comprends fort bien, monsieur. Nous sommes découverts, et vous aurez fait quelque extravagance. (*à la comtesse.*) J'ose vous assurer, madame, que mon maître est l'homme du monde le plus sage quand il veille; et ce n'est pas sa faute, s'il a le sommeil un peu brutal.

LA COMTESSE, *à Dorante.*

Quoi! l'on voudra faire passer pour rêve la façon indigne dont vous nous avez traitées, ma fille et moi. Oh bien! monsieur, apprenez à rêver plus poliment.

VALÈRE.

Au moins, madame, vous étiez bien éveillée, et mon oncle aussi, lorsque vous m'avez promis Rosalie.

DORANTE.

Quoi! c'est à Valère...?

THIBAUT, *à Dorante.*

Lui-même. Dame, il y a plus de six mois qu'il n'en dort pas, lui.

ROSALIE.

Pour moi, Dorante, vous le dirai-je? Je ne vous épousois que par obéissance.

DORANTE, *à Rosalie.*

Cet aveu ne me permet pas d'insister; et je ne

dois plus que rire d'une aventure qui nous empêche tous trois d'être malheureux.

THIBAUT.

Vous avez raison. Morguenne, le bonheur vous vient en dormant.

LE BARON, *à Valère et à Rosalie.*

Allons, allons, mes enfants ; tout en nous promenant, nous prendrons des mesures pour ne pas retarder votre bonheur.

FRONTIN, *au parterre.*

Il auroit tort de se plaindre ; il n'est pas le premier qui perd sa femme quand il dort.

FIN DU SOMNAMBULE.

MAHOMET SECOND,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR LANOUE,

Représentée, pour la première fois, le 23 février 1739.

NOTICE

SUR

LANOUE.

Jean Sauvé Lanoue naquit à Meaux en 1701, et y fit une partie de ses études, qu'il acheva à Paris au collège d'Harcourt. Il montra de bonne heure un goût décidé pour le théâtre, et commença par être acteur et directeur de spectacle en province. Il joua d'abord les premiers rôles à Lyon avec succès, et obtint la direction de Rouen. Ce fut pendant ce temps, en 1739, qu'il fit représenter *Mahomet second*. Cette tragédie, favorablement accueillie, eut vingt-trois représentations. Voltaire, à qui Lanoue avoit envoyé sa pièce, lui écrivit à cette occasion une lettre très flatteuse.

Quatre ans après, cet acteur débuta au théâtre Français par le rôle du comte d'Essex dans la tragédie de Thomas Corneille. Les applaudissements du public lui procurèrent sa réception dès le lendemain, et jusqu'à sa retraite, en 1757, il joua avec distinction les premiers rôles tragiques et comiques.

Il donna en 1756 *la Coquette corrigée*, comédie dans laquelle il remplit le principal personnage. La première représentation de cette pièce ne fut pas très heureuse; elle en obtint cependant dix; et mademoiselle Gaussin, qui remplissoit le rôle de la Coquette, étant tombée malade, Lanoue profita de cette circonstance pour faire à son ouvrage d'heureuses corrections qui lui méritèrent le succès qu'il a toujours obtenu depuis. Il a composé sous le titre de l'*Obstiné* une comédie en un acte, en vers, qui n'a point été représentée. On cite trois tragédies qu'il avoit commencées depuis

sa retraite, mais qu'il n'eut point le temps d'achever, étant mort le 15 novembre 1761.

Les talents de Lanoue ont fait dire à J. J. Rousseau, qui l'estimoit particulièrement : « Les « grands acteurs portent avec eux leur excuse ; « ce sont les mauvais qu'il faut mépriser. »

PERSONNAGES.

MAHOMET SECOND, empereur des Turcs.
IRÈNE.
THÉODORE, prince grec, père d'Irène.
LE GRAND VISIR.
LE MUFTI.
L'AGA des janissaires.
TADIL, confident de Mahomet.
ACHMET, confident du grand visir.
NASSI, Grec, confident de Théodore.
ZAMIS, Grecque, confidente d'Irène.
PACHAS.
OFFICIERS du palais.
GARDES.
GRECS.

La scène est à Byzance.

MAHOMET SECOND,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE VISIR, ACHMET.

LE VISIR.

Enfin, selon mes vœux, guidé par sa captive,
Ami, c'est en ce jour que Mahomet arrive.
D'un triomphe pompeux l'appareil imposant
Hors de ces murs encor le retient dans son camp.
Ministre sans éclat d'une odieuse fête,
Il veut qu'ici par moi son triomphe s'apprête...
Ah! loin d'y préparer un trône à son orgueil,
Cher Achmet, que ne puis-je y creuser son cercueil!
Que ne puis-je flétrir ses lauriers et sa gloire!
Mais il faut à pas lents marcher à la victoire:
Du voile de la feinte entourons nos projets;
La prudence peut seule assurer leur succès.

ACHMET.

De quel succès encor se flatte votre haine?
Mahomet sait gagner les peuples qu'il enchaîne.

Les bienfaits dans ces lieux annoncent son retour.
Il y sema l'horreur, il recueille l'amour.
Il saccagea Byzance en vainqueur implacable;
Il revient y regner en monarque équitable.
Il a parlé, les Grecs ont vu tomber leurs fers:
De ses graces sur eux les trésors sont ouverts.
Vous l'avez vu cruel, vous voyez sa clémence:
Imitez-le, visir, bannissez la vengeance.

LE VISIR.

Ainsi donc un tyran, dans ses brûlants accès,
Osera se livrer aux plus cruels excès;
Entre les mains du crime il mettra son tonnerre,
De larmes, de douleurs il couvrira la terre;
Et, d'un regard plus doux s'il veut les honorer,
Les vils mortels seront contraints à l'adorer?
Rien ne peut de mon cœur refermer la blessure:
Le cruel m'a forcé d'outrager la nature!
Ah! souvenir affreux dont encor je frémis!
Ses ordres m'ont contraint à massacrer mon fils.
Il voulut son trépas, injuste ou légitime;
Mais mon bras ne dut point immoler la victime.
Je frappai... C'en est fait; ami, laissons les pleurs,
Soulagement obscur des vulgaires douleurs.
Mahomet, je le sais, n'est point toujours barbare:
De vices, de vertus, assemblage bizarre,
Entraîné par l'essor où son cœur s'est livré,
Il porte l'un ou l'autre au suprême degre.
Monstre de cruauté, prodige de clémence,
Héros dans ses bienfaits, tyran dans sa vengeance.
A ses transports fougueux rien ne peut s'opposer,

Et dans le seul excès il sait se reposer.
Je ne me flatte point; je le connois ce maître
Que ma haine menace, et qu'elle craint peut-être.
Tranquille maintenant, l'amour qui le séduit
Suspend son caractère, et ne l'a point détruit.
Mais plus pour la vertu son cœur a de constance,
Et bientôt plus le crime obtiendra de puissance.
De moment en moment il peut se réveiller,
Et, tandis qu'il sommeille, il le faut accabler.
Dès long-temps mes complots préparent sa ruine.
J'ai banni de son camp l'austère discipline,
Des chefs et des soldats j'ai corrompu les cœurs,
Sur les plus factieux j'ai versé les faveurs;
A la fidélité réservant la disgrace.
Mon adroite indulgence a caressé l'audace.
Aux bruits semés par moi de ses lâches amours
Le murmure a passé dans leurs libres discours;
Et, saisissant enfin l'espoir que j'ai vu luire,
Du murmure au mépris je les ai su conduire.
C'est ainsi que, semant la feinte et les détours,
J'attaque sa puissance et j'assiége ses jours;
J'allume le tonnerre, et j'empêche qu'il gronde.
Sans savoir mes projets le mufti les seconde.
Je ne crains que l'aga. Janissaire indompté,
Rien ne peut altérer sa fière intégrité :
Imprudent, mais zélé, son audace hautaine
Obtient, brave l'estime, et subjugue la haine.
Son devoir est sa loi, son maître est tout pour lui;
Et je m'efforce en vain d'ébranler cet appui.
Espérons toutefois : c'est mon frère, et, peut-être,

Saisissant les moyens que le temps fera naître,
Son zèle par mes soins se verra refroidi,
Ou je le tournerai contre mon ennemi.
Est-il quelque rempart construit par la puissance
Que ne détruise enfin l'audace et la prudence?
Toi qui, depuis long-temps, des malheureux chrétiens
Par mes ordres secrets adoucis les liens,
De mes conseils prudents as-tu su faire usage?
Tes soins ont-ils des Grecs relevé le courage?
Et vers la liberté, que je viens leur offrir,
Osent-ils en secret pousser quelque soupir?

ACHMET.

Couchés dans la poussière, abandonnés aux larmes,
J'ai long-temps, mais en vain, combattu leurs alarmes.
Le succès leur paroît trop voisin du danger;
Leurs yeux tremblants encor n'osent l'envisager.
Il en est cependant de qui la noble audace
A bravé, devant moi, la mort et la menace.
Je leur fais espérer votre solide appui.
Il leur manquoit un chef, et le ciel aujourd'hui
Flatte l'heureux succès où votre cœur aspire.
Le plus vaillant des Grecs, Théodore respire.

LE VISIR.

Théodore?

ACHMET.

Oui, seigneur, du sang de Constantin,
C'est lui qui du vainqueur troubla l'heureux destin,
Qui dans ces mêmes murs retarda sa victoire,
Et de son propre sang lui fit payer sa gloire.

Ce héros dans les fers gémissoit inconnu :
Aujourd'hui seulement à la clarté rendu,
De vos desseins secrets j'ai promis de l'instruire ;
Et bientôt devant vous on le doit introduire.

LE VISIR.

Théodore, dis-tu, va paroître à mes yeux?
Ami, je le connois. Je l'ai vu dans ces lieux,
Quand l'heureux Amurat m'envoya dans Byzance
Du Grec et du Persan rompre l'intelligence.
Mais un autre intérêt le rend cher à mon cœur,
Et lui seul du sultan va troubler le bonheur :
Oui, pour en concevoir l'espérance certaine,
Apprends que cet esclave est le père d'Irène

ACHMET.

Quoi! de cette captive?

LE VISIR.

Ami, n'en doute pas.
Il la vit, jeune encore, arracher de ses bras.
L'esclavage la mit dans les mains de mon frère :
Je le pressai long-temps de la rendre à son père;
Au sérail du sultan il destina ses jours,
Et ses yeux du sultan ont fixé les amours.
Maintenant, cher Achmet, je veux que Théodore
L'arrache par mes soins à l'amant qui l'adore.
Je veux, si je ne puis détruire son pouvoir,
Dans son cœur déchiré porter le désespoir.

ACHMET.

Eh! ne craignez-vous point que le père lui-même
N'aspire par sa fille à la faveur suprême?

Il est chez les chrétiens des cœurs ambitieux.
L'éclat et la grandeur peut éblouir ses yeux.
Le plaisir et l'orgueil de se voir près du trône...

LE VISIR.

Calme le vain soupçon où ton cœur s'abandonne.
As-tu donc oublié cette invincible horreur
Qu'un chrétien contre nous suce avec son erreur?
L'hymen est le seul nœud que connoît leur tendresse :
Tout autre engagement n'est que crime ou foiblesse.
Je connois Théodore, et tout autre lien
Ne sauroit éblouir un cœur tel que le sien.
Que ne peut le sultan, par un hymen sinistre,
De ses propres malheurs se rendre le ministre!
Je ne sais, mais peut-être il ne vient en ces lieux
Que pour en allumer les flambeaux odieux.
Ah! s'il étoit ainsi, ma haine triomphante
Lui raviroit le sceptre, éloigneroit l'amante.
Bientôt, en zèle ardent mon courroux déguisé,
Frapperoit sans obstacle un sultan méprisé.
S'il l'épouse, te dis-je, il se perdra lui-même;
S'il n'ose l'épouser, il perdra ce qu'il aime;
Ou, si jusqu'à l'offense il enhardit ses feux,
J'armerai le dépit d'un père malheureux,
Et moi-même guidant le bras de Théodore,
Je saurai le plonger dans le sang que j'abhorre.
Sachons à nous servir si son cœur se résout.
S'il se perd, ce n'est rien; s'il immole, c'est tout.

ACHMET.

On vient... C'est lui, seigneur.

LE VISIR.

Cher ami, va m'attendre;
Et que personne ici ne puisse nous surprendre..
Il entre; laisse-nous.

(*Achmet sort.*)

SCÈNE II.

THÉODORE, LE VISIR.

LE VISIR.

Ciel! quelle injuste loi
Fait gémir dans l'opprobre un héros tel que toi!
Généreux Théodore! ah! malgré ta disgrace,
Partage les transports d'un ami qui t'embrasse.

THÉODORE.

O toi qui, seul des tiens sensible à la pitié,
Sais dans un malheureux respecter l'amitié,
Si mon cœur au plaisir pouvoit s'ouvrir encore,
Je le devrois aux soins dont un ami m'honore.
Il n'est plus temps : rends-moi ma prison et mes fers;
Vos succès et nos maux me les ont rendus chers...
(*à part.*)
Murs trop mal défendus par mes fragiles armes,
Murs baignés de mon sang, soyez-le de mes larmes...
De quel faste étranger me vois-je environné?
L'autel étoit ici... Là, mon roi prosterné...
Malheureux Constantin!... Malheureuse Byzance!
Le ciel, en son courroux, a brisé ta puissance.

Ton effroyable chute écrasa trente rois,
Et l'univers tremblant en a senti le poids

LE VISIR.

Si le fier Mahomet eût suivi sa conquête,
Sa main sur trente rois étendoit la tempête,
Il est vrai; mais l'amour a sauvé l'univers :
Au vainqueur de la terre il a donné des fers.
Apprends que dans ces murs s'est éteint l'incendie
Dont les feux menaçoient et l'Europe et l'Asie;
Et de ces murs encore on pourroit repousser
L'usurpateur... Mais non; il n'y faut plus penser :
Les Grecs, si fiers jadis, aujourd'hui vils esclaves,
Ont appris, sans murmure, à porter leurs entraves;
La liberté les cherche, ils n'osent la saisir;
Et Théodore enfin ne sait plus que gémir.

THÉODORE.

Que dis-tu? Notre sort peut-il changer de face?
Ah! si je le croyois...

LE VISIR.

Rappelle ton audace.
Avant la fin du jour tu seras éclairci
D'un secret important que je te cache ici.
Il t'en souvient, tandis qu'on assiégeoit Byzance,
Par de secrets avis j'éclairai ta prudence :
Mes efforts ni les tiens n'ont pu la conserver;
Mais des mains du tyran on la peut enlever.
Sais-tu jusqu'à quel point il mérite ta haine,
Ce cruel qu'en ces lieux un nouveau crime amène?
Sais-tu que, pour plonger le poignard dans son sein,
La vengeance et l'honneur ont réservé ta main?

Sans doute on t'aura dit qu'une captive aimable
Arrive sur les pas de ce prince coupable...
Frémis; mais venge-toi. Ce fier usurpateur
Devient, pour t'offenser, un lâche séducteur.
Cette beauté qu'il trompe, et qui peut-être l'aime,
Cet objet malheureux... c'est ta fille elle-même.

THÉODORE.

Ma fille!... Ah! juste ciel! ma fille entre les bras!..
Non; elle est innocente, ou ne respire pas.

LE VISIR.

Cesse de te flatter. C'est elle, c'est Irène,
Que, loin de tout danger, ta prévoyance vaine,
Long-temps avant la guerre, envoyoit à Lesbos,
Et que la servitude atteignit sur les flots.

THÉODORE.

Ah! rompons, s'il se peut, sa chaîne criminelle.
Visir, de ton pouvoir daigne appuyer mon zèle.
Que je l'arrache!...

LE VISIR.

Espère un facile succès.
Mahomet la confie aux murs de ce palais;
Sans gardes, presque libre, à soi-même rendue,
Un prétexte pourra te procurer sa vue.
Soit pour flatter ta fille, enfin, ou la fléchir,
Des rigueurs du sérail on vient de l'affranchir.

THÉODORE.

Visir, sur son destin je ne suis point tranquille.

LE VISIR.

On vient.

SCÈNE III.

ACHMET, LE VISIR, THÉODORE.

LE VISIR, *à Achmet.*

Rends, cher Achmet, sa retraite facile.
(*à Théodore.*)
Tu connois ce palais; évite tous les yeux,
Et bientôt nous pourrons nous voir en d'autres lieux.
(*Théodore et Achmet sortent.*)

SCÈNE IV.

MAHOMET, LE MUFTI, LE VISIR, TADIL,
PACHAS, OFFICIERS DU PALAIS, GARDES.

MAHOMET.

Dans ces murs, qu'a soumis ma valeur intrépide,
Que du trône ottoman la majesté réside :
Ne changeons point leur sort. Ils commandoient jadis;
Qu'ils commandent encore aux peuples asservis.
Que l'Europe et l'Afrique, au rang de nos provinces,
Esclaves comme vous, y contemplent leurs princes.
Puissent mes descendants, de cet heureux séjour,
A l'univers entier donner des lois un jour!
Les chemins sont ouverts; c'est assez pour ma gloire :
Il est temps de cueillir les fruits de la victoire.
Ce n'est pas sans effort que mon cœur combattu
Fait céder la grandeur aux lois de la vertu.

Dans ce cœur inconstant l'orgueil et la vengeance,
Je ne le sens que trop, ont laissé leur semence.
Je n'ose vous promettre un bonheur éternel;
Avant d'être clément, vous m'avez vu cruel.
Tremblez... Mais écartons un funeste présage:
D'une solide paix que ce jour soit le gage.
Peuples long-temps courbés sous le poids des malheurs;
Respirez, votre maître est sensible à vos pleurs;
Votre maître est fléchi : l'humanité sacrée,
La mère des vertus, dans son ame est entrée.
En vain l'ambition veut étouffer sa voix;
Elle crie à mon cœur que mon peuple a ses droits :
C'est elle qui m'appreud qu'un pouvoir sans mesure
Devient pour l'univers une commune injure;
C'est elle qui m'apprend que des nœuds mutuels
Unissent le monarque au reste des mortels,
Et qu'un roi qui conserve est égal en puissance
A l'être bienfaisant qui donne la naissance.
J'ai vaincu, j'ai conquis, je gouverne à present.
(*au mufti et au visir.*)
Vous que ma voix tira de la nuit du néant,
Esclaves de mon trône, ombres de ma puissance,
Allez à l'univers annoncer ma clémence :
A ses rois consternés annoncez qu'aujourd'hui
Mahomet peut les vaincre, et devient leur appui;
Qu'il ne permettra plus au souffle de la guerre
De renverser leur trône et d'infecter la terre;
Que sa gloire est contente, et qu'il n'aspire plus
Qu'à rendre heureux son peuple et les vaincre en vertus.
Ce n'est pas tout; mon cœur, lassé du bruit des armes,

Va goûter les douceurs d'un hymen plein de charmes;
D'une esclave chrétienne il couronne la foi.
Ce n'est point m'abaisser, c'est l'élever à moi.
Je méprise ces rois dont la tendresse avide
Ne sait former des nœuds qu'où l'intérêt préside,
Commerce trop suivi dont j'abhorre la loi :
Vertu, naissance, amour, c'est assez pour un roi.

LE VISIR.

Seigneur, de tes soldats je crains la résistance :
Leurs nombreux bataillons trop proches de Byzance...

MAHOMET.

Écoute mes projets; cours les exécuter.
Je ne m'abaisse pas jusqu'à vous consulter.
Mes ordres sont dictés; et si quelque rebelle
Élève dans mon camp une voix criminelle,
D'un murmure indiscret que la mort soit le prix.

LE MUFTI.

Une chrétienne, ciel! sur le trône!

MAHOMET.

Obeis.

(*Il sort avec Tadil, les pachas, les officiers du palais, et les gardes.*)

SCÈNE V.

LE MUFTI, LE VISIR.

LE MUFTI.

J'ai prévu les desseins que ce jour nous revele
Je les ai dès long-temps confiés a ton zéle,

Visir; et dès ce temps tu juras devant moi
De ne jamais souffrir l'opprobre de ton roi.
Il fait plus aujourd'hui, ce prince téméraire;
Il ose des chrétiens se déclarer le père;
Tu le vois, tu l'entends! et ses injustes lois,
Ainsi que ton audace ont étouffé ta voix.

LE VISIR.

Mufti, je l'avouerai, j'ai trop cru cette audace.
Éloigné du danger je bravois sa menace:
Mille moyens s'offroient; j'osois les embrasser:
L'approche du péril les fait tous éclipser.
Il en est un pourtant, triste, voisin du crime;
Mais, qu'un mufti l'approuve, il devient légitime.
Oui, contre les décrets d'un absolu pouvoir
Tes décrets peuvent seuls armer notre devoir
Que la religion par toi se fasse entendre,
Au prix de notre sang nous irons la défendre;
Sur tes pas, entraînés par une sainte ardeur,
De ses droits en péril nous soutiendrons l'honneur;
Et, jusque dans les bras du monarque profane,
Nous frapperons l'erreur que le mufti condamne.
Mais sans toi nos efforts, sacriléges et vains,
Nous exposent sans fruit à des tourments certains...
Tu balances, mufti!... C'en est fait, et je cède.
Le danger de l'état exige un prompt remède;
La religion sainte élève en vain sa voix,
Son timide interprète abandonne ses droits.
Un visir, après lui le premier de l'empire,
Fait briller, mais en vain, le zèle qui l'inspire.
En vain le janissaire offre un puissant secours;

Au milieu d'une armée il tremble pour ses jours;
Il ignore ou plutôt il cède sa puissance;
D'un monarque infidèle il craint la concurrence;
Il dévore un affront, et cesse d'être instruit
Qu'un prince qu'il condamne est un prince détruit.
Eh bien! va donc subir le joug d'une chrétienne;
A son culte, à sa loi cours immoler la tienne.
D'un hymen odieux ministre criminel,
On t'attend, va serrer ce lien solennel.
Aux musulmans trahis ma voix fera connoître
Qu'un roi qui s'avilit est indigne de l'être;
Et qu'un mufti craintif, à la faveur vendu,
Dégrade un rang que doit occuper la vertu.

LE MUFTI.

Visir, de tes transports calme la violence.
Je m'abandonne à toi; je cède à ta prudence.
Avertissons les chefs du danger de l'état:
Avant d'autoriser un nécessaire éclat,
Agissons; et tâchons par force ou par adresse
D'arracher de son cœur une lâche tendresse.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

IRÈNE, ZAMIS.

ZAMIS.

Enfin loin du sérail Irène désormais
Va seule et sans rivale habiter ce palais.
Prête à verser sur vous les biens qu'elle moissonne,
L'aimable liberté déja vous environne.
Oubliez dans ces murs mille objets odieux
Qui rendoient le sérail effrayant à vos yeux.
Oubliez à jamais une retraite impure,
De notre sexe ici le tourment et l'injure,
Tombeau de la vertu, méprisable séjour,
Où règne la mollesse, où n'entre point l'amour.
Eh! qui peut sans rougir voir dans ce lieu profane
A quels honteux égards la beauté se condamne?
Ces femmes dont le front ignore la pudeur,
Et dont l'ambition ne tend qu'au déshonneur?

IRÈNE.

Je ne le cèle point; ce changement me flatte.
Toutefois est-il temps qu'un doux espoir éclate?
En quel lieu sommes-nous, et qui nous y conduit?
Quel trône est élevé sur ce trône détruit?...

(*à part.*)

Je te revois enfin, malheureuse Byzance,
Monument éternel de céleste vengeance!
En entrant dans tes murs j'ai senti tes douleurs,
Et mon premier tribut est un tribut de pleurs.
Je viens te secourir... Affermis ma foiblesse,
O ciel! fais triompher le zèle qui me presse.
Esther sut désarmer le fier Assuérus;
A mes foibles appas joins les mêmes vertus.

ZAMIS.

J'approuve avec transport ce dessein magnanime.
Détournez loin des Grecs le joug qui les opprime.
Qui le peut mieux que vous? D'un sultan orgueilleux
Le ciel à vos attraits a soumis tous les vœux.
Non, non, ils ne sont plus ces temps remplis de craintes,
Quand le fier Mahomet repoussoit les atteintes
D'un feu qui, malgré lui, pénétroit dans son cœur.
L'indomptable lion, frappé d'un trait vainqueur,
Avec moins de courroux mord le fer qui le blesse.
Quels coups ont annoncé sa superbe foiblesse!
Son amour, effrayé de ses propres effets,
Se plongeoit dans le sang, prodiguoit les bienfaits;
Du meurtre au repentir conduisoit sa victime:
Guidé par la vertu, conseillé par le crime,
Rappelant des transports à l'instant oubliés,
Prêt à vous immoler, il tomboit à vos pieds.

IRÈNE.

Zamis, qui sait mourir sait braver la menace.
Je ne sais quel espoir soutenoit mon audace!
Cet espoir, que je n'ose encore interroger,

Versoit sur moi la force et l'oubli du danger.
Toutefois... le dirai-je? au sein de la victoire
D'un œil triste et douteux j'envisage ma gloire.
Trop prompte à soulager les maux de nos chrétiens,
Mon cœur se seroit-il trompé sur les moyens?
Si la seule vertu m'a pu servir de guide,
D'où vient que dans ses bras le remords m'intimide?

ZAMIS.

Quelle frayeur saisit votre esprit éperdu?
Que peut vous reprocher la plus pure vertu?
Combien ai-je admiré votre innocente audace!
Mépriser les bienfaits, confondre la menace!...
A travers les dangers et l'horreur du trépas,
Quelle main jusqu'au trône a pu guider vos pas?
Car enfin, terrassé par un pouvoir suprême,
Ce n'est plus un tyran qui malgré lui vous aime;
C'est un héros soumis, tendre, respectueux,
Et rival des vertus d'un objet vertueux.

IRÈNE.

N'offre point à mes yeux la trop flatteuse image
D'un prince dont mon cœur doit détester l'hommage;
N'égare point, Zamis, un reste de raison,
Trop foible à repousser un dangereux poison.
Ses vertus, son amour, mon cœur, tout m'intimide;
Tremblante à chaque pas, sans conseil et sans guide,
Dans un triste avenir je n'ose pénétrer,
Et jusqu'à mon bonheur tout me fait soupirer.
J'ai cru trouver la paix dans ce nouvel asile;
Je l'habite, et mon cœur y devient moins tranquille.
C'est ici que mon sort a commencé son cours;

C'est ici que mon père a vu trancher ses jours;
(*à part.*)
Et moi-même... Ah! Zamis!... Ciel! qui me vois tremblante,
Je mourrai sans regret, si je meurs innocente. .
(*à Zamis.*)
Mais que nous veut Tadil?

SCÈNE II.

TADIL, IRÈNE, ZAMIS.

TADIL.

Les chrétiens empressés,
Reconnoissants des biens que sur eux vous versez,
Viennent à vos genoux apporter leur hommage.
Adoucissez les maux de leur triste esclavage,
Mahomet l'a permis. Son ordre toutefois
Veut ici que d'un seul ils empruntent la voix.

IRÈNE.

Qu'il vienne.
(*Tadil sort.*)

SCÈNE III.

IRÈNE, ZAMIS.

IRÈNE, *à part.*

Juste ciel! une joie inconnue
S'empare, malgré moi, de mon ame éperdue.
Rois, maîtres des mortels, ah! quelle est votre erreur,

Quand, la foudre à la main, votre immense grandeur
D'éclats tumultueux épouvante la terre!
Prenez, prenez le sceptre, et quittez le tonnerre;
Soulagez les douleurs d'un peuple gémissant,
Des bras de l'injustice arrachez l'innocent,
Du foible, du proscrit, relevez le courage :
Du pouvoir absolu c'est là le vrai partage...

SCÈNE IV.

THÉODORE, IRÈNE, ZAMIS.

IRÈNE, *à part.*

Mais, helas! quel vieillard se présente à mes yeux?
Il s'arrête, il gémit à l'aspect de ces lieux.

THÉODORE, *à part.*

C'est ma fille; c'est elle... Ah! père déplorable!...
O ciel, ne me sois point à demi favorable;
Épure les bienfaits que tu veux m'accorder.

IRÈNE, *à Théodore.*

Respectable chrétien, vous n'osez m'aborder :
Dans ce jour fortuné pourquoi verser des larmes?
Rassurez-vous : je viens dissiper vos alarmes.
Chrétienne comme vous, vos malheurs sont les miens.

THÉODORE.

Madame, recevez l'hommage des chrétiens.
Par vous seule arrachés à des maux innombrables,
Nous benissons les fruits de vos soins secourables.
Notre culte, long-temps insulté par l'erreur,
Par vous seule a repris son antique splendeur.

Que Dieu, pour tant de biens répandus sur Byzance,
Affermisse à jamais vos pas dans l'innocence!
Lorsque de tant de maux vous sauvez les chrétiens,
Un père infortuné peut-il gémir des siens?
Oserai-je à vos yeux exposant ma tristesse,
Outrager par mes pleurs la commune allégresse?
Madame, ayez pitié d'un père malheureux!
Échappé des horreurs d'un cachot ténébreux,
D'aujourd'hui seulement je revois la lumière :
Et je retrouve, hélas, une fille trop chère,
Une fille pour qui je donnerois mon sang,
Exposée ou livrée au crime le plus grand!
Un superbe ennemi la tient sous son empire...
Un musulman cruel... Je tremble... je soupire...
Il l'aime... il est puissant... Je ne puis achever.

IRÈNE, *à part.*

Quel trouble ce chrétien me fait-il éprouver!
Quel discours! quel rapport!... A peine je respire.
La pitié sur un cœur a-t-elle tant d'empire?
(*à Théodore.*)
Pour soulager vos maux, ardente à tout oser,
De mon foible pouvoir vous pouvez disposer.
Peut-être votre fille est encore innocente :
Déployez à ses yeux cette douleur touchante
Que vous communiquez à mon cœur abattu,
Ah! bientôt près de vous renaîtra sa vertu.
Si, comme à votre fille, un destin favorable
Redonnoit à mes pleurs un père respectable,
Prompte à sacrifier amour, sceptre, grandeur,
Aux dépens de mes jours je ferois son bonheur...

Mais, loin de vous calmer, j'irrite vos alarmes.
Moi-même, en vous parlant, je sens couler mes larmes.
Vous arrêtez sur moi vos regards attendris :
Vous pleurez!... Ah! j'ai peine à retenir mes cris;
Peu s'en faut qu'à vos pieds je ne tombe éperdue.
O, qui que vous soyez, votre douleur me tue.

THÉODORE.

Irène!...

IRÈNE.

Eh bien! seigneur, pourquoi me nommez-vous?

THÉODORE.

Chère Irène!...

IRÈNE.

Seigneur...

THÉODORE.

Ah! mouvement trop doux!
Je pleure... je t'appelle... et tu doutes encore?

IRÈNE.

Ah! mon père!.. Ah! grand Dieu!.. C'est lui, c'est Théodore.
Vous soupirez!... Hélas! Irène a-t-elle pu,
En blessant vos regards, attrister la vertu?
Ah! mon père, chassez un doute qui m'offense.
Oui, j'ose à vos regards m'offrir en assurance.
Je mérite l'amour d'un père tel que vous.

THÉODORE.

Et je me livre donc aux transports les plus doux!
Ma fille, embrassez-moi... Vous dissipez la crainte
Dont, en vous retrouvant, j'ai ressenti l'atteinte.
Qu'un sultan orgueilleux subisse votre loi,
Vous êtes innocente, et c'est assez pour moi;

Mais achevez, calmez mes craintes inquiètes,
Ouvrez les yeux, Irène, et voyez où vous êtes.
Paré de mille attraits, à la pudeur mortels,
Dans ces lieux infectés le crime a des autels :
Par l'avilissement la faveur s'y dispense;
A côté du forfait marche la récompense :
Mille voiles brillants couvrent le déshonneur,
Et toujours la bassesse y mène à la grandeur.
Ma fille, grace au ciel, l'erreur ni la foiblesse
N'ont point dans cet abyme entraîné ta jeunesse;
Mais crains, fuis le danger; il te presse, il te suit:
L'orgueil l'attend, succombe; et la vertu le fuit.

IRÈNE.

Mon père, digne auteur de ma triste famille,
Mon père, dans vos bras recevez votre fille.
La vérité terrible a dessillé mes yeux.
Fuyons. Arrachez-moi de ces funestes lieux.
Parmi tant de dangers ma jeunesse imprudente
S'égaroit, et marchoit aveuglée et contente.
Vous m'éclairez; malgré le trouble de mon cœur,
Vous me verrez fidèle au devoir, à l'honneur,
(*à part.*)
A ma foi... Oui, mon Dieu! brise mon esclavage.
Tu parles; j'obéis. Achève ton ouvrage.

THÉODORE.

Oui, ma fille, sans doute, il brisera vos fers;
Oui, sur votre péril ses yeux se sont ouverts,
Et son bras jusqu'à vous aujourd'hui ne me guide
Que pour encourager votre vertu timide.
De ce vaste palais je connois les détours;

J'ai de puissants amis : mes soins et leurs secours
M'ouvriront les chemins d'une fuite facile.
Vous, flattez le sultan par une feinte utile :
Ménagez-le, et bientôt Irène en liberté
Bravera son amour et son autorité.
Je vous laisse.

(*Il veut sortir.*)

IRÈNE, *l'arrêtant.*

Ah! grand Dieu! vous me laissez!... mon père!..
Et pourquoi différer un secours nécessaire?
Vous savez de ces lieux les plus obscurs détours;
Je les quitte : il y va de plus que de mes jours.
Dans l'abyme des flots, dans le sein de la terre
Cachez-moi, sauvez-moi; tout ici m'est contraire.
(*Elle se jette aux genoux de Théodore.*)
Oui, plutôt que sans vous elle ose demeurer,
Irène à vos genoux aime mieux expirer.

SCÈNE V.

MAHOMET, TADIL, THÉODORE, IRÈNE, ZAMIS.

MAHOMET, *à part.*

Que vois-je? Irène en pleurs! Irène suppliante!
Quel mouvement confus m'attendrit, m'épouvante?
(*à Théodore.*)
Quel es-tu? répouds-moi... Tu te tais vainement,
Perfide! tu trahis ou le prince ou l'amant.
Réponds-moi, n'attends pas que l'horreur du supplice

D'un secret odieux me découvre l'indice.

THÉODORE.

La mort ni les tourments ne pourroient m'arracher
Un secret, tel qu'il soit, que je voudrois cacher;
Mais je veux bien ici te révéler mes crimes.
Sultan, contre des feux honteux, illégitimes,
J'excitois ses mépris, je rassurois son cœur :
Je voulois la ravir à ta funeste ardeur;
De ces murs dangereux je voulois la soustraire.
Tu sais tout; venge-toi, sultan, je suis son père.

MAHOMET.

Son père!

THÉODORE.

Oui, connois-moi. Je suis ce Grec enfin
Qui dans ces mêmes murs balança ton destin,
Quand le courroux du ciel, secondant ton courage,
Permit aux musulmans d'y porter le ravage.
Trop heureux, si ton bras eût terminé mes jours,
Puisque des tiens mon bras ne put trancher le cours!
Depuis ce jour fatal, esclave misérable,
J'ai langui dans les fers : le destin qui m'accable
Ne les brise aujourd'hui que pour me faire voir
Mon dernier bien, hélas, ma fille en ton pouvoir!
Mais je puis me venger : sa vertu m'est connue;
Et si je lui défends de paroître à ta vue,
Ardente à m'obéir, le plus affreux trépas
Ni le plus tendre amour ne l'ébranleront pas.

MAHOMET.

Chrétien, ta fermeté ne me fait point injure.
Tu me blessas : bien loin que ma gloire en murmure,

J'étois ton ennemi, tu défendois ton roi,
J'estime ton courage et respecte ta foi.
Tu pourrois te venger; ta fille obéissante
Fuiroit de mon amour la poursuite éclatante.
Crois-tu que mes efforts prétendent la ravir?
Crois-tu que par la force on veuille l'asservir?
Ah! mon cœur n'eut jamais, pour engager Irène,
Que mon amour pour nœuds, et mes bienfaits pour chaîne.
Ne connois-tu de moi que ma seule fureur?
Tu m'as vu dans la guerre, armé de la terreur,
Tonner sur tes remparts, et, vainqueur trop sévère,
Du sang de tes chrétiens faire fumer la terre;
Mais tu ne m'as point vu, plus doux, plus généreux,
Adoucir des chrétiens le destin rigoureux,
Et dans les cœurs de tous laver par ma clémence
Les titres odieux acquis dans ma vengeance.
Ne me reproche plus une juste rigueur,
Crime de la victoire et non pas du vainqueur.
Tu voulois enlever Irène à ma tendresse!
Imprudent! si le sort des chrétiens t'intéresse,
Garde-toi de nourrir le dangereux espoir
D'arracher de mes mains l'appui de leur pouvoir.
Si tu ne veux hâter leur ruine certaine,
Garde-toi d'éveiller un courroux qu'elle enchaîne.
Tu veux m'ôter Irène? Ah! connois Mahomet;
Si c'est là ton dessein, j'en vais presser l'effet.
Je suis maître de vous : esclaves l'un et l'autre,
Je dispose à mon gré de son sort et du vôtre;
Vos personnes, vos biens, vos jours, tout m'est soumis.
Je vous rends tous les droits que le ciel m'a transmis;

Soyez libres tous deux. Maître de ta famille,
Tu peux ou m'enlever ou me donner ta fille;
Et j'atteste le ciel que, respectant ta loi,
Mon cœur n'y prétend plus, s'il ne l'obtient de toi.

THÉODORE, *à part.*

Je demeure immobile. O grandeur qui m'étonne!
(*à Mahomet.*)
Prince, digne en effet de plus d'une couronne,
Pourquoi me forces-tu moi-même à me trahir?
Esclave, je pouvois librement te haïr;
Libre, les tendres nœuds de la reconnoissance
M'enchaînent, malgré moi, sous ton obéissance.
L'intérêt de Byzance et des peuples chrétiens
Veut qu'ici je consente à ces fatals liens.
Une illustre princesse, à ton père asservie,
Par un semblable hymen a sauvé la Servie.
Triste exemple!... Mais quoi! la sagesse est sans choix,
Quand la nécessité fait entendre sa voix.

MAHOMET, *à Irène.*

Le suffrage d'un père est peu pour ma tendresse;
Irène, c'est à vous que Mahomet s'adresse.
Votre sort est fixé; reste à remplir le mien.
Formez-vous sans murmure un auguste lien?
Sans crainte, sans égard, que votre voix prononce :
M'aimez-vous? Que le cœur dicte seul la réponse.
Vous êtes libre enfin.

IRÈNE.

Je l'ai toujours été.
Garant de ma pudeur et de ma liberté,

(*Elle tire un poignard.*)
Regarde ce poignard... De moi-même maîtresse,
J'ai vu d'un œil égal ta fureur, ta tendresse;
Et si sur moi le crime eût tenté son effort,
Ma vertu se sauvoit dans les bras de la mort.
(*à Théodore.*) (*à Mahomet.*) (*à tous deux.*)
Mon père... et toi, sultan... connoissez dans Irène
Ce que peut le devoir sur une ame chrétienne.
(*à Mahomet.*)
De ce fer, à tes yeux, j'eusse percé mon cœur,
Et ta tendresse à peine égale mon ardeur.
Les rois pour effrayer ont la toute-puissance;
Mais pour gagner les cœurs ils n'ont que la clémence.
Mon amour est le prix de tes hautes vertus,
Et je t'estime assez pour ne te craindre plus.
Cette preuve suffit.

(*Elle jette le poignard.*)

MAHOMET, *à part.*

Je frémis et j'admire.
La voilà cette gloire où mon orgueil aspire.
A ces nobles discours, à tout ce que je voi,
J'ai trouvé, grace au ciel, un cœur digne de moi...
(*à Irène.*)
Ah! pour me l'attacher plus fortement encore,
Ce cœur qu'avec amour je chéris et j'honore,
Ce cœur dans qui le mien va lire son devoir,
Irène, partagez mon trône et mon pouvoir.
(*à Théodore.*)
Chrétien, soyons amis; c'est moi qui t'en conjure.

Je respecte et j'ignore une union si pure :
Instruis-moi, soutiens-moi; tu liras dans mon cœur;
Tes soins en banniront le crime et la fureur...
(*à part.*)
Plaisirs nouveaux pour moi, mouvements pleins de charmes,
Vous me faites sentir que la joie a ses larmes.
Le pouvoir, les grandeurs, n'ont pu remplir mes vœux ;
Un instant de vertu vient de me rendre heureux...
(*à Théodore.*)
Agissons, il est temps. Va rassurer tes frères;
Qu'ils respirent enfin sous des lois moins sévères.
Des fureurs du mufti j'ai su les affranchir ;
Sous toi, sous ton pouvoir je veux les voir fléchir.
Ordonne, agis, guéris leurs blessures cruelles :
Soumis à toi, sans doute, ils me seront fidèles?
Tes prêtres ne pourront refuser mes bienfaits;
Et je brave des miens les murmures secrets.
Oui, dussé-je à mes pieds voir tomber ma couronne,
Je cours exécuter ce que l'honneur m'ordonne.
(*à part.*)
O plaisir pour un roi rare et voluptueux!
Je règne sur deux cœurs libres et vertueux.

(*Il sort avec Tadil.*)

SCÈNE VI.

THÉODORE, IRÈNE, ZAMIS.

THÉODORE.

Ma fille, que l'espoir n'aveugle point votre ame :
Plus d'un obstacle encor peut traverser sa flamme.
Demeurez dans ces lieux. Attendez que du ciel
S'accomplisse sur vous le décret éternel.
Préparez-vous à tout. Quoi que Dieu vous ordonne,
Recevez du même œil la mort ou la couronne.
Il est doux de régner pour protéger sa loi ;
Il est beau de mourir pour conserver sa foi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

IRÈNE, ZAMIS.

ZAMIS.

Oserois-je blâmer la douleur imprévue
Que vous tâchez en vain de cacher à ma vue?
Vous soupirez? Eh quoi! si pour quelques moments
Un père se dérobe à vos embrassements,
Devez-vous donc pleurer l'instant qui vous sépare?
Songez à tous les biens que l'hymen vous prépare.
Mêler vos tendres pleurs à des moments si doux,
C'est honorer le père, en affligeant l'époux.

IRÈNE.

Moi, l'affliger, Zamis! Ah! ma vive tendresse
Lui soumet pleinement ma joie et ma tristesse.
Mon cœur est agité : pour lui rendre la paix,
Parlons de ce héros, parlons de ses bienfaits.
Enfin autour de moi je lève un œil tranquille;
Ce palais de nos Grecs est devenu l'asile ;
L'impiété, long-temps attachée à mes pas,
S'éloigne, et désormais ne m'approchera pas :
Prémices de ma joie, ainsi que de la tienne,
Déjà tout est chrétien auprès d'une chrétienne.

Ciel! qu'il va redoubler mon zéle et mon ardeur,
Cet heureux changement qui remplit tout mon cœur!...
(*à part.*)
Ton Dieu s'apaise enfin, malheureuse Byzance;
Que pouvoit contre lui ta fragile puissance?
Sur tes remparts fumants l'esclavage et la mort
Ont triomphé sans peine et régné sans effort;
Pour porter dans ton sein des coups trop légitimes
Tes ennemis n'étoient armés que de tes crimes :
Il frappa ton orgueil; il couronne ta foi.
La pitié secourable ouvre ses yeux sur toi.
Loin de tes chers enfants écartant les alarmes,
Mes soins sauront tarir la source de tes larmes.
Ah! si d'un doux hymen mon cœur se sent flatté,
C'est qu'il devient le sceau de ta félicité...

SCÈNE II.

NASSI, IRÈNE, ZAMIS.

IRÈNE, *à Nassi.*

Nassi, que voulez-vous?

NASSI.

Votre père, madame,
Le trouble sur le front, et la douleur dans l'ame,
M'a confié pour vous ce billet important :
Il doit près du visir se rendre en cet instant.
(*Il sort.*)

SCÈNE III.

IRÈNE, ZAMIS.

IRÈNE, *à part, après avoir lu.*

Qu'ai-je lu! Que devient mon bonheur et ma joie?
Je m'y livrois entière, et le ciel la foudroie.
Si l'espoir dans un cœur s'introduit lentement,
Qu'avec rapidité la douleur s'y répand!

ZAMIS.

Le sultan vient.

SCÈNE IV.

MAHOMET, IRÈNE, ZAMIS.

IRÈNE, *à Mahomet.*

Seigneur, vous me voyez tremblante.
Connoissez un forfait dont l'horreur m'épouvante.

MAHOMET, *lisant.*

« En vain à votre hymen nos prêtres ont souscrit,
« Des musulmans jaloux la colère s'aigrit.
« Sans lui communiquer l'avis de votre père,
« Ménagez le sultan, obtenez qu'il diffère.
« On nous menace : on dit qu'un rebelle sujet
« Prétexte votre hymen pour perdre Mahomet. »

IRÈNE.

Seigneur, vous vous taisez : une fureur tranquille
Arrête sur ces mots votre vue immobile.

Frémissant du péril où j'allois vous plonger...

MAHOMET.

Je frémis de l'affront, et non pas du danger.
C'est Mahomet! c'est moi qu'un esclave menace!...
Vous gémissez, Irène! épargnez-moi de grace;
Vous m'outragez : trembler, ou pour vous ou pour moi,
N'est-ce pas m'accuser de foiblesse ou d'effroi?
Ah! loin d'aigrir mon cœur par ce nouvel outrage,
Songez que le calmer fut toujours votre ouvrage:
Méprisez, comme moi, des esclaves jaloux,
Et n'armez point contre eux l'amour et le courroux.

IRÈNE.

Moi, seigneur, moi, contre eux armer votre colère!
Épouse de leur roi, ne suis-je pas leur mère?
Que ne peut mon hymen, ce lien si flatteur,
De l'univers entier assurer le bonheur!
Je ne crains point pour vous leur téméraire audace,
Je ne crains point pour moi leur frivole menace;
Je ne crains que pour eux ces foudroyants éclats
Que votre cœur enfante, et ne maîtrise pas.
Moi contre eux élever mes plaintes dangereuses!
Périssent à jamais ces beautés malheureuses
Qui, loin de tempérer les rigueurs du pouvoir,
Des peuples suppliants osent trahir l'espoir;
Qui, pouvant au pardon déterminer un maître,
Aiment mieux par ses coups le faire reconnoître!
Non, seigneur, non, jamais ne daignez m'écouter,
Si jamais à punir j'ose vous exciter.

MAHOMET.

Irène, de mon cœur soyez toujours maîtresse;

Mais ne le portez point jusques à la foiblesse :
Souffrez que, quoi qu'ici vous n'osiez demander,
J'apprenne à pardonner, et non pas à céder.
Je confirme à jamais les dons que sur Byzance,
Que sur tous vos chrétiens a versés ma clémence;
Et quant à notre hymen, c'est aux yeux du soldat,
C'est dans mon camp qu'il faut en transporter l'éclat.
Oui, je veux, pour témoins d'une union si belle,
Mes peuples, mon armée, et les yeux du rebelle.
Tant qu'aux regards d'un maître il craindra de s'offrir,
Je le puis ignorer, mais non pas le souffrir;
S'il paroît, à la mort rien ne peut le soustraire.
Qu'il fléchisse, il vivra. Ce n'est point la colère,
C'est la seule équité qui dicte cet arrêt,
Et l'amour lui veut bien céder son intérêt;
Mais après le serment qui nous joint l'un à l'autre,
Pour le rompre il n'est plus que ma mort ou la vôtre.

IRÈNE.

C'en est fait; mon amour perd sa timidité :
Je brave les clameurs du soldat irrité;
De ses emportements j'ai pénétré la cause;
Et le remède est sûr, puisque Irène en dispose.
Pour apaiser enfin vos peuples offensés,
Je puis mourir pour vous, seigneur; et c'est assez...
Mais mon père est absent. Je ne suis point tranquille.
Ce palais dans mes bras lui présente un asile.
Il tarde trop long-temps; je cours le rappeler.
Près de vous, près de lui qui pourra me troubler?
En cessant de trembler pour deux têtes si chères,

Ma joie et mes plaisirs deviendront plus sincères.
Du plus cruel destin je braverai les coups,
Si je puis conserver mon père et mon époux.
(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

TADIL, MAHOMET.

TADIL.

Le frère du visir, l'aga des janissaires,
Vient à vos pieds...

MAHOMET.
(*à part.*)
Qu'il entre... Ah! tremblez, téméraires.
(*Tadil sort.*)

SCÈNE VI.

L'AGA, MAHOMET.

L'AGA, *prosterné aux pieds de Mahomet.*
Tou esclave à genoux, pénétré de douleur,
Osera-t-il parler?

MAHOMET.
Parle.

L'AGA, *se relevant.*
Frémis d'horreur.
Tes soldats révoltés menacent ta puissance :

Je suis leur chef; je viens m'offrir à ta vengeance.
Frappe, mais n'étends point ta colère sur eux:
Ils veulent t'arracher à des liens honteux;
Pleins de respect pour toi, ton amour les irrite.
Satisfais le courroux que ma franchise excite;
Punis-moi: je ne puis survivre à ton honneur.

MAHOMET.

Malheureux! que prétend ton zèle et ta fureur?
Ne me connois-tu plus? Tu formas ma jeunesse;
Tu m'es bien cher: mais si tu combats ma tendresse,
Ton trépas est certain.

L'AGA.

Je mourrai; mais du moins,
Seigneur, avant ma mort daigne accepter mes soins.
Qu'un souple courtisan te trompe et te caresse;
Ton ami meurt content, s'il bannit ta foiblesse.
J'ose t'interroger. Que fais-tu dans ces murs?
N'est-il pas dans ta vie assez de jours obscurs?
Jouet d'un vil amour dont le feu te surmonte,
Par un plus vil hymen tu veux combler ta honte.
Te dirai-je comment tes ordres rejetés?...
Ah! que n'as-tu pu voir tes soldats irrités
S'amasser, s'écrier, se plaindre avec colère!
« Eh! quoi donc, répétoit le brave janissaire,
« Quoi! nous l'avons perdu ce sultan redouté,
« Dont l'exemple échauffoit notre intrépidité?
« Quoi! sans pleurer sa mort, faut-il pleurer sa gloire?
« Lui qui du monde entier méditoit la victoire,
« Qui, dans Rome captive arborant le croissant,
« Devoit voir à ses pieds l'univers fléchissant,

« Ce même Mahomet, plein d'une obscure flamme,
« Languit depuis deux ans aux genoux d'une femme;
« Et pour elle rompant les lois de ses aïeux,
« Quoique esclave et chrétienne, il l'épouse à nos yeux! »
Ah! seigneur, tu connois ce que peut l'insolence
D'une armée une fois livrée à la licence?
Arme, non point contre eux, mais contre ton amour,
Arme les sentiments d'un généreux retour.
Vole à ton camp : ton œil redoutable et sévère
Confondra d'un regard l'orgueilleux janissaire;
Ou plutôt, rappelant tes projets oubliés,
Souhaite une couronne, elle tombe à tes pieds.

MAHOMET, *à part.*

Oui, je la confondrai cette armée insolente,
Qui réveille en mon cœur une valeur sanglante;
Oui, je le leur rendrai ce sévère empereur :
Ils me veulent cruel? qu'ils craignent ma fureur.
L'amour ne me rend point insensible à l'injure;
Mon bras va dans leur sang étouffer le murmure...
(*à l'aga.*)
Et toi, sors, malheureux!

L'AGA.

Tu m'as promis la mort :
Je vais la mériter par un dernier effort.
Dans les bras de l'amour je méconnois mon maître;
Puissé-je à sa vengeance enfin le reconnoître!
Que fais-tu dans ces murs? Pourquoi laisser flétrir
Ces palmes, ces lauriers, que tu voulois cueillir?
Byzance est sous tes lois : entre dans la carrière;
Ouvre les bras, l'Europe y vole tout entière;

Son empire est à toi : les imprudents chrétiens
S'empressent à briguer l'honneur de tes liens.
Sur le triste occident daigne jeter la vue ;
Vois régner sur ses rois la discorde absolue,
Vois ces foibles tyrans détruire avec fureur
Les remparts qui pourroient arrêter ta valeur.
Chrétiens contre chrétiens, quel démon les anime?
Ardents à s'entraîner dans un commun abyme,
Le vaincu, le vainqueur, l'un par l'autre pressé,
Sous leurs coups mutuels, y tombe renversé :
Aveuglés par la haine, aucun d'eux n'examine
Qu'en perdant son rival il hâte sa ruine,
Que chaque combattant qu'il ose terrasser
Sont autant d'ennemis qu'il te faudroit percer,
Et que, de quelque part que penche la victoire,
Tout est perte pour eux, tout conspire à ta gloire.
Du poids de ta puissance étouffe leurs discords;
Enchaîne au même joug les foibles et les forts.
Tout autre bruit se tait lorsque la foudre gronde :
Tonne sur ces cruels et rends la paix au monde.
Ce sont là les projets nobles et glorieux
Qui flattoient, mais en vain, nos cœurs ambitieux;
Ce sont là les projets qu'une funeste flamme
Interrompt, ou plutôt efface de ton ame :
Ainsi donc l'amour seul arma tes combattants!
Là se terminent donc tant d'exploits éclatants!
Ainsi donc à travers le fer, le sang, la flamme,
Tes vœux impatients n'ont cherché qu'une femme!

(*Il se jette aux genoux de Mahomet.*)

Tu rougis!... Ah! rends-moi mon auguste empereur!

Que la gloire t'éveille; elle parle à ton cœur :
Elle parle à ton cœur, cette gloire immortelle;
Tu résistes en vain; ton cœur est fait pour elle.
Oui, malgré ton amour, malgré ses vains transports,
Elle y jette, à mes yeux, la honte et les remords.
Vainement à ses cris ton ame se refuse ;
Tu l'entends, Mahomet, et ton trouble t'accuse.
Sous tes coups maintenant puissé-je être immolé!
J'ai le prix de ma mort, la gloire t'a parlé.

MAHOMET, *à part.*

Je l'avouerai, malgré la fureur qui m'anime,
En déchirant mon cœur, il force mon estime.
(*à l'aga.*)
Je te laisse le jour : cesse de coudamner
Un amour dont la voix m'enseigne à pardonner.
Apprends, par cet effort, qu'il est une autre gloire
Que celle que la guerre attache à la victoire.
Apprends que, si l'amour n'étoit une vertu,
Mahomet par l'amour n'eût point été vaincu.
Toutefois, je le sens, ma bonté déja lasse
S'épuise en pardonnant à ta coupable audace.
Retourne dans mon camp; fais trembler mes soldats :
Qu'ils craignent de pousser plus loin leurs attentats.
Rien ne peut différer mon hymen qui s'apprête;
A leurs yeux, dès ce jour, j'en célèbre la fête.
Tout rebelle insolent tombera sous mes coups,
Ou les traîtres, sur moi signalant leur courroux,
Préviendront par ma mort l'arrêt que je prononce.
Ils me verrout. Adieu; porte-leur ma réponse.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

L'AGA.

Il menace; il me fuit. Le trouble de son cœur
Semble ici m'annoncer que mon zèle est vainqueur.
Achevons, s'il se peut, et soyons-lui fidèle...
Je n'en saurois douter, quelque puissant rebelle
D'un venin de discorde infecte le soldat.
Quel qu'il soit, détruisons le traître et l'attentat;
Rendons l'armée au prince, et le prince à l'empire.
(*Il va pour sortir, et en est empêché par le visir qui survient.*)

SCÈNE VIII.

LE VISIR, L'AGA.

LE VISIR.

Arrête! Où t'a conduit le zèle qui t'inspire?
Tu quittes le sultan, qu'as-tu fait?

L'AGA.

Mon devoir.

LE VISIR.

Pourquoi donc seul ici te cacher pour le voir?
Sais-tu bien qu'indignés de ta lâche conduite
Nos chefs à ton salut n'ont laissé que la fuite?
Sais-tu bien qu'accusé des plus noirs attentats,
L'armée, entre mes mains, a juré ton trépas?

On dit, vil délateur, qu'aux mains les plus sinistres
Tes conseils ont livré de fidéles ministres ;
On dit que, de ses feux timide approbateur,
Tu nourris du sultan la criminelle ardeur.
Si tes jours te sont chers, garde-toi de produire
Cet ordre humiliant dont tu n'oses m'instruire.
Aux yeux de nos soldats crains de te présenter,
Sans savoir nos projets, sans les exécuter.

L'AGA.

J'ignore vos projets, j'ignore quels ministres
Mes discours ont livrés aux maux les plus sinistres,
J'ignore que l'armée en tes mains m'ait proscrit ;
Mais je n'ignore plus le traître qui l'aigrit.

LE VISIR.

Et quel est-il ?

L'AGA.

C'est toi.

LE VISIR.

Pourquoi m'appeler traître?
Je soutiens mieux que toi la gloire de mon maître.
Aux conseils de l'amour l'empêcher d'obéir,
Le rendre à sa grandeur, est-ce là le trahir?

L'AGA.

Quel es-tu pour vouloir dans le cœur de ton maître
Forcer les passions à naître, à disparoître?
Quel es-tu pour oser de sa gloire, à ton gré,
Déterminer l'objet et marquer le degré?

LE VISIR.

Quel je suis? Apprends donc, puisqu'il faut t'en instruire,
Qu'un visir est l'appui, le salut d'un empire,

L'oracle de l'état, l'instrument de la loi,
L'œil, la voix, le génie et le bras de son roi.
Cette part du pouvoir où l'on nous associe
N'est plus au souverain dès qu'il nous la confie;
Et souvent, au besoin, ce seroit le trahir
Que même contre lui ne nous en pas servir.
Elle est entre nos mains, afin que la prudence,
A l'abri du respect, subjugue la puissance;
Et nous devons enfin forcer les souverains
A vouloir leur bonheur et celui des humains.

L'AGA.

Je ne suis qu'un soldat, et de mon ignorance
Un visir voudra bien me pardonner l'offense.
J'avois cru qu'un ministre appelé par son roi
Lui devoit plus qu'un autre et son zèle et sa foi;
Que plus il approchoit du sacré diadème,
Plus sa soumission en devoit être extrême;
Et qu'un trait réfléchi du suprême pouvoir
En effrayant son cœur y fixoit le devoir.
J'ai cru que tout sujet dont l'insolente audace
A côté de son prince osoit marquer sa place
N'étoit plus qu'un rebelle, un perfide, un ingrat,
La honte de son maître, et l'effroi d'un état.
J'ai cru que, sans respect regarder la couronne,
C'étoit anéantir l'éclat qui l'environne;
Et qu'à quelque degré qu'on en puisse approcher,
C'étoit la profaner que d'oser y toucher.
Ah! ne te couvre plus d'un zèle qui m'irrite;
J'entrevois les projets que ta fureur médite.
Trop sûr qu'à tes complots j'opposerois mon bras,

Tu m'as rendu suspect aux yeux de nos soldats.
Tu crains que Mahomet, par mon soin magnanime,
Ne renonce à l'hymen dont tu lui fais un crime.
Des armes qu'il te donne, avant de le percer,
Par les mains du soldat tu veux me renverser.
Esclave révolté, songe à te mieux connoître :
Loin d'attenter sur lui, tremble aux pieds de ton maître.
Souviens-toi qu'un sultan, par le ciel couronné,
Peut être condamnable et non pas condamné.
Si sur toi, sur les tiens tombe son injustice,
S'il entraîne l'état au bord du précipice,
S'il immole sa gloire à de lâches amours,
S'il teruit en un jour l'éclat de tant de jours,
Pleure, mais obéis : c'est là ton seul partage.

LE VISIR.

Cesse de me tenir ce timide langage :
Où règne l'injustice il n'est plus de pouvoir;
Où manque la puissance il n'est plus de devoir.
Peux-tu donc me blâmer? L'époux d'une chrétienne
Est digne de ta haine ainsi que de la mienne.
Je méconnois un roi digne de mes mépris.
Qu'il soit ce qu'il doit être, et nous serons soumis.
Peux-tu voir, fier aga, les chrétiens dans Byzance
Usurper sans obstacle une injuste puissance?
Veux-tu que Mahomet, achevant ses projets,
A leur infame joug enchaîne ses sujets?
De tous les coins du monde Irène les appelle :
Tout seconde l'espoir dont leur cœur étincelle.
A l'ombre de son nom leur culte rétabli
Insulte insolemment aux décrets du mufti.

Bientôt, n'en doute point, leur troupe mutinée,
De l'empire ottoman changeant la destinée,
Après avoir chassé Mahomet de ces lieux,
Répandra dans l'Asie un feu séditieux.
Secourus du Germain, aidés de Trébizonde,
C'en est fait, les chrétiens sont les maîtres du monde.
Tu chéris le sultan, tu prévois tous ces maux,
Et tu peux t'endormir dans un lâche repos?

L'AGA.

Non, je ne puis souffrir que mon roi s'avilisse.
Borne là tes desseins, et je suis ton complice.
Il oubliera bientôt de dangereux appas,
Si nos pleurs, si nos cris arrachent de ses bras
L'orgueilleuse chrétienne à qui son cœur se livre.
A ces conditions je suis prêt à te suivre.
Si tu pousses plus loin tes odieux projets,
Je te perce le cœur, et je m'immole après.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

LE VISIR.

Va, je te conduirai plus loin que tu ne penses...
De la révolte en lui j'ai jeté les semences.
Achevons... Ou s'il ose encor me traverser,
Le soldat veut son sang; je le laisse verser

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MAHOMET, TADIL.

TADIL.

Seigneur, de vos transports calmez la violence:
Ces regards, ces soupirs, et ce profond silence,
D'une vive douleur témoignages certains...

MAHOMET.

Ami, d'un trouble affreux mes esprits sont atteints...
(*à part.*)
Voile aimable, long-temps étendu sur ma vue,
Douce sécurité, qu'êtes-vous devenue?...
Cruel aga! pourquoi dessillois-tu mes yeux?
Pourquoi dans les replis d'un cœur ambitieux,
Avec des traits de flamme aiguillonnant la gloire,
A l'amour triomphant arracher la victoire?...
Je crois l'entendre encor; sa redoutable voix
Me frappe, me réveille, et m'accable à-la-fois.
En lisant mon devoir à sa clarté brillante,
J'abhorre le flambeau que sa main me présente.
Tandis qu'il me parloit, l'amour le condamna,
Le courroux l'immoloit, l'orgueil lui pardonna.
Content de fuir, content d'essayer la menace,

Je n'ai pu ni souffrir ni punir son audace.

TADIL.

Ah! reprenez, seigneur, des soins dignes de vous:
Laissez gémir l'amour; son frivole courroux
A déja trop long-temps balancé la victoire:
Méprisez ses conseils, n'écoutez que la gloire;
Achevez, triomphez d'un dangereux objet,
Et reprenez des soins dignes de Mahomet.

MAHOMET.

Tadil, à mon amour cesse de faire injure.
Loin d'en rougir, apprends qu'une flamme si pure,
A tous mes sentiments imprimant sa grandeur,
Aux plus hautes vertus sut élever mon cœur.
A peine je l'aimai cet objet magnanime,
Qu'un pouvoir absolu me sépara du crime.
Pour lui plaire, abjurant de tyranniques lois,
De l'exacte équité j'interrogeai la voix;
Le glaive du pouvoir, dans ma main redoutable,
Apprit à distinguer l'innocent du coupable;
Sur mon trône, long-temps théâtre de forfaits,
Je plaçai la pitié, la clémence, et la paix.
Déja mon cœur changé goûtoit sa récompense,
Et mettoit sa grandeur dans la seule innocence.
Non, à tant de vertus je ne puis renoncer;
Non, vainement la gloire ose ici m'en presser;
Vainement à l'amour elle oppose ses charmes:
La cruelle se plaît dans le sang, dans les larmes;
Le tumulte, l'horreur l'accompagnent toujours,
Et je puis être heureux sans son fatal secours.

TADIL.

Du vainqueur de Byzance est-ce là le langage?
Faut-il de vos exploits vous retraçant l'image...

MAHOMET.

Non, Tadil. De mon cœur tu connois la fierté.
Laisse, laisse gémir un amour révolté;
Laisse dans ses éclats mourir sa violence.
L'ambition sur moi n'a que trop de puissance:
Crains que, portant trop loin d'impétueux transports,
Je ne prépare ici matière à mes remords.
D'un triomphe commun je méprise la gloire,
Et j'aime par le sang à payer la victoire.
L'horreur a pénétré mon cœur et mon esprit;
Le dépit destructeur m'agite et me saisit.
L'amour, plus que jamais tyrannisant mon ame,
Attise de ses feux la dévorante flamme;
Mais il n'est plus mêlé de ses ravissements,
De ses tendres langueurs, de ses doux mouvements:
Il jette dans mon cœur le désespoir, la rage;
Il ne respire en moi que le sang, le carnage;
Mon ame, abandonnée aux plus cruels transports,
Pour sortir de son trouble, a soif de mille morts.
Ah! si de mes soldats la révolte coupable
Achève d'enflammer mon courroux implacable...
Juste ciel! je frémis... Témoin de mes fureurs,
Non, jamais l'univers n'aura vu tant d'horreurs...
Le visir m'est suspect... Que la mort l'environne;
Sa vie est criminelle, et je te l'abandonne.
Mon pouvoir absolu dépose le mufti;

Qu'au même instant que l'autre il soit anéanti.
Va, je mets en tes mains ma foudre, ma vengeance.
Laisse-moi seul.

(*Tadil sort.*)

SCÈNE II.

MAHOMET.

Enfin j'évite ta présence,
Irène; et l'ascendant d'un funeste devoir,
Pour la première fois, balance ton pouvoir.
Ah! puisqu'il le balance, il le vaincra, sans doute!
Si le triomphe est beau d'autant plus qu'il nous coûte,
Quel plus noble laurier pourroit me couronner
Que celui qu'en ce jour je prétends moissonner?...
Sors de mon cœur, amour, et fais place à la gloire...
Tes murmures sont vains; je ne te veux plus croire.

SCÈNE III.

THÉODORE, MAHOMET.

THÉODORE.

Sultan, de tes bontés permets-nous de jouir.
Le bonheur de ma fille a trop su m'éblouir:
Le péril qui la suit, le danger qui te presse,
Rompent l'auguste nœud que formoit ta tendresse.
Libres par tes bienfaits, permets que sur mes pas
Irène aille cacher de funestes appas.

Son repos, ton honneur, sa sûreté, ta vie,
Son père, tout enfin ordonne qu'elle fuie.

MAHOMET.

Tout l'ordonne, dis-tu?... Mais l'ai-je commandé?
Par qui son sort doit-il être ici décidé?
Quel empire, quels droits te restent-ils sur elle?
Qui te les a rendus?

THÉODORE.

Ton armée infidèle.

MAHOMET.

Mon armée!... Ainsi donc tu m'oses apporter
L'ordre que mes soldats prétendent me dicter?
Sais-tu que cette audace, en toi seul impunie,
A tout autre mortel auroit coûté la vie?
Tu n'es plus sous ces rois tremblants, subordonnés,
D'un peuple impérieux esclaves couronnés,
Monarques dépendants, asservis sur le trône,
Que, sous le nom de lois, l'impuissance environne,
Fantômes du pouvoir, dont le bras impuissant
Courbe, au gré de l'audace, un sceptre obéissant.
Ah! si le despotisme a choisi quelque siége,
C'est celui que j'occupe, et qu'en vain on assiége;
Et si dans son entier je ne l'avois reçu,
Par moi seul à son comble il seroit parvenu.
Capable d'immoler mon amour à ma gloire,
Déja je méditois cette grande victoire;
J'osois défigurer dans mon cœur alarmé
L'image d'un objet si tendrement aimé:
Mais n'attends plus de moi ce cruel sacrifice,
Peuple ingrat! à tes yeux je veux qu'il s'accomplisse,

Cet hymen dont en vain ton orgueil est blessé.
En faveur de l'amour l'honneur intéressé
M'offre l'appât flatteur d'une double victoire;
En couronnant mes feux je conserve ma gloire.

THÉODORE.

Eh! pourquoi refuser de remettre en mes bras
L'objet de tant de trouble et de tant de combats?
Épargne à mes regards la douloureuse image
De ces murs désolés par un second ravage,
Épargne à ma douleur le spectacle cruel
De ma fille à mes pieds tombant du coup mortel;
Et, s'il faut dire tout, de toi-même, peut-être,
Malgré tout ton pouvoir, abattu par un traître.

MAHOMET.

Plus tu peins le péril prêt à nous accabler,
Plus je sens mon courage à ta voix redoubler.

THÉODORE.

Peux-tu livrer ma fille à la fureur cruelle?...

MAHOMET.

Je respire, je l'aime, et tu trembles pour elle!

THÉODORE.

Un peuple tout entier a conjuré sa mort.

MAHOMET.

Un amant souverain te répond de son sort.

THÉODORE.

La trahison, la force, ont tonné sur sa tête.

MAHOMET.

La puissance et l'amour chasseront la tempête.

THÉODORE.

Tu périras toi-même.

MAHOMET.

Eh bien! donc, sans pâlir,
Sous les éclats du trône il faut m'ensevelir;
Il faut, si l'on m'arrache à ce degré sublime,
Que l'autel en tombant écrase la victime.
Reprends auprès de moi ta noble fermeté.
Opposons au péril une mâle fierté:
Frappons les premiers coups; cherchons qui nous offense.
Détruisons...

SCÈNE IV.

TADIL, MAHOMET, THÉODORE.

TADIL, *à Mahomet.*

Pardonnez à mon impatience,
Seigneur; je crains encor d'être venu trop tard.
Le mufti, déployant le terrible étendard,
Soulève à son aspect un peuple téméraire.
Tout le suit: le spahi, l'orgueilleux janissaire,
Courant sous un saint voile aux derniers attentats,
Y dresse en même temps et sa vue et ses pas.
Tout s'apprête au carnage; et déja dans la ville...

MAHOMET.

(*à part.*) (*à Théodore.*)
Traîtres, vous le voulez... Demeure en cet asile;
Rassemble les chrétiens admis dans ce palais:
Je te laisse ma garde, et je te la soumets...
(*à Tadil.*)
Tadil, qu'on obéisse aux lois de Théodore.

SCÈNE V.

IRÈNE, MAHOMET, THÉODORE, TADIL.

IRÈNE, *à Mahomet.*

Quel attentat, seigneur, quel crime vient d'éclore!
Quel péril!...

MAHOMET.

Ce n'est rien. Un peu de sang versé,
Un chef anéanti, le péril est passé.

IRÈNE.

Ah! seigneur, étouffez une funeste flamme;
Laissez, laissez-moi fuir.

MAHOMET.

Vous, me quitter, madame?
Juste ciel!... demeurez, et ne présumez pas
Que j'aime ou je haïsse au gré de mes soldats.
Rassurez-vous; calmez d'inutiles alarmes.
Il est temps de verser du sang et non des larmes.

TADIL.

Ah! seigneur, permettez...

MAHOMET.

Malheureux! laisse-moi :
Ton roi contre un esclave a-t-il besoin de toi?
(*Il sort, et Tadil le suit.*)

SCÈNE VI.

THÉODORE, IRÈNE.

THÉODORE.

Ma fille, à la pitié je porte un cœur sensible.
Vous pleurez Mahomet, sa perte est infaillible.
Le visir, dès long-temps son secret ennemi,
N'attendoit qu'un prétexte, et l'amour l'a fourni.
A peine à votre hymen je venois de souscrire,
Que d'un complot fatal on a trop su m'instruire.
J'ai voulu, mais en vain, détruire ce projet;
J'ai couru vers ces murs, j'ai pressé Mahomet
De rompre des liens formés pour sa ruine :
Au mépris du danger, l'amour le détermine;
Il se perd. Suivez-moi : les mutins en courroux
Bientôt se seront fait un chemin jusqu'à vous.

IRÈNE.

Ah! mon père, en quel temps voulez-vous que je fuie?
Cause de tant de maux, pourrois-je aimer la vie?
Je n'en saurois douter, Mahomet va périr :
Il meurt; et vous m'avez permis de le chérir.
Ah! vous m'avez perdue; et mon ame tremblante
Succombe sous les noms et de fille et d'amante.

THÉODORE.

Chère Irène, cessez d'échauffer dans mon cœur
Une triste amitié qui parle en sa faveur.
Pensez-vous qu'insensible au coup qui le menace,
L'honneur n'ait pas déja conseillé mon audace?

Mais...

IRÈNE.

Ah! je vous entends: votre cœur inquiet
Craint de commettre un crime en sauvant Mahomet.
Dans votre ame, à jamais exempte d'artifice,
Le scrupule, le doute, assiégent la justice.
Osez interroger votre cœur combattu;
Le préjugé lui parle, et non pas la vertu.
Depuis quand, au mépris du sang qui l'a fait naître,
Un roi, s'il n'est chrétien, n'est-il plus votre maître?
Et ce sceptre, et ce glaive, en ses mains, dons du ciel,
Qui lui peut arracher sans être criminel?
Est-il quelque pouvoir au-dessus de Dieu même
Qui puisse anéantir les droits du diadème?
Le dogme le plus saint, l'ordre le plus parfait,
Sauver son souverain, peut-il être un forfait?
(*à part.*)
Quel exemple aux chrétiens!.. Ah! dans leurs mains perfides,
Grand Dieu, brise à jamais ces poignards parricides
Que fabrique l'enfer, dont s'arme la fureur,
Et qu'au sein de ses rois plonge une aveugle erreur!

THÉODORE.

Pour aimer le sultan, pour lui rester fidèle,
Irène, je n'ai pas besoin de votre zèle.
Sans discuter ici les droits de Mahomet,
Ses bienfaits, ses vertus, m'ont rendu son sujet.
Des biens que j'ai reçus il faut que je m'acquitte:
Oui, j'en croirai l'amour qui pour lui sollicite;
Et, s'il m'est défendu de lui servir d'appui,
Il m'est permis, du moins, de mourir avec lui.

J'y cours... Adieu, ma fille.

IRÈNE.

Arrêtez, ô mon père!

(*à part.*)

Arrêtez, ou je meurs... Ciel! quelle est ma misère!
Il faut, lorsque pour moi mon amant va périr,
Que j'enchaîne le bras qui le peut secourir...

(*à Théodore.*)

Vivez, seigneur, vivez : dans mon ame affligée
J'entends déja gémir la nature outragée.
Vivez, épargnez-moi le reproche éternel
D'avoir porté le fer dans le sein paternel...

(*à part.*)

Quel état! quel tourment!... Épreuve rigoureuse!
Peut-on être innocente ensemble et malheureuse!...

(*à Théodore.*)

Oui, ma vertu triomphe, et la faveur du ciel
M'instruit à terminer un embarras cruel.
Sa voix a retenti, le sort veut qu'on l'entende :
Ce n'est point votre sang, c'est le mien qu'il demande.
Mourir pour un sultan, en vous c'est désespoir;
Mourir pour mon époux, seigneur, c'est mon devoir.

THÉODORE.

Non, ne m'arrêtez plus... une douleur si tendre
Ne peut... Nassi paroît; que va-t-il nous apprendre?

SCÈNE VII.

NASSI, THÉODORE, IRÈNE.

IRÈNE.

Ah! que fait Mahomet?

NASSI.

Le soldat en fureur
Répandoit dans Byzance et le trouble et l'horreur.
Divisés d'intérêts, réunis par la haine,
L'un menace les Grecs, et veut le sang d'Irène;
L'autre, dont le visir échauffe le courroux,
Brûle sur Mahomet de signaler ses coups.
Mais à peine il paroît, tout fuit, tout se disperse;
Son chemin est comblé des mutins qu'il renverse;
La terreur, la vengeance éclatent dans ses yeux;
Chaque coup, chaque trait perce un séditieux.
Déja jusqu'au visir il s'est fait un passage.
Le visir frémissant voit approcher l'orage:
« Sultan, je puis te perdre ou mourir; c'est assez, »
Dit-il; et sur son maître il fond à coups pressés.
Mahomet furieux lève une main sanglante,
Et du sein du perfide il la tire fumante.
Cependant les soldats, dans ces murs répandus,
Poursuivent à grands cris les chrétiens éperdus.
Le sultan veut en vain détourner la tempête;
Il menace, il immole, et rien ne les arrête.

Enfin de leur prophète il saisit l'étendard,
Rappelle les mutins fuyant de toute part;
Et ce signe, pour nous une fois salutaire,
Dompte et suspend les coups du cruel janissaire.
Mais le trouble, seigneur, n'est point encor calmé;
D'un sinistre avenir mon cœur est alarmé:
Ils demandent le sang d'une tendre victime....
Je crains en la nommant de partager leur crime.

IRÈNE, *à part.*

Enfin c'est donc sur moi que le ciel en courroux
D'un orage effrayant a rassemblé les coups!
Voilà donc tout le fruit de mon amour funeste!
De tant de biens promis la mort seule me reste!...
(*à Théodore.*)
Seigneur, vous le voyez, il n'est plus temps de fuir:
L'arrêt est prononcé, c'est à moi d'obéir;
Et je vais...

THÉODORE.

Ah! ma fille! où fuis-tu sans ton père?
Sauve-toi dans mes bras, ô fille encor trop chère!

IRÈNE.

Oui, seigneur, de vos bras j'accepte le secours;
Mais c'est pour ma vertu, bien plus que pour mes jours.
Pour la dernière fois ouvrez le sein d'un père
Aux larmes que m'arrache une douleur sincère.
Pour fléchir l'Être à qui j'ose les adresser,
Sur quel autel plus saint pourrois-je les verser?...
(*à part.*)
Que fais-je?... Surmontons ces indignes alarmes;

L'innocence expirante est au-dessus des larmes :
Ne laissons point le peuple arbitre de mon sort,
Et du moins en chrétienne offrons-nous à la mort.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

MAHOMET, GARDES.

MAHOMET, *aux gardes.*

Qu'on me laisse.

(*Les gardes sortent.*)

SCÈNE II.

MAHOMET.

Ah! grand Dieu, par qui sera calmée
Cette horrible fureur en mes sens allumée?
Dans des ruisseaux de sang mon cœur vient de nager,
Et ce cœur plus ardent brûle de s'y plonger...
Impétueux effort qui déchires mon ame,
Qui des deux te produit, ou ma gloire ou ma flamme...
Ma flamme!... Quoi! parmi tant de transports affreux,
J'entends encor les cris d'un amour malheureux...
Qu'il gémisse! qu'il meure!... Ah! sa langueur funeste
A déja trop flétri des jours que je déteste!
Rhodes, Rhodes subsiste; et, malgré mes serments,
Ce rempart des chrétiens brave les Ottomans.

Scanderberg, triomphant dans un coin de l'Épire,
Du creux de ses rochers insulte à mon empire.
Vainqueur infatigable, il remplit l'univers...
Et Mahomet vieillit dans la honte et les fers...
De tant de lâcheté il est temps de t'absoudre.
Tonne, éclate, détruis, arme-toi de la foudre;
Sous les remparts de Rome ensevelis tes feux,
Remplis tes hauts projets, ou péris glorieux.
Saisissons le moment d'un dépit magnanime,
Immolons à ma gloire une grande victime,
Effrayons l'univers; et, digne potentat,
Par un exemple affreux, confondons le soldat...
Il est digne de moi, cet exemple terrible :
Vaincre ma passion, c'est me rendre invincible...
Que dis-je? Ah! malheureux, quel horrible forfait!...
O mort! viens dévorer le cœur et le projet...

SCÈNE III.

L'AGA, MAHOMET.

MAHOMET.

Barbare! viens jouir du trouble où tu me jettes.
Viens; tes fureurs encor ne sont pas satisfaites;
L'amour, le tendre amour parle encore à mon cœur.
Inspire-moi ta rage et comble mon malheur.
Que dis-je? il est comblé. Frémis, connois ton maître;
Dans toute sa grandeur il s'apprête à paroître :
Ou la gloire ou la rage ont jeté dans mon sein

(*à part.*)

Un projet... Non; cruels! vous l'espérez en vain.
Non: ma fureur s'attache à de moindres victimes;
Et j'irai par degrés jusqu'au dernier des crimes.
Oui, vous périrez tous; et de ce crime, au moins,
Ceux qui l'auront causé ne seront pas témoins.

L'AGA.

J'ai prévu les combats que te livre la gloire.
Ton cœur, trop foible encor, balance la victoire.
Je viens t'aider. Pour rompre un lien plein d'appas,
Ce que peut ton esclave est de t'offrir son bras.

MAHOMET, *à part.*

Quels sujets, juste ciel, m'a soumis ta colère!
Tel est des musulmans l'effrayant caractère:
Dans le sang le plus pur ardents à se plonger,
Montrez-leur la victime, ils courent l'égorger.
Admirateurs outrés d'une valeur farouche,
La vertu, la pitié, l'amour, rien ne les touche.
S'ils ne craignent leur maître, ils le feront trembler;
Et pour les commander il faut leur ressembler...
Eh bien, cruels! eh bien! il faut vous satisfaire;
Il faut être parjure, impie, et sanguinaire,
Détester l'innocence, abjurer la vertu...
Ah! le ciel t'a donné le prince qui t'est dû,
Peuple ingrat! J'ai voulu régner en juste maître:
Il te faut un tyran; sois content, je vais l'être.

L'AGA.

Quoi donc! à l'amour seul borner tous ses desirs,
Quoi! dormir sur un trône entouré de plaisirs,
Parer ses mains d'un sceptre, et, méprisable idole,

D'un peuple désarmé boire l'encens frivole,
Quoi! c'est donc là régner? Ah! qu'est-ce que j'entends?
Ce n'est point pour régner que naissent les sultans.
Depuis que tes aïeux, du fond de la Scythie,
Fiers enfants de la guerre, ont inondé l'Asie,
Aucun d'eux n'a régné, tous ils ont triomphé.
Vois par eux des soudans le pouvoir étouffé,
Par eux l'Assyrien chassé de Babylone,
L'efféminé Persan renversé de son trône,
Le Caraman vaincu, le Bulgare asservi,
Le Hongrois abaissé, le Thrace anéanti.
Ils régnoient tous, ces rois que leur valeur écrase;
De leur trône abattu l'équité fut la base :
L'amour, ainsi qu'au tien, siégeant à leur côté,
Leur mollesse usurpoit le nom de majesté.
Ah! lorsque dans ces murs, théâtre de ta gloire,
Ton intrépidité conduisit la victoire,
Lorsque ton bras puissant, foudroyant ces remparts,
Abattit et saisit le sceptre des Césars,
Ah! tu régnois alors; et, si j'ose le dire,
Plus que tous tes aïeux tu méritois l'empire.
L'univers consterné, présageant ta grandeur,
Déja tendoit les mains aux fers de son vainqueur.
Quel changement, ô ciel!... J'en appelle à toi-même :
Mahomet peut tout vaincre, et que fait-il? il aime...
Je me tais : mon audace a mérité la mort;
Mais, puisqu'on me pardonne, on cède à mon transport.

MAHOMET.

Cesse, et n'ajoute rien à ma douleur profonde.
Tu me formas, cruel, pour le malheur du monde:

La cruauté perfide et l'aveugle fureur
Par tes barbares soins ont germé dans mon cœur.
Par un chemin plus noble, et plus rude peut-être,
Au-dessus des grandeurs on m'auroit vu paroître;
J'eusse été de la terre et l'amour et l'honneur :
On m'y force, il le faut, j'en vais être l'horreur.
Par des torrents de sang, chemins de la victoire,
Je jure de poursuivre une inhumaine gloire.
Jouets de mon orgueil, les mortels gémiront;
Jusque daus mes plaisirs leurs cris retentiront...
Tu triomphes!... Va, cours; éloigne de ma vue
La beauté qui régna sur mon ame éperdue.
Furieux, et flottant sur mon sort, sur le sien,
Si je la vois encor, je ne réponds de rien.
Sauve-moi de ses pleurs, sauve-la de ma rage :
Un instant peut la perdre, ou vaincre mon courage...
La voici... Juste ciel! je ne me connois plus...
(*à l'aga.*)
Laisse-moi; tes conseils sont ici superflus.

L'AGA, *à part, en sortant.*

Quelle entrevue, ô ciel! Que je crains sa tendresse!
Sauvons-le malgré lui de sa propre foiblesse.

SCÈNE IV.

IRÈNE, MAHOMET.

IRÈNE.

Mon abord vous surprend. Soigneux de m'éviter,
Votre exemple à vous fuir auroit dû m'exciter.

Avouez-le, seigneur, vous n'aimez plus Irène :
Vous craignez ses regards, sa présence vous gêne.
Rassurez-vous; chassez le trouble où je vous vois :
Elle vous parle ici pour la dernière fois...
Sultan, je ne t'ai point déguisé que mon ame
A fait tout son bonheur de partager ta flamme.
Ardente à te prouver l'amour le plus parfait,
Tout ce que la vertu m'a permis, je l'ai fait.
Cette même vertu veut que ma flamme expire :
En cédant à ses lois je tremble, je soupire ;
Je sens bien que mon cœur n'y résistera pas.
Mais qui dompte l'amour ne craint point le trépas;
Je dégage ta foi, je te rends ta promesse,
Je renonce à l'hymen qui flattoit ma tendresse.
L'effort est rigoureux; il est digne de moi...
Vous, seigneur, de la gloire, allez, suivez la loi.
J'ose pourtant vous faire encore une prière ;
Ne la rejetez point, seigneur, c'est la dernière.
Soulagez les chrétiens : vous me l'avez promis.
Que votre cœur jamais ne se ferme à leurs cris :
Aimez-les, Mahomet; enfin, qu'il vous souvienne
Qu'Irène vous fut chère, et qu'elle fut chrétienne.
Je lis dans vos regards de sincères douleurs :
C'en est assez, ô ciel ! j'accepte mes malheurs.

MAHOMET, *à part.*

Je n'avois pas prévu de si vives alarmes...

(*à Irène.*)

Irène, triomphez; voyez couler mes larmes.
Objet de mes desirs, doux charme de mes yeux,
Hélas ! vous méritiez un destin plus heureux.

Irène, chère Irène, il en est temps encore,
Fuyez, éloignez-vous; le feu qui me dévore
Peut dans son âpreté consumer son objet...
Ah! si vous connoissiez le cœur de Mahomet,
Ses transports, sa fureur, sa noire barbarie!...
L'amour d'un musulman est un amour impie,
Toujours prêt dans sa rage à détruire l'autel
Où son respect brûloit un encens solennel...
Jamais à mes desirs vous ne fûtes plus chère;
Et cependant jamais l'implacable colère
Ne menaça vos jours d'un si pressant danger...
(*Il lève un poignard sur Irène.*)
Ce poignard dans ton sein est prêt à se plonger.
Irène, crains la mort: son horreur t'environne;
Ma fureur te l'annonce, et mon bras te la donne.

IRÈNE.

Ton bras est suspendu! Qui t'arrête?... Ose tout;
Dans un cœur tout à toi laisse tomber le coup:
Frappe, finis mes maux; Irène te pardonne.

MAHOMET, *laissant tomber son bras.*

Tu me pardonnes... Ciel! je frémis, je frissonne!
Mon cœur sous ta constance est contraint à plier.
Le crime est imparfait, le remords est entier...
Tu pleures! tu gémis!... Ah! trop puissante Irène!
Je sens qu'à tes genoux ma foiblesse m'entraîne.
Ce fer, ce même fer qui t'a pu menacer,
Dans mon perfide sein est prêt à s'enfoncer.
(*Il veut se percer. Irène l'en empêche.*)
Tu m'arrêtes! Ah! Dieu, que d'amour!.. que de charmes..!
(*Il laisse tomber le poignard.*)

Eh quoi! tant de fureur se termine à des larmes!...
Irène, décidons : veux-tu vivre et régner?
Aux yeux de mes soldats je vais te couronner:
J'en jure par le ciel ; tes attraits, ma puissance,
Les supplices, la mort, vaincront leur résistance...
Que dis-je? Ah! fuis plutôt, fuis, dangereux objet;
Mon amour, ma vertu, mes pleurs, sont ton forfait.
Laisse-moi tout entier m'abandonner au crime;
Et du moins ne sois pas ma première victime.

IRÈNE.

Oui, je vais terminer tant de combats affreux:
Je vous quitte. Oubliez un objet malheureux.
Ne vous reprochez plus votre amour pour Irène;
Cet instant pour jamais va briser votre chaîne...
Pour jamais!... Ah! seigneur!... Mais dans ce triste jour
Je pleure vos vertus bien plus que votre amour...
Adieu. Souvenez-vous pour qui je vous implore.

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

MAHOMET.

Je te laisse partir, Irène, et je t'adore...
Quel horrible triomphe!... Il accable mon cœur.
Tout s'y tait, tout y meurt, tout, jusqu'à la fureur!...
Ce calme toutefois n'est qu'un calme perfide...
Oui, de tous mes instants ce seul instant décide.
Les vertus dans mon ame avoient suivi l'amour;
L'amour céde, et j'y sens le crime de retour...
Quel bruit se fait entendre?

SCÈNE VI.

THÉODORE, GRECS, MAHOMET.

THÉODORE, *désarmé, blessé, et soutenu par les Grecs.*

Ah! seigneur, ta présence
Peut seule des mutins désarmer l'insolence.
Je combattois... Irène accourt avec transport.
Elle me voit sanglant, elle cherche la mort:
Par le fer des soldats son sang va se répandre...
Je me meurs, et mon bras ne peut plus la défendre.

MAHOMET.

S'il faut que dans son sang mes soldats aient osé!...
(*à part.*)
Ah! courons, trop long-temps c'est être méprisé...
Traîtres! vous fléchirez, ou cette même Irène,
J'en jure, ne mourra que votre souveraine!...
Non, la nécessité ne peut rien sur les rois;
Et mon cœur n'est point fait pour recevoir des lois.
(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

THÉODORE, GRECS.

THÉODORE.

Dieu, de tant de périls garantissez Irène.

SCÈNE VIII.

ZAMIS, THÉODORE, GRECS.

ZAMIS.

Quel triomphe!... Ah! seigneur, je ne le crois qu'à peine.

THÉODORE.

Irène?...

ZAMIS.

Tout lui cède : aux portes du palais
Les mutins poursuivoient leurs criminels projets ;
Leurs coups portoient par-tout la mort inévitable.
Irène... j'en frémis! Irène, inébranlable,
Porte à travers le fer ses pas précipités;
Et méprisant la mort, « Perfides! arrêtez,
« Dit-elle; des chrétiens épargnez l'innocence;
« Tournez contre moi seule une juste vengeance.
« C'est moi qui vous ravis un vainqueur glorieux:
« Frappez, trempez vos mains dans un sang odieux. »
A peine elle a parlé, son aimable présence
Met la discorde aux fers et bannit la licence.
Éperdus, consternés, tremblants à ses genoux,
Ils cèdent en silence à des charmes si doux.

THÉODORE, *à part.*

Ciel, je t'offre ma mort : mon cœur n'a plus d'alarmes...
Je vois Nassi... grand Dieu! que m'annoncent ses larmes?

SCÈNE IX.

NASSI, THÉODORE, ZAMIS, GRECS.

NASSI, *à Théodore.*

Venez, seigneur, venez; sortons de ce palais.

THÉODORE.

Je tremble...

NASSI.

Épargnez-vous d'inutiles regrets.

THÉODORE.

Irène?...

NASSI.

Hélas!

THÉODORE.

Nassi?...

NASSI.

Malheureuse victime!...

Elle n'est plus.

THÉODORE.

Grand Dieu!

NASSI.

Mes yeux ont vu le crime.

THÉODORE.

Et quelle main barbare, instrument du forfait...

NASSI.

Frémissez : c'est la main du cruel Mahomet.

ZAMIS.

Juste ciel!

THÉODORE.

Je me meurs!

NASSI.

Irène triomphante,
Contemploit à ses pieds l'armée obéissante;
Mahomet a paru. Les chefs et les soldats
D'Irène, par leurs cris, célébrent les appas.
Il s'arrête, il admire, il soupire, il s'avance.
Aux cris tumultueux succède un long silence.
Il marche... dans ses yeux sont la rage et les pleurs:
« Le voilà cet objet proscrit par vos fureurs,
« A-t-il dit, cet objet à qui la vertu même
« Auroit du monde entier cédé le diadème.
« Vous étiez trop heureux sous un règne si doux!
« Je vous vois maintenant trembler à ses genoux:
« Traîtres! il n'est plus temps... Pleurez sur sa mémoire.
« Vous la perdez, cruels! je l'immole à ma gloire. »
Ah! seigneur! furieux, il saisit un poignard,
Il jette sur Irène un funeste regard,
La frappe... Pardonnez à ma douleur mortelle,
Le sang coule; déjà la victime chancelle:
Elle tombe; ses yeux se tournent vers le ciel,
Et son cœur expirant pardonne au criminel.

THÉODORE.

Grand Dieu, dont le courroux éclate sur Byzance,
Que sa mort et la mienne apaisent ta vengeance!

FIN DE MAHOMET SECOND.

LA
COQUETTE CORRIGÉE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR LANOUE,

Représentée, pour la première fois, le 23 février 1756.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS.
LE VIEUX COMTE.
CLITANDRE.
ÉRASTE.
JULIE, jeune veuve, coquette.
ORPHISE, tante de Julie.
LA PRÉSIDENTE, femme du monde.
ROSETTE, suivante de Julie.
UN LAQUAIS.

La scène est à Paris, dans un salon commun aux appartements d'Orphise et de Julie.

LA

COQUETTE CORRIGÉE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE.

Ah! Clitandre, c'est vous? Ma joie en est extrême.
Je devois envoyer chez vous ce matin même.
Je voulois vous parler.

CLITANDRE.

Je me tiendrois heureux
De pouvoir deviner et remplir tous vos vœux:
Mais, madame, avant tout, dites-moi, je vous prie,
Quel est le but, l'objet de la plaisanterie
Que l'on me fait, et dont vous êtes de moitié.

ORPHISE.

De moitié? moi, Clitandre?

CLITANDRE.

Oui, vous. Notre amitié

Exige que de tout vos bontés m'éclaircissent :
Lisez.

(*Il donne un billet à Orphise.*)

ORPHISE *regarde la signature, et dit*

« Julie! » Enfin mes projets réussissent.

« Vous ignorez sans doute que c'est à moi à répondre
« de la conduite de mon aimable tante. Peu s'en faut
« qu'elle ne m'ait fait confidence des sentiments qu'elle
« a pour vous, et je prétends juger par moi-même si
« vous les méritez. Ainsi, monsieur, préparez-vous à
« subir l'examen le plus sévère; et sur-tout faites pro-
« vision de bonnes raisons pour justifier, à votre âge,
« et votre éloignement pour les niéces, et votre goût
« déterminé pour les tantes.

« JULIE. »

Quel éclaircissement exigez-vous de moi?
Ce billet est très clair.

CLITANDRE.

Vous riez, je le voi.

ORPHISE.

Pourquoi donc? Je n'osois avouer ma défaite,
Et de mes sentiments ma niéce est l'interprète :
Je la remercierai.

CLITANDRE.

Cessez de plaisanter.

ORPHISE.

Mon amitie pour vous ne sauroit s'augmenter,
Clitandre : j'aime en vous cet heureux caractère,

Qui vous rend à-la-fois agréable et sincère;
Cet esprit dont le ton plaît à tous les états,
Que la science éclaire, et ne surcharge pas,
Dont l'essor libre et pur, parcourant chaque espace,
Badine avec justesse, et raisonne avec grace...
Ne m'interrompez pas.

CLITANDRE.

Madame, ce portrait
Me ressemble si peu...

ORPHISE.

La vérité l'a fait.
Mais je sais que votre ame est bien plus belle encore.

CLITANDRE.

Avec profusion votre main me décore.
Mais quittez ces pinceaux que l'amitié conduit:
C'est assez me flatter, je voudrois être instruit.
Cette lettre...

ORPHISE.

Est l'effet de mon heureuse adresse.
Il faut que vous m'aidiez à corriger ma nièce.

CLITANDRE.

Quoi! ce projet encore occupe votre esprit?
Votre nièce l'ignore, ou sans doute elle en rit.
Mais pour l'exécuter, quel rare stratagème?...

ORPHISE.

Il faut que vous l'aimiez.

CLITANDRE.

Moi, Julie?

ORPHISE.

Oui, vous-même.

Bien plus, je vous réponds du plus tendre retour

CLITANDRE.

Le cœur de votre nièce est-il fait pour l'amour?

ORPHISE.

Je connois, comme vous, cette ardeur vagabonde
Qui l'entraîne sans choix dans les flots du grand monde.
Je sais qu'elle est coquette, et qu'à tout l'univers
Sa vanité voudroit faire porter ses fers,
Envahir tous les cœurs, briller sans concurrence,
Déifier enfin sa beauté qu'on encense.
Si je l'accuse ici, ce n'est point par humeur;
Je l'aime, et je voudrois assurer son bonheur.
Quand son époux mourut, victime de mon zèle,
Retraite, amis, maison, j'ai tout quitté pour elle:
Je n'ai point revêtu l'air farouche et grondeur,
Ni d'une surveillante affecté la rigueur;
Elle m'auroit trompée, elle m'auroit haïe.
Elle ne voit en moi que sa plus tendre amie;
Sous ce titre, en tous lieux j'accompagne ses pas,
J'écarte les dangers, je préviens les éclats.
Ne pouvant l'arrêter, je la suis : ma prudence
Préside à sa conduite, en bannit l'indécence;
Et, toujours occupée à régler ses desirs,
Je parois seulement partager ses plaisirs.

CLITANDRE.

Je sais jusqu'à quel point vous êtes estimable.
Mais Julie après tout n'est pas si condamnable:
Tout la porte au plaisir, sa fortune, son rang;
De ses brillants défauts son âge est le plus grand;
Et, quoique du devoir elle étende la chaîne,

Elle résiste encore au torrent qui l'entraîne.
Mais pesez vos desseins. Qui, moi, la réformer?
Je ne connois en moi rien qu'elle puisse aimer.
Je le sens à regret, mais j'ose vous le dire,
Le moindre petit-maître obtiendra plus d'empire.

ORPHISE.

Non : tous nos merveilleux près d'elle ont échoué,
Et de tous leurs assauts son orgueil s'est joué.
Contente d'entasser conquêtes sur conquêtes,
Elle a pour tous les cœurs des chaînes toujours prêtes;
Mais, en les soumettant, elle échappe à leurs traits,
Et du sien jusqu'ici rien n'a troublé la paix.

CLITANDRE.

L'avis est excellent : mais songez donc, madame,
Qu'en voulant allumer une imprudente flamme
Je pourrois le premier en être consumé.
Pour braver tant d'attraits, suis-je assez bien armé?
Veuve et très jeune encor, riche, spirituelle,
Fière de vingt talents, aimable autant que belle,
Mes yeux, long-temps fixés sur tant d'appas divers,
Pourroient faire à mon cœur oublier ses travers;
Je n'ose le risquer.

ORPHISE.

Je vous connois, Clitandre :
Lorsqu'à tant de beautés vous craignez de vous rendre,
Ce n'est là qu'une excuse, un honnête détour.
La vertu seule a droit d'allumer votre amour :
Jusqu'à ce jour ma nièce a conservé la sienne,
Mais bientôt il n'est plus de frein qui la retienne.
Vous pensez comme moi sur cet article-là :

D'un danger si pressant, de grace, arrachons-la.
Aidez-moi de vos soins.

CLITANDRE.

Il faut être sincère,
Ce projet qui vous flatte a trop de quoi me plaire.
Déja plus d'une fois j'ai surpris dans mon cœur
Des desirs inquiets d'obtenir ce bonheur;
Déja depuis long-temps ma raison en alarmes
Ne peut qu'avec effort résister à ses charmes :
De toutes ses erreurs peu tranquille témoin,
Je la suis à regret, et l'admire de loin.
Ainsi, vous le voyez, l'épreuve est dangereuse.

ORPHISE.

Elle vous aimera : son sort est d'être heureuse.

CLITANDRE.

Je ris de vous entendre, et vous me ravissez
Par ce ton décisif dont vous me l'annoncez.
Et sur quoi fondez-vous un espoir qui me passe?

ORPHISE.

Oh! je vais vous le dire; écoutez-moi, de grace.
Depuis près de deux mois, habile à tout saisir,
Je conduis mon projet, sans vous en avertir.
J'ai toujours remarqué que la grande folie,
Que le goût dominant de ma chère Julie,
Est moins de captiver ceux qui l'aiment par choix,
Que d'asservir les cœurs soumis à d'autres lois.
Un amant, quel qu'il soit; la trouvera rebelle :
Mais, qu'il en aime une autre, il devient digne d'elle;
Et pour se l'attacher, il n'est feintes, détours,
Ruses, dont son orgueil n'emprunte le secours.

Elle attaque, on résiste; elle presse, on lui cède:
Mais un est-il soumis, un autre lui succède.
Pour fixer ses regards sur ce que vous valez,
J'ai dit que vous aimiez; mais que vos feux voilés,
Remplissant tous les vœux d'une amante sincère,
Couvroient votre bonheur des ombres du mystère;
Que je la défiois de troubler vos plaisirs,
Quoiqu'elle vît souvent l'objet de vos desirs;
Et que votre conquête, à ses yeux interdite,
Supposoit dans une autre un plus rare mérite.
Son cœur a pris l'essor, et ses émotions
Ont d'abord éclaté par mille questions.
J'ai feint de badiner; l'atteinte étoit portée:
Lorsque vous paroissiez, je l'ai vue agitée,
Suivre par-tout vos yeux, peser tous vos discours,
Chercher avidement l'objet de vos amours,
Et toujours cependant employer tous ses charmes,
Afin de vous forcer à lui rendre les armes.
D'ordinaire sur moi vos regards se perdoient,
Les siens en même temps sur moi se confondoient.
A cent petits égards votre amitié fidèle,
Mille fois m'a donné l'avantage sur elle:
Ses soupçons balançoient; ils se sont appuyés,
Et produisent enfin l'effet que vous voyez.

CLITANDRE.

Eh bien! si notre amour eût été véritable,
Le moyen d'excuser ce trait abominable?

ORPHISE.

Il ne l'est point: pourquoi le prendre au sérieux?

CLITANDRE.

Elle n'en est pas moins criminelle à mes yeux.
Penseroit-elle à moi, si sa maligne adresse
N'y trouvoit le plaisir d'enlever ma tendresse,
(*Orphise rit.*)
A qui?... Fort bien; riez.

ORPHISE.

Je ris de ce courroux.
Son caractère est-il une énigme pour vous?
Sa fierté vous défie; allons, entrez en lice.
En vous faisant aimer, confondez sa malice :
Entraînez, séduisez; humiliez son cœur,
Et forcez son orgueil à connoître un vainqueur.
Quoi donc! vous balancez? Quelles sont vos alarmes?
Vous le savez, Julie étincelle de charmes;
La nature a versé sur elle avec plaisir
Cent dons que la fortune a pris soin d'embellir.
L'abus de tant d'appas tous deux nous inquiète :
Mais qu'elle aime une fois, et la voilà parfaite;
Un véritable amour au sein de la vertu
Va fixer pour jamais son cœur trop combattu.
Ces mêmes qualités qui causent notre flamme,
Un honnête homme aimé les transmet dans notre ame.
De mille sots amours son cœur s'est garanti;
Sans le vôtre comment peut-il être assorti?
Tout ce qui l'environne est-il fait pour lui plaire?
Son sort est de plier sous un digne adversaire;
Et le mien est de voir heureux et réuni
Ce que j'ai de plus cher, ma nièce et mon ami.

CLITANDRE.

Je cède, et vais tenter cette grande entreprise :
Mon penchant m'enhardit, votre espoir m'autorise.
Mais, pour me mettre au fait, quel est l'amant du jour?

ORPHISE.

Lisimon.

CLITANDRE.

Que devient Éraste et son amour?

ORPHISE.

Le vieux comte le chasse; et ce choix ridicule
Cache un plus noble feu qu'elle se dissimule :
Voyez-la, parlez-lui.

CLITANDRE.

Je reste dans ces lieux :
Je veux tout observer d'un regard curieux.

ORPHISE.

La cour va se grossir, on vient et je vous quitte.
Adieu, mon cher neveu.

SCÈNE II.

CLITANDRE.

C'est aller un peu vite :
Il s'en faut que sa nièce et moi soyons d'accord.
Allons; sans nous flatter, secondons son effort.

SCÈNE III.

ÉRASTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Éraste chez Julie! Est-ce là ta promesse?
Qu'y viens-tu faire? dis.

ÉRASTE.

Abjurer ma foiblesse;
Du plus sanglant reproche accabler, à tes yeux,
L'objet le plus perfide et le plus odieux.

CLITANDRE.

Tu l'aimes donc bien fort?

ÉRASTE.

Qui, moi? je la déteste.

CLITANDRE.

Je ne m'en doutois pas.

ÉRASTE.

Oh! je te le proteste.
Ce n'est plus un amour masqué par le dépit,
Qui s'irrite et s'apaise après un peu de bruit;
C'est un dessein formé d'éclater, de lui nuire:
Je cours l'exécuter, et je viens l'en instruire.

CLITANDRE.

J'ignore quel sujet cause ton désespoir;
Mais j'en augure mal, puisque tu veux la voir.
Qui gronde une volage est encore fidèle;
Il vaut mieux l'imiter que lui faire querelle:
Cours chez Lucile; un mot va te rendre innocent

Ton amour pour Julie, éteint presque en naissant,
Est encore ignoré de cette fille aimable;
Ce secret révélé te rendroit plus coupable.
Va : je l'ai disposée à te bien recevoir.

ÉRASTE, *tirant de sa poche une lettre.*

Tiens, reconnois Julie et le trait le plus noir.
Hier, détestant Julie et sa flamme inconstante,
Je me fais annoncer chez ta belle parente :
Dans ses yeux, où son ame étaloit sa grandeur,
Je lis en rougissant, mon crime et son ardeur :
Je tombe à ses genoux, muet et plein d'alarmes...
Je reçois mon pardon, arrosé de ses larmes.
Attendri, pénétré d'amour et de remords,
Pour me justifier je fais d'heureux efforts :
Lucile s'y prêtoit, et sa bouche timide
Me traitoit de volage, et non pas de perfide...
C'est dans ce même instant qu'un démon envieux
M'accable, la détrompe, et l'insulte à mes yeux.

(*Il donne le billet à Clitandre.*)

CLITANDRE *lit.*

« De grace, madame, débarrassez-moi d'Éraste.
« L'hommage qu'il s'avise de me rendre afflige votre
« amour-propre, sans flatter le mien; et vous devriez
« prendre un peu plus de soin de conserver vos con-
« quêtes. Il m'a menacée de retourner à vous; soyez,
« je vous prie, assez généreuse pour ne me le point
« renvoyer.

« JULIE. »

ÉRASTE.

Eh bien! que diras-tu?

CLITANDRE.

Que Julie est sincère;
Qu'il faut, pour ton honneur, l'oublier et te taire.

ÉRASTE.

Me taire? Oh! la coquette apprendra désormais
A respecter l'amour, à le laisser en paix;
A voir d'autres beautés partager son empire,
A ne leur point ravir des cœurs qu'elle déchire;
Et je veux préserver de ses fers odieux
Cent crédules amants que séduisoient ses yeux.
Je l'attends. Lorsqu'au gré du courroux qui m'amène
Mes discours insultants auront bravé sa haine,
Je cours, dans vingt maisons, des plus vives couleurs
Peindre sa fausseté, ses travers, ses noirceurs;
Et, livrant au public l'esprit dont elle brille,
J'imprime ses billets, et je les apostille.

CLITANDRE.

Tu lui feras justice, et pour moi j'y consens.
Les besoins du courroux sont des besoins pressants;
Contente-les, mon cher : quand tu seras tranquille,
Je te demanderai ce qu'en pense Lucile.

ÉRASTE.

Oh! Lucile est trop bonne : elle m'a défendu
De la voir, d'éclater; mais ..

CLITANDRE.

Je l'avois prévu.
Résiste à ses conseils, va, cours te satisfaire;
Dépêche, car demain tu n'en voudras rien faire.

ÉRASTE.

Je le voudrai demain, dans dix ans.

CLITANDRE.

Non, crois-moi.
Réfléchis un moment, tu rougiras de toi.
Que t'a donc fait Julie? et pourquoi ta vengeance
La veut-elle punir de ta propre imprudence?
Ses regards à Lucile ont arraché tes vœux:
Ton infidélité n'étoit pas dans ses yeux;
Elle étoit dans ton cœur; seul il fit l'injustice,
Et c'est sur lui qu'en doit retomber le supplice.
Ton dépit, ton courroux n'est encor qu'imprudent:
Il devient criminel, si tu vas plus avant.
Tu cherchas à lui plaire, et tu plus à Julie:
Ne fût-ce que deux jours, elle fut ton amie;
Tout ce que ces deux jours Julie a fait pour toi,
Sous le sceau le plus saint fut commis à ta foi;
Regards, billets, discours, signes de toute espèce,
Du plus profond secret supposoient la promesse;
Aux mains d'un honnête homme elle a cru confier
Le pouvoir de la perdre ou de l'humilier.
Des devoirs de l'amant sois quitte, elle est volage;
Le secret en est un dont rien ne te dégage:
Elle est femme, elle rompt de perfides liens;
Sois homme, tes serments doivent survivre aux siens.
Laissons le petit-maître et l'impudent cynique
S'abreuver de scandale et vivre de critique,
Et, sans frein, sans pudeur, déchirer de leurs traits
Celles dont ils n'ont pu profaner les attraits;
Laissons cette vermine orgueilleuse et sans ame
Se parer des débris de l'honneur d'une femme:
Le bruit est pour le fat, la plainte pour le sot;

L'honnête homme trompé s'éloigne, et ne dit mot

ÉRASTE.

Mais enfin, quand Julie...

CLITANDRE.

Eh! finis. Ta colère
N'a pas le sens commun. Monsieur cherchoit à plaire;
Auprès d'une coquette il n'a pas réussi;
C'en est fait, pour jamais son honneur est noirci.

ÉRASTE.

Quoi! tu n'approuves pas...

CLITANDRE.

J'admire ma bêtise
D'opposer des raisons à semblable sottise.
C'est un rare accident qui t'arrive en ce jour,
Et personne avant toi n'éprouva pareil tour!
Une femme coquette! Ah! bon dieu, quel prodige!
Tout Paris va pleurer du malheur qui t'afflige;
Et des belles, sur-tout, le scrupuleux troupeau
Va frémir au récit d'un forfait si nouveau.

ÉRASTE.

Mais je prétends, au moins...

CLITANDRE.

Retourne chez Lucile:
Elle t'aime, aime-la; la vengeance est facile.
Que tardes-tu, dis-moi? Bientôt ton successeur...

ÉRASTE.

Quel est-il?

CLITANDRE.

Lisimon.

ÉRASTE.

Lisimon?

CLITANDRE.

Oui, d'honneur:
Sa tante me l'a dit.

ÉRASTE.

Qui? ce vieux militaire,
Estimable, il est vrai, mais si peu fait pour plaire?
Que depuis quatre mois le marquis son neveu,
Malgré tant de leçons, a façonné si peu?

CLITANDRE.

Oui, te dis-je.

ÉRASTE.

Cet homme est-il fait pour Julie?
C'est d'un mauvais plaisant la mauvaise copie;
Véridique, borné, par conséquent mutin,
Qui voudra de l'amour... Oh! parbleu, mon chagrin
Ne tient point au récit d'un choix aussi bizarre,
Et je ris des douceurs que l'amour leur prépare.

CLITANDRE.

Il paroît.

SCÈNE IV.

LE COMTE, ÉRASTE, CLITANDRE.

LE COMTE, *embrassant Éraste.*

Eh! bonjour, mon très cher.

ÉRASTE.

Quel transport!

Il m'étouffe.

CLITANDRE.

Oh ! jadis on embrassoit bien fort.

ÉRASTE.

Et sur-tout son rival.

LE COMTE.

Moi, ton rival?

ÉRASTE.

Sans doute.

Il n'en conviendra pas, il est modeste.

LE COMTE.

Écoute.

Tu railles; mais crois-moi, dans mes jours libertins,
Je ne haïssois pas ces petits cœurs mutins;
Je savois les réduire; et plus d'une Julie
De s'être prise à moi s'est souvent repentie.

ÉRASTE.

Bon! c'est un jeu pour vous que de fixer son cœur.

LE COMTE.

Mais, Éraste, à ton air moitié triste et moqueur,
On diroit qu'un congé... mais de la bonne espèce...

ÉRASTE.

Il est vrai.

LE COMTE, *bas, à part.*

Bon! Julie a rempli sa promesse.

(*haut.*)

La perfide! As-tu fait, dis-moi, bien du fracas?
Eh bien! conte-moi donc ton pitoyable cas:
Julie...

ÉRASTE.

Oh! s'il vous plaît, vous le saurez d'un autre;
Et vous-même bientôt vous conterez le vôtre.

LE COMTE.

Le mien? Pauvre jeune homme! il est désespéré.
Crois-moi, c'est pour toujours que je suis adoré.

CLITANDRE, *au comte.*

Pour toujours?

LE COMTE, *à Clitandre.*

Oui; malgré votre surprise extrême,
C'est une vérité que je tiens d'elle-même.

CLITANDRE.

D'elle-même?

LE COMTE.

Oui, vous dis-je.

CLITANDRE.

Oh! oh! c'est tout de bon.
Éraste, qu'en dis-tu?

ÉRASTE, *à Clitandre.*

Que monsieur a raison.
Sans crime il ne peut plus douter de sa tendresse;
Elle n'a jamais fait qu'à lui cette promesse.

LE COMTE.

Comme on blâme les gens que l'on ne connoît pas!
Savez-vous que Julie, avec tous ses appas,
Ne me sembloit d'abord qu'une franche coquette,
Rien qu'une écervelée? oui, je vous le répète.
J'ai connu mon erreur en la voyant de près.
Sa candeur, son bon sens, égalent ses attraits.
Je l'entretins hier une heure en confidence;

Je fus, je l'avouerai, charmé de sa prudence,
De sa sincérité, la... de sa bonne foi.
Allez lui demander, elle m'estime, moi.
(*Éraste et Clitandre rient.*)
Vous riez? Oh! parbleu! messieurs de la jeunesse,
Vous irez faire ailleurs admirer votre espéce.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, LE COMTE, ÉRASTE, CLITANDRE.

LE MARQUIS, *au comte.*

Bonjour, mon oncle. Eh bien! nous avons réussi;
(*à Éraste.*)
Vous êtes en faveur, Éraste... Ah! te voici.
Tu n'es plus à Julie, et j'ai rompu ta chaîne :
Demain le président te cède Celimène;
Nous avons d'hier au soir pris nos arrangements.

ÉRASTE, *au marquis.*

Pour d'autres que pour moi conserve tes présents.

LE MARQUIS.

Mais il te faut pourvoir; mon oncle prend ta place,
Tu lui cédes Julie.

ÉRASTE.

Oh! de fort bonne grace.

LE MARQUIS.

Eh! oui, mon cher! eh! oui : c'est comme il faut agir.
Regretter une femme! il en faudroit rougir.
Pourquoi se tourmenter par un dépit frivole?

Une vous quitte? Eh bien! une autre vous console.
On se convient? Tant mieux, entière liberté.
On se déplaît? Bonsoir; chacun de son côté.

ÉRASTE.

Vos conseils sont fort bons, et j'en vais faire usage.
Clitandre, je t'attends pour finir ton ouvrage.
(*Il sort.*)

CLITANDRE, *à Éraste.*

Une affaire m'arrête, et je veux l'achever.
Chez Lucile à l'instant je vais te retrouver.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LE COMTE, CLITANDRE.

LE MARQUIS, *au comte.*

Ceci pour vous, mon oncle, est un exemple utile :
Quand votre tour viendra, soyez aussi docile.

LE COMTE, *au marquis.*

Mon tour ne viendra point, entendez-vous?

LE MARQUIS.

Eh! mais...
Il faut bien que Julie un jour...

LE COMTE.

Eh! non, jamais :
Elle m'estime trop.

LE MARQUIS.

Si fort qu'elle vous prise,
Encor faut-il qu'un jour...

LE COMTE.

Eh! non : son ame est prise.
Son cœur sera constant, le temps le fera voir ;
Et j'en crois les serments que je vais recevoir.
(*Il entre chez Julie.*)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, CLITANDRE.

LE MARQUIS, *riant*

Les oncles sont plaisants.

CLITANDRE.

Marquis, je suis sincère;
A la suite du choix que vous avez fait faire,
Je prévois, pour Julie et vous, quelque embarras.

LE MARQUIS.

Peut-être un peu de bruit vers la fin, n'est-ce pas?
Tant mieux, nous en rirons.

CLITANDRE.

Mais Julie...

LE MARQUIS.

Eh! qu'importe ?
Elle n'a point encore eu de scène un peu forte :
Il la faut aguerrir.

CLITANDRE.

Son éducation
Vous donne un peu de soin?

LE MARQUIS.

Non; sa vocation

L'emporte. La nature en a fait un chef-d'œuvre.
C'est le meilleur esprit! qui tracasse, manœuvre,
Médit, sème le trouble, aime à tout diviser;
Qui brouilleroit l'état, le tout pour s'amuser;
De révolutions, de conquêtes avide,
Qui voudroit envahir tout l'empire de Gnide.
Son ame est tout à jour, son cœur est un miroir,
D'où l'amour disparoît dès qu'il s'est laissé voir :
Petit monstre charmant, lutin indéchiffrable,
Qu'il faudroit étouffer, s'il n'étoit adorable;
Qui, blâmant, approuvant, raisonnant au hasard,
Vous étonne, vous force à suivre son écart.
Avant qu'il soit deux mois, et sous ma discipline,
De nos cercles brillants ce sera l'héroïne.

CLITANDRE.

Oui, c'est un bon sujet : sans doute elle ira loin.
Mais, dites-moi, quel est l'objet de votre soin?
De vous en faire aimer?

LE MARQUIS.

L'idée est impayable.
Si de m'aimer deux jours je la croyois capable,
Je l'abandonnerois. J'ai des principes, moi;
Mais solides, constants. Mon destin, mon emploi,
C'est d'éteindre en tous lieux ce travers qui me blesse,
Ce sentiment pervers qu'on appelle tendresse,
Dont l'abus à l'amant donne en propriété
Un objet qui se doit à la société.
Mon étude d'abord est d'armer une belle
Contre cent préjugés dont on les ensorcelle;
Ces noms tant répétés de décence, de mœurs,

En moins de deux leçons s'effacent de leurs cœurs;
Je les livre à la soif de briller et de plaire.
Elles aiment le bruit; oh! je leur en fais faire.
Une scène bruyante amène un autre éclat;
Tantôt c'est un caprice, et tantôt un combat:
On noircit, on caresse; on brouille, on raccommode;
Et, livrée aux devoirs d'une femme à la mode,
Toujours dans les plaisirs, on se fait une loi
De braver le public, et de vivre pour soi.

CLITANDRE.

Vos talents merveilleux égalent vos lumières;
Vos leçons ont germé chez beaucoup d'écolières.

LE MARQUIS.

Il en faut convenir, et je suis effrayé
Des rapides succès dont mon zèle est payé.

CLITANDRE.

Vous avez beau vanter votre art, votre système;
Il n'est point infaillible, et Julie elle-même,
Malgré son naturel et malgré vos talents,
N'est point parfaite encor.

LE MARQUIS.

Non : ses progrès sont lents.
Depuis un certain temps, certaine retenue
Sur le dernier degré l'arrête suspendue.
Pour atteindre au sommet il ne lui faut qu'un pas;
Elle a l'entêtement de ne le vouloir pas.
Oh! parbleu, nous verrons. Chloé, Célie, Hortense,
Dont je vais l'entourer, vaincront sa résistance:
Je leur prête ce soir ma petite maison;
Leur exemple mettra Julie à la raison.

Une femme, d'une autre aime à presser la course ;
Et c'est pour les former ma dernière ressource.
La voici.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, JULIE, LE MARQUIS, CLITANDRE.

JULIE *entre en petite-maîtresse, et regarde beaucoup Clitandre pendant toute la scène.*

(*au comte, qui lui donne la main.*)

Pourquoi non? Cela peut s'arranger.

LE COMTE, *à Julie.*

Vous m'écrirez?

JULIE.

Oui, oui, nous y pourrons songer.

LE MARQUIS, *à Julie.*

Vous sortez?

JULIE, *au marquis.*

Oui vraiment. J'ai hâté ma toilette.
Je ne veux pas du comte épuiser la fleurette :
J'entends mes intérêts.

LE COMTE.

Ah! madame, les miens
Sont de perpétuer de si chers entretiens.

LE MARQUIS, *au comte.*

Mon oncle, votre amour est d'un babil extrême.

LE COMTE.

Chacun de vos attraits mérite un diadème :
Comme elle est rayonnante!

JULIE, *au comte.*

Il suffit pour un jour.

(*au marquis.*)

Je sais presque à présent comme on faisoit l'amour
Au temps de mon aïeule. Adieu : je vais en ville.

LE MARQUIS.

Si matin en visite?

JULIE.

Oui, chez une imbécile,
Chez la prude Doris, qui vint hier m'ennuyer.
Dans la même monnoie, oh, je vais la payer !
Car je choisis exprès l'heure, l'instant propice,
Où seule... Enfin je veux que Damon me maudisse.

LE MARQUIS.

Ils sont fort bien, dit-on?

JULIE.

Eh ! oui, c'est le meilleur;
Qu'en dites-vous? Je veux lui dérober son cœur.
Je prétends les brouiller à ne se plus entendre.

LE MARQUIS.

Eh ! mais oui ! ce seroit un service à leur rendre.
Damon, en vérité, devroit être confus;
Depuis près de dix jours ils ne se quittent plus.

LE COMTE.

Mais dix jours, c'est bien peu pourtant.

JULIE.

Pour moi j'ignore
Ce qu'au bout de dix jours on peut se dire encore.

LE COMTE.

Ah ! madame, on se dit...

JULIE.

Mon cher comte, entre nous,
Je doute que jamais je l'apprenne de vous.
(*Elle donne la main au marquis et au comte, et fait une révérence à Clitandre.*)

SCÈNE IX.

CLITANDRE.

Avec quelle finesse elle a tendu le piége!
Vingt regards... Pas un mot. Je veux à son manége
Opposer... Mais on vient... C'est Rosette : tant mieux.

SCÈNE X.

CLITANDRE, ROSETTE.

ROSETTE.

Monsieur, par ordre exprès, ne quittez pas ces lieux.

CLITANDRE.

Je n'ai pas le loisir.

ROSETTE.

La réponse est jolie!
Mais je vous parle au moins de la part de Julie.

CLITANDRE.

A la bonne heure : mais...

ROSETTE.

Elle va revenir.

CLITANDRE, *lui donnant un billet.*

Rends ce billet...

ROSETTE.

C'est vous qu'on veut entretenir.
Quelque esprit, quelque amour que vous y puissiez mettre,
Tête à tête on dit mieux que ne dit une lettre.

CLITANDRE.

Mais vraiment ce billet je ne l'ai point écrit;
Il vient d'elle.

ROSETTE.

Comment?

CLITANDRE.

Un valet mal instruit
A sans doute oublié sa véritable adresse;
Mais il n'est pas pour moi: tiens, rends-le à ta maîtresse.

ROSETTE.

Il est pour vous, monsieur.

CLITANDRE.

Non.

ROSETTE.

Le fait est constant;
Je le sais bien.

CLITANDRE.

Eh! non.

ROSETTE.

Ciel! quel entêtement!
Je sais son secret.

CLITANDRE.

Soit. Je ne veux pas l'apprendre.

ROSETTE.

Vous savez fort mal vivre, au moins, monsieur Clitandre.

CLITANDRE.

Adieu.

ROSETTE.

Demeurez donc : vous me ferez gronder.

CLITANDRE.

Une affaire me presse, et je ne puis tarder.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

ROSETTE.

Oui ! C'est donc là le ton de ces gens raisonnables,
De ces gens qu'on estime? Ah ! qu'ils sont haïssables !
Quel accueil ! Par ma foi, les femmes n'ont pas tort,
Quand il s'en rencontre un, de le chasser d'abord.
Heureusement l'espéce en est rare, et nos belles
Trouvent à moissonner des cœurs plus dignes d'elles.
Quel caprice à Julie aussi de s'adresser
A ces gens dont la tête est faite pour penser,
Dont le cœur froidement réfléchit et médite?
C'est bien fait : elle n'a que ce qu'elle mérite.
Puisse-t-on accueillir de la même façon
Toute femme qui veut tâter de la raison !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ROSETTE, JULIE.

JULIE.

Mais je n'y comprends rien. Quoi! tout de bon, Clitandre,
Malgré mon ordre exprès, n'a pas voulu m'attendre?

ROSETTE.

Pour la première fois, non sans étonnement,
Madame, j'ai vu fuir, à cet ordre charmant.
Je l'ai souvent porté; ma moindre récompense
Étoit de voir briller la joie et l'espérance:
Souvent avec orgueil j'en admirois l'effet.
Mais sur monsieur Clitandre il a manqué tout net.
Ce n'est pas tout encor.

JULIE.

Quoi donc?

ROSETTE.

Voici la lettre...

JULIE.

Comment?

ROSETTE.

Qu'il vous a plu de lui faire remettre.

JULIE.

Il te l'auroit rendue?

ROSETTE.

Oui.

JULIE.

Mais on n'y tient point.

ROSETTE.

A ce beau procédé, l'air, le ton étoit joint.

(*Julie, piquée, rougit.*)

Vous rougissez, je crois?

JULIE.

L'aventure est nouvelle.

ROSETTE.

N'allez pas accuser au moins mon peu de zéle :
J'ai prié, j'ai grondé.

JULIE.

Clitandre a de l'esprit:
Il a cru me piquer en rendant cet écrit;
Il veut me voir venir. Oui-dà! cet artifice
Peut-être surpreudroit un cœur encor novice;
Mais il devroit me croire assez d'habileté,
Pour m'honorer d'un piége un peu moius usité.

ROSETTE.

Je ne vois là-dedans artifice ni piége.
Il ne vous aime point, voilà tout son manége.

JULIE.

Il ne m'aime point?

ROSETTE.

Non.

JULIE.

Mais y penses-tu bien?

ROSETTE.

Vous êtes adorable... oui : mais il n'en voit rien.
Ignorez-vous ces goûts bornés et terre-à-terre?
Plongés dans l'épaisseur de leur petite sphère,
Il leur faut des objets qui soient à leur niveau,
Et qui puissent tenir dans leur petit cerveau :
A ce qui leur ressemble ils portent leur hommage.
Vous êtes pour ces gens d'un trop sublime étage;
Ils n'ont pas, pour vous voir, les organes qu'il faut,
Et Clitandre est peu fait à regarder si haut.

JULIE.

Soit caprice ou raison, sa conquête me tente :
Je veux, pour quelques jours, l'emprunter à ma tante.

ROSETTE.

Ils s'aiment donc?

JULIE.

Tout juste.

ROSETTE.

Ah! quelle trahison!
Ils s'aiment sans votre ordre?

JULIE.

Oh! j'en aurai raison.

ROSETTE.

Quoi! tandis qu'au dehors l'ardeur de votre zèle
Persécute en tous lieux, détruit l'amour fidele;
Qu'au mépris des clameurs de mille objets trahis
Vous divisiez au loin les cœurs les mieux unis;
Quoi! dans votre maison, et sous vos yeux, madame,

Deux cœurs osent brûler d'une constante flamme?
Armez-vous, combattez, courez les désunir;
Oui, fût-ce votre mère, il faudroit la punir.

JULIE.

Depuis un certain temps, soit orgueil ou franchise,
Le ton avantageux est le seul ton d'Orphise.
Fière de son héros, elle m'a mille fois
Vanté, sans le nommer, le prix de certain choix...
Que je faisois grand bruit, tandis que d'autres charmes
Captivoient certains cœurs au-dessus de mes armes...
Des bravades enfin, des défis. J'ai tant fait,
Que de ses feux si beaux j'ai découvert l'objet;
C'est ce même Clitandre, ou je suis fort trompée.
Oh! je la punirai de s'être émancipée;
Ce jour même ses tons seront humiliés,
Et je trouve plaisant de la voir à mes pieds.

ROSETTE.

Tout comme il vous plaira; mais les niéces prudentes
Aiment bien mieux tromper qu'humilier leurs tantes.
Consultez-vous: tromper... c'est un plaisir si doux!
Mais je n'approuve pas le second, entre nous.
Clitandre est de ces gens, il a su m'en convaincre,
Qu'il n'est ni glorieux ni facile de vaincre:
Des préjugés, des tons qui vous sont inconnus...
De la raison, enfin; n'attendez rien de plus.

JULIE.

De la raison, dis-tu? Peu de chose t'arrête.
Ces héros de raison ont tous le cœur si bête!
Leur esprit, il est vrai, gendarmé contre nous,
Souvent brille aux dépens de nos airs, de nos goûts;

Nous dédaigne de loin. Sommes-nous en présence?...
Un seul geste, un coup d'œil, un mot de préférence,
Notre juge bientôt réforme ses arrêts :
On veut nous décider ; on nous voit de plus près ;
On nous voit... vainement on résiste à sa chute,
Le cœur brûle, tandis que la raison dispute.
Clitandre, par exemple, eh bien ! je mets en fait
Qu'il a secrètement lu dix fois mon billet.
Tu n'as pas pénétré dans son ame surprise :
Un reste de vieux goût y combat pour Orphise,
Y balance l'espoir d'un triomphe plus doux ;
Mais un mot d'entretien le met à mes genoux.

ROSETTE.

Puisque vous le voulez, tentez donc l'entreprise.
Il doit être venu sur les ordres d'Orphise.

JULIE.

Bon ! tu m'avertiras. Ma tante... Ah ! la voici.

SCÈNE II.

JULIE, ORPHISE.

ORPHISE.

Ma nièce, comment donc ! vous voilà seule ici?
Vos sujets rassemblés, et pleins d'impatience,
Murmurent hautement d'une si longue absence.
Julie, allez régner. Un peuple tout entier
Attend, et devant vous se vient humilier :
A son empressement ne soyez point rebelle ;
Vénus s'honoreroit d'une cour aussi belle.

JULIE.

Mes triomphes sont beaux et nombreux, j'en conviens,
Mais mon aimable tante aime à cacher les siens :
Contente de régner sur un cœur sans partage,
Ses yeux du monde entier m'abandonnent l'hommage.

ORPHISE.

Comment donc ! sur un cœur, moi je prétends régner?

JULIE.

Je voudrois le connoître, afin de l'épargner...
Car, si j'allois lui plaire?... Allons, en confidence,
Dites... J'ai mes raisons.

ORPHISE.

Elle est folle, je pense.
Va, remplis l'univers de tes succès brillants,
Étale ton esprit, ton savoir, tes talents :
Si j'aimois, ma fierté te mettroit à pis faire;
Tu ne plairas jamais à qui je pourrai plaire.

JULIE.

Ah ! vous me défiez ! je ne réponds de rien :
Adieu. N'oubliez pas au moins cet entretien.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

ORPHISE.

Je ris de sa menace, et son humeur trop vaine,
Dans les nœuds qu'on lui tend, l'embarrasse et l'entraîne :
J'ose tout espérer.

SCÈNE IV.

CLITANDRE, ORPHISE.

ORPHISE.

Ah! Clitandre, c'est vous.
Tout semble concourir au succès le plus doux.
Je viens de la piquer presque jusqu'à l'outrage.
On va, pour vous gagner, mettre tout en usage.
Voyez-la : profitez d'un instant si flatteur,
Et de sang-froid sondez le chemin de son cœur.
Vous vous êtes conduit à merveille, Clitandre:
Le renvoi du billet, le refus de l'attendre,
Dont vous m'avez instruite, ont, par leur nouveauté,
Si puissamment surpris son esprit agité,
Que, fuyant de sa cour la cohue ordinaire,
Je viens de la trouver dans ce lieu solitaire,
Tenant avec Rosette un comité secret,
Et, sur ce que j'ai vu, vous en étiez l'objet.

CLITANDRE.

Il n'est pas temps encor d'écouter l'espérance.
De grace, affermissez plutôt ma résistance.
Dites-moi que l'objet que j'attaque en ce jour
Est inconstant, perfide, incapable d'amour,
Qui, joignant contre moi les attraits à la ruse,
Va rire, si j'échappe, et me perd, s'il m'abuse.
Avec ces sentiments qu'il me faut inspirer,
Assez de coups encor me restent à parer.

J'y ferai de mon mieux, et j'ose bien vous dire
Qu'il ne lui sera pas aisé de me séduire.

ORPHISE.

Paix! j'aperçois Rosette.

SCÈNE V.

CLITANDRE, ROSETTE, ORPHISE.

ROSETTE, *bas, à part.*

Ah! le voilà venu.

ORPHISE, *à Rosette.*

Veux-tu me parler?

ROSETTE, *à Orphise.*

Moi? non, mais...

ORPHISE.

Que cherches-tu?

ROSETTE.

Rien... Mais si vous vouliez, pour soulager Julie,
Madame, en ce moment joindre la compagnie?
Le cercle est fort nombreux.

ORPHISE.

Il est selon son goût,
Et sans moi d'ordinaire elle fournit à tout.

ROSETTE.

Oui, mais dans un instant...

ORPHISE.

Que fait-on?

ROSETTE.

Les parties

Dans les règles de l'art viennent d'être assorties.
A l'ombre d'un faux jour les belles, par nos soins,
De leurs jeunes attraits n'ont que de vieux témoins.
Les laides, au contraire, en face des croisées,
Aux jeunes étourdis sont toutes opposées.
Les amants dos à dos aux deux bouts du logis
Ne peuvent s'entrevoir sans un torticolis.
Pour madame elle a pris, après mainte epigramme,
Deux seigneurs les mieux faits et la plus laide femme.
Elle a bien mieux encor signalé son pouvoir;
Du magique reflet calculant le pouvoir,
Elle a si prudemment distribué les places,
Que nul œil féminin n'a l'usage des glaces;
Tandis que par l'effet du même arrangement,
Elle est vue et se voit dans tout l'appartement.

ORPHISE.

J'entre un moment chez moi, je la rejoins ensuite

ROSETTE, *à Clitandre.*

Et verra-t-on monsieur?

CLITANDRE, *apercevant venir quelqu'un.*

Voici quelque visite.

ROSETTE.

Tant pis.

ORPHISE.

Elle est pour nous.

SCÈNE VI.

CLITANDRE, ROSETTE, LE COMTE, ORPHISE.

ROSETTE, *au comte.*

Venez, on vous attend.

LE COMTE, *transporté, à Orphise.*

Excusez, on m'attend : car dans un autre instant
J'aurois à vous parler d'une affaire importante;
Mais quand la niéce attend, on peut quitter la tante.

ROSETTE, *au comte.*

Venez donc.

LE COMTE, *à Clitandre.*

On m'attend, Clitandre, serviteur.

(*Il entre chez Julie, Rosette le suit.*)

SCÈNE VII.

CLITANDRE, ORPHISE.

ORPHISE.

Il ne jouira pas long-temps de sa faveur.
Je rentre aussi.

(*Elle entre chez Julie.*)

SCÈNE VIII.

CLITANDRE.

Je tremble : oh ! oui, je suis sincère,
Je connois le danger; puissé-je m'y soustraire?

SCÈNE IX.

JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

Mais rien n'est si galant que votre procédé.
Ah ! qu'en un autre temps je vous aurois grondé !
Passons. Pour cette fois ma bonté vous excuse.
Je dépends du moment, et celui-ci m'amuse :
Car, voulant vous parler, vous sachant en ce lieu,
A l'un de vos rivaux j'ai fait prendre mon jeu :
Il est au désespoir; je ris de la grimace
Qu'a fait notre vieux comte en occupant ma place

CLITANDRE.

Votre vieux comte a tort.

JULIE.

Il est original.

CLITANDRE.

Mais, de grace, pourquoi me nommer son rival?
Il vous aime, dit-on

JULIE.

Sans doute. Et vous?

CLITANDRE.

Madame...

Jamais...

JULIE, *avec gaieté.*

Ah! vous voulez déguiser votre flamme;
Vous voulez m'adorer sans que j'en sache rien.
Eh! cessez d'affecter ce modeste maintien.
Vous m'aimez, tout est dit. Eh bien! mon cher Clitandre,
D'honneur, c'est un aveu que je brûlois d'entendre.

CLITANDRE, *étonné.*

Tout est dit? Permettez...

JULIE.

Allons, regardez-moi;

Je le veux.

CLITANDRE.

Volontiers.

JULIE.

Eh bien donc?

CLITANDRE.

Je vous voi.

JULIE.

Est-ce tout?

CLITANDRE.

Les beaux yeux! la charmante figure!

JULIE.

Fort bien : continuez.

CLITANDRE, *souriant.*

Tout est dit, je vous jure.

JULIE, *gaiement.*

Non, non. Vos yeux à moi m'en disent beaucoup plus:

Vous m'aimerez, monsieur; vos soins sont superflus

CLITANDRE.

Et votre cœur du mien sera la récompense.

JULIE, *minaudant.*

Mais vous pouvez compter...

CLITANDRE.

Oui, sur votre constance,
Je le sais. Répondez de grace à votre tour.
Puis-je vous demander ce que c'est que l'amour?

JULIE.

La belle question!

CLITANDRE.

Il est bon que je sache
Quelle idée à ce mot parmi vous on attache;
Car vous le présentez ici sous un aspect,
D'une aisance, d'un ton qui m'est un peu suspect:
Et je ne voudrois pas, joignant mon cœur au vôtre,
Vous donner un amour, moi, pour en prendre un autre.

JULIE.

Comment! en est-il deux? Il est, je crois, par-tout
Tel que nous le sentons; *consonnance* de goût,
Union d'agrément, habitude amusante,
Qu'un caprice détruit, et qu'un coup d'œil enfante;
Le ressort, le lien de la société,
Qui d'objets en objets voltige en liberté;
Qui, pour briller au jour, a quitté les ruelles,
Et transporte à grand bruit le plaisir sur ses ailes

CLITANDRE.

Je meurs, si j'entends rien a tout ce jargon-là.

JULIE.

Eh! mais...

CLITANDRE.

Quoi! vous croyez que l'amour soit cela?

JULIE.

Oui vraiment; aujourd'hui l'on n'en connoît pas d'autre.
Arrangeons-nous pourtant; voyons, quel est le vôtre?
Détaillez-moi...

CLITANDRE.

Le mien, toujours mal défini,
Se dérobe au discours, ne peut qu'être senti;
Et, sans vous offenser, je présume, madame,
Qu'il est rare entre vous, car il lui faut une ame.

JULIE.

Ah! vous m'allez vanter cet être suranné,
De mystères, de pleurs, d'ennuis environné;
Ce tyran des plaisirs de nos antiques belles,
Pour qui c'étoit trop peu d'être dix ans fidèles.
Tout ce vieux protocole est banni sans retour:
Ce n'est plus qu'en passant qu'on encense l'amour.
Clitandre, croyez-moi, suivez cette méthode;
Elle est plus usitée, et beaucoup plus commode.

CLITANDRE.

Non, cela ne se peut.

JULIE.

Quel air humilié!
Vous vous rendez enfin?

CLITANDRE, *voulant s'en aller.*

Vous me faites pitié.

JULIE.

Qui? moi, faire pitié?

CLITANDRE.

Oui, d'honneur.

JULIE.

Mais, Clitandre,
A la compassion je vous trouve un peu tendre.
Sans trop d'orgueil, j'ai cru, jusques à ce moment,
N'inspirer point encor ce triste sentiment.

CLITANDRE.

Et moi, c'est tout de bon que je vous trouve à plaindre:
Car enfin ce bonheur que vous venez de peindre,
Examinez sa source, et pesez sa valeur;
Il est dans votre tête, et non dans votre cœur.
Dans la foule et le bruit, une bouillante ivresse,
De l'erreur à l'excès, guide votre jeunesse;
Au milieu des travers, des écarts, des éclats,
Vous cherchez les plaisirs, les plaisirs n'y sont pas.
Pourquoi courir si loin? L'indulgente nature
Les a mis près de vous dans leur juste mesure;
Mais vous ne rencontrez que leur masque trompeur,
Quand vous chargez l'esprit des intérêts du cœur.

JULIE.

(*à part.*) (*à Clitandre.*)
Mais, vraiment, il raisonne. A merveille, Clitandre!
A vos discours pourtant je ne saurois me rendre;
Car enfin ces plaisirs, à moi, me semblent doux;
Je les sens, j'en jouis.

CLITANDRE.

Ma foi, tant pis pour vous.

JULIE.

Ah ! grace pour celui de briller et de plaire:
Tout autant que la vie, il nous est nécessaire;
Et j'aimerois autant me passer de beauté,
Que de voir sur un seul son pouvoir limité.
La, descendez un peu dans le cœur d'une femme,
Et jugez quel plaisir doit enivrer son ame,
Quand d'un cercle brillant les vœux et les regards
Sur elle concentrés tombent de toutes parts;
Quand sur mille témoins de sa toute-puissance
Elle verse l'amour, le dépit, l'espérance:
Elle parle; l'éloge aussitôt retentit:
Elle jette un coup d'œil; on espère, on pâlit:
Autour d'elle, à son gré, tout s'émeut, tout s'arrête;
Elle forme un orage, ou calme une tempête;
De mille passions elle excite les flots;
Tous les cœurs sont troublés, le sien reste en repos.

CLITANDRE.

Le sien reste en repos? L'aimable perspective
Que vous nous présentez! Quoi l'ardeur la plus vive...

JULIE.

Oh! vous ne passez rien. Allez-vous quereller?
Je dis que c'est pour nous un besoin de briller.

CLITANDRE.

Brillez donc, j'y consens; et laissez-moi, madame,
Chercher d'autres plaisirs inconnus à votre ame;
Moins d'éclat, plus d'amour, un peu de bonne foi,
Des appas, des vertus, c'en est assez pour moi.

JULIE.

Mais on peut parmi nous rencontrer ce modèle.

CLITANDRE.

Parmi vous, de l'amour?

JULIE.

Oui, la chose est réelle.

CLITANDRE.

J'entends : de cet amour voltigeant, cavalier,
Dont vous faisiez tantôt l'éloge singulier.
Non, j'ai le goût vulgaire, et cet amour, madame,
Est trop de qualité pour entrer dans mon ame.
De vos doctes leçons je ne puis essayer;
En donnant tout mon cœur, j'en veux un tout entier.
Je hais autant que vous la fadeur pastorale,
Mais je hais encor plus le bruit et le scandale;
L'honnête me suffit; et, dût-on me blâmer,
J'estime ce que j'aime, ou je cesse d'aimer.

JULIE.

Vous voulez me piquer ; je ne prends point le change :
J'ai mon projet en tête, et rien ne me dérange.
Voyons-nous plus souvent; vous êtes fait pour nous,
Un peu de liaison rapprochera nos goûts.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, LE COMTE, JULIE, CLITANDRE.

LE COMTE, *les surprenant.*

Parbleu, je m'en doutois.

JULIE, *riant.*

Quoi! tout de bon, cher comte?

LE COMTE, *à Julie.*

Cher comte! déloyale!... Ah! rougissez de honte.

JULIE.

Moi, rougir?

LE MARQUIS, *au comte.*

Eh bien donc, mon oncle, qu'avez-vous?

LE COMTE, *au marquis.*

Laissez-moi.

LE MARQUIS.

Quoi! déja de l'aigreur, du courroux?

LE COMTE.

Oui, ventrebleu!

LE MARQUIS.

Mon oncle!...

LE COMTE.

Oh! ne vous en déplaise,
Mon neveu, laissez-moi quereller à mon aise.

LE MARQUIS.

Mais cela n'est pas bien. Eh! que vous a-t-on fait?

LE COMTE.

Le plus damnable tour... Tantôt sur son billet
J'arrive; en minaudant la perfide m'appelle :
« Cher comte, je revieus, prenez mon jeu, dit-elle. »
Je le prends comme un sot; et, pendant ce temps-là,
On vient faire l'amour à monsieur que voilà.

LE MARQUIS, *riant.*

Tout de bon?

LE COMTE.

Oui, morbleu!

LE MARQUIS, *riant plus fort.*

Le tour est impayâble.

LE COMTE.

Peste ! l'impertinent !

LE MARQUIS.

Oui, vous dis-je, admirable,
Charmant, délicieux.

LE COMTE.

Au diable l'étourdi !

LE MARQUIS.

Mon oncle, votre affaire est terminée ici :
Allons, modestement prenez congé.

LE COMTE.

J'enrage,
Et je me vengerai d'un si sanglant outrage.
Toujours en l'air, toujours trahissants et trahis,
Faites un monde à part, et soyez le mépris
De tout le genre humain. Le cœur d'une coquette
N'est pas d'assez haut prix pour que je le regrette.

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

Sa colère est brutale.

LE MARQUIS.

Elle m'a diverti,
D'honneur.

CLITANDRE.

Madame a dû s'en amuser aussi.

JULIE, *à Clitandre.*

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Vous vous formez, Julie, à me surprendre.
En moins d'un jour, Éraste, et mon oncle, et Clitandre!
C'est aller au plus grand. Mais, Clitandre, entre nous,
Est trop neuf dans le monde, et peu digne de vous.
Je veux le présenter à notre présidente;
Après, votre union sera bien plus décente.

JULIE, *au marquis.*

Laissez là vos projets; monsieur est occupé:
Du vieil amour vraiment il n'est pas détrompé;
Il soupire, il adore.

LE MARQUIS.

Et qui donc?

JULIE.

Une belle,
(*à Clitandre.*)
Qui sans doute l'attend. Venez, amant fidèle.

CLITANDRE.

Non, je ne puis...

JULIE, *au marquis.*

Je vais le mettre entre deux feux.

CLITANDRE.

Madame, en ce moment...

JULIE.

Suivez-moi, je le veux.
(*Clitandre lui donne la main.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE.

Eh bien! mon cher Clitandre, est-ce en vain que j'espère,
Et ma Julie encor peut-elle vous déplaire?

CLITANDRE.

Madame, trouvez bon que, fuyant à propos,
Je ne m'expose plus à perdre mon repos.
Votre nièce m'attaque avec trop d'avantage,
Et risquer tout pour rien n'est pas d'un homme sage.

ORPHISE, *riant.*

Clitandre, vous rêvez.

CLITANDRE.

Non; c'est la vérité :
Jamais d'un trouble égal je ne fus agité.

ORPHISE.

Quoi donc! l'aimeriez-vous?

CLITANDRE.

Je ne sais; mais, madame,
Je ne veux plus avoir à disputer mon ame.
Le dangereux objet! et quelle habileté
A mesurer l'effort à la difficulté!

Son manége attrayant vous tourne, vous épie;
Applaudit quelquefois, plus souvent contrarie :
Elle vous fuit, vous cherche, et s'apaise, et s'aigrit;
Sans relâche elle occupe et le cœur et l'esprit :
Unissant avec art le dépit, la tendresse,
La bouche vous maltraite, et son œil vous caresse.
Vous la voyez souvent, par un détour adroit,
Rire dans sa fureur, s'irriter de sang-froid;
Maîtresse du moment, tantôt brillante et vive,
Elle enchante, ravit; tantôt douce et naïve,
Sa grace au fond du cœur porte le sentiment,
Sa perfidie a l'air d'un tendre épanchement;
En passant par ses yeux, la noirceur, l'imposture,
Prennent l'expression de la simple nature.
Oui, madame, vingt fois j'ai pris pour vérité
Ce qui n'étoit qu'un jeu, qu'un amour imité;
Vingt fois j'ai repoussé la triste certitude
Que tout cela n'étoit qu'un fruit de son étude;
Mon cœur en sa faveur vingt fois s'est gendarmé,
Et même en ce moment à peine est-il calmé.

ORPHISE.

Oui, pour vous vaincre elle a déployé tous ses charmes;
Elle s'est présentée avec toutes ses armes,
Elle vous a traité comme un digne ennemi :
Mais ses propres efforts l'ont vaincue à demi.
Où vous avez cru voir de l'art, de l'imposture,
Croyez-moi, vous deviez n'y voir que la nature :
Sa vanité parloit, vous en sentiez les coups;
Sa fierté succomboit, son cœur voloit vers vous;
Elle s'en indignoit bientôt, mais sa colère

N'étoit qu'un repentir d'avoir été sincère.
Ce choc de sentiments, cet art si compliqué,
Supposez-la sensible, et tout est expliqué.

CLITANDRE.

Non, ne supposons rien, madame, je vous prie
Souffrez que prudemment je quitte la partie.

ORPHISE.

Clitandre, encore un coup, fiez-vous-en à moi;
Son penchant se déclare; et c'est de bonne foi
Que je la garantis vaincue, humiliée.
Je la connois; mes soins l'ont tant étudiée!
A-t-elle pu cacher ses mouvements confus?
Ne nous a-t-elle pas dix fois interrompus?
Quand de vos entretiens j'abrégeois l'intervalle,
N'ai-je pas entrevu l'aigreur d'une rivale?
Quand tout-à-l'heure encor je vous ai fait sortir,
Son dépit à mes yeux s'est-il pu démentir?
De notre tête-à-tête à présent inquiète,
Elle hâte son monde, et presse la retraite;
Un instant va la voir arriver sur nos pas:
Qu'est-ce que de l'amour, si cela n'en est pas?
Allons, que mon espoir, Clitandre, vous ranime

CLITANDRE.

De ce frivole espoir serois-je la victime,
La fuir, il n'est plus temps. Ah! que n'ai-je évité
Ce cruel embarras où vous m'avez jeté!
Aidez-moi donc du moins.

ORPHISE.

C'est à quoi je m'apprête.
Tourmentez bien son cœur, j'attaquerai sa tête.

Servons-nous de son art; en butte à nos complots,
Il ne faut pas qu'elle ait un instant de repos.
Critiquez, exigez; fatiguez sa souplesse;
De notre hymen prochain effrayons sa tendresse :
C'est un puissant mobile, et son cœur est à nous,
Si nous venons à bout de le rendre jaloux.
La voici, commençons.

SCÈNE II.

ORPHISE, JULIE, CLITANDRE.

ORPHISE, *feignant beaucoup d'embarras.*

Comment! c'est vous, ma nièce?
J'ai cru que... jusqu'au soir... La foule qui vous presse...
S'est bien vite écoulée!

JULIE, *riant à moitié.*

Ah! ma tante, en ces lieux
Vous ne m'attendiez pas sitôt; j'ai de bons yeux.

ORPHISE.

Moi, ma nièce!... Pourquoi?... Je parlois à Clitandre.

JULIE.

Eh oui! vous lui parliez, vous aimez à l'entendre;
Rien n'est si naturel. Mais quelqu'un m'a conté
Que d'un objet nouveau son cœur étoit tenté;
Prenez-y garde au moins, et ce sont vos affaires.

ORPHISE.

Bon! bon! tous ces discours sont des bruits téméraires :
J'estime fort Clitandre, et tu le sais fort bien.
Heureuse qui possède un cœur tel que le sien!

JULIE.

Vraiment, c'est un trésor.

ORPHISE, *d'un air affectueux.*

Oui, ma chère Julie :
Pour l'amour de ta tante, aime-le, je t'en prie.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

Pour l'amour de ma tante, il faut donc vous aimer?

CLITANDRE.

Oui, madame.

JULIE.

Il falloit d'abord m'en informer;
Je vous eusse adoré beaucoup plus tôt, Clitandre.

CLITANDRE.

Il en est temps encor.

JULIE.

Daignerez-vous m'apprendre
A quelle occasion cet ordre m'est donné?
Il seroit trop plaisant que j'eusse deviné.

CLITANDRE.

Deviné? Quoi, madame?

JULIE.

Oh! la divine Orphise,
Ou je me trompe fort, va faire une sottise :

Ses amis devroient bien lui faire envisager
Qu'à son âge il est tard de vouloir s'engager.

CLITANDRE.

Mais elle est jeune encore.

JULIE.

Oui, oui, pour une tante :
Mais sous un nouveau joug plier en imprudente?...
Car, vous conviendrez, chaque jour désormais
Impitoyablement va ternir ses attraits.
Pour moi, je l'avouerai, je tremble pour Orphise.

CLITANDRE.

Il est peu de beautés que le temps ne detruise,
Je le sais : cependant en honnête mari,
J'ai mon système, moi, système assez hardi,
J'en conviens. Par exemple, Orphise est fort aimable,
Et le sera long-temps, car elle est estimable.
Elle n'a jamais cru que le seul agrément
De l'amour d'un mari dût être l'aliment.
Belle, mais sans orgueil, à d'autres soins livrée,
A cesser d'être jeune elle s'est préparée :
Aux nobles sentiments elle a formé son cœur,
Et pour son caractère elle a pris la douceur.
Elle a de son esprit étendu les lumières;
Elle a même accueilli des vertus roturières,
L'égalité d'humeur, la modeste bonté,
L'amour de l'ordre enfin, trop rare qualité!
Après un certain temps que l'hymen nous éprouve,
La beauté perd, dit-on; tout cela se retrouve :
Les maris aiment mieux, ils m'en sont tous témoins,
Une vertu de plus, et deux graces de moins

JULIE.

Être jeune!... être belle!... Oui, c'est un double crime
Dont...

CLITANDRE.

Non; il ne faut pas trop presser ma maxime.
La beauté de tout temps soumit tout à ses lois,
Et je ne suis point d'âge à contester ses droits;
Mais, sans lui disputer son suprême avantage,
A d'autres qualités nous pouvons rendre hommage.

JULIE.

Heureuse qui pourroit toutes les rassembler!
Mais, pour vous plaire, à qui faut-il donc ressembler?

CLITANDRE.

A vous, madame.

JULIE.

A moi! le compliment m'honore :
Mais dans un autre temps il eût mieux fait d'éclore;
Je ne suis pas d'humeur à le récompenser.

CLITANDRE.

J'ai cru qu'en aucun temps il ne pouvoit blesser :
Ce ton de dignité m'annonce le contraire;
Soit.

JULIE.

Avec ces façons, aspirez-vous à plaire?
Vous auriez très grand tort : la contradiction,
L'esprit guindé, l'humeur, sont mon aversion;
Et c'est tout ce qu'en vous, monsieur, j'ai vu paroître.

CLITANDRE.

Nous voilà donc brouillés?

JULIE.

Vous en êtes le maître.

CLITANDRE.

Fort bien! sur votre cœur je n'avois qu'à compter.

JULIE.

Vous prenez grand plaisir à m'impatienter!

CLITANDRE.

Moi? Vous vous amusez, j'en prends ma part.

JULIE.

Courage.
Vous m'indignez, au moins : votre air, votre langage,
Tout conspire, monsieur, je vous le dis tout net,
(*minaudant.*)
A vous faire haïr.. en dépit qu'on en ait.

CLITANDRE.

Bon! ce n'est rien encore; et si jamais, madame,
Vous aviez le malheur de captiver mon ame,
Vous essnieriez vraiment bien d'autres vérités.
Mon esprit est pétri de contrariétés,
Je vous en avertis; ce qu'en vous on admire
Seroit précisément l'objet de ma satire.
Si votre façon d'être en ce moment vous plaît,
Croyez-moi, but à but restons sans intérêt.

JULIE.

Eh quoi! ma façon d'être est donc bien haïssable?

CLITANDRE, *d'un ton pénétré.*

Non. Il ne tient qu'à vous de devenir aimable.
Mais vous le seriez trop en suivant mes avis :
Continuez plutôt; gâtez cent dons exquis :

Vous-même de nos cœurs armez la résistance,
Et, de vos propres mains, bornez votre puissance :
De la nature en vous défigurez les traits,
D'un attirail sans fin surchargez ses attraits :
Du bon sens, du plaisir conjurez la défaite;
Sauvez-nous du danger de vous voir trop parfaite.
C'est fort bien fait à vous, je dois le souhaiter;
Et quel cœur sans cela pourroit vous résister?

JULIE, *embarrassée et sérieuse.*

Quoi! sérieusement, vous me trouvez à plaindre?

CLITANDRE.

Très sérieusement. Incapable de feindre,
J'ai regret de vous voir employer tant d'efforts
Pour ne vous préparer au bout que des remords.

JULIE, *plus gaie.*

Pour devenir aimable, eh bien, que faut-il faire?

CLITANDRE.

Vous me le demandez? vous n'êtes pas sincère :
Le cœur vous le diroit, si vous l'écoutiez bien;
Mais dans tous vos discours le cœur n'entre pour rien.

JULIE.

Non; je veux vos avis. Pour rétablir ma gloire,
C'est vous, oui, désormais vous seul que je veux croire.

SCÈNE IV.

JULIE, CLITANDRE, LE MARQUIS.

(*Le marquis, dans le fond, les écoute.*)

CLITANDRE, *à Julie.*

Moi seul?

JULIE, *à Clitandre.*

Assurément. Ce que vous m'avez dit
Me frappe, et je prétends en faire mon profit.

CLITANDRE, *à demi rendu.*

Vous ne feriez pas mal... Mais bon! c'est une adresse.
Pensez-vous tout cela?

JULIE.

Oui, d'honneur.

CLITANDRE, *avec émotion.*

Ah! traîtresse,
Vous voilà.

JULIE, *très tendrement.*

Qu'avez-vous?

CLITANDRE.

Ce regard enchanteur,
Ce ton...

JULIE.

Que savez-vous s'il ne part pas du cœur?

CLITANDRE, *hésitant.*

Je sais que... contre vous il est bon d'être en garde.

(*Le marquis éclate de rire.*)

JULIE, *étonnée.*

Que faites-vous donc là, marquis?

LE MARQUIS, *à Julie.*

Je vous regarde,

(*à Clitandre.*)

J'écoute et j'applaudis. Eh bien! tu conviendras
Qu'on ne peut mieux jouer ce que l'on ne sent pas :
C'est pousser le talent jusques à l'excellence.
Quel air de sentiment, de vérité, d'aisance!
Pour peu que j'eusse encor laissé durer l'erreur,
C'en étoit fait, Clitandre, elle emportoit ton cœur.
(*à Julie.*)
Parbleu! vous l'avez mis à deux doigts de sa perte

JULIE, *à demi déconcertée, et finissant par rire.*

Ne me louez point tant, cela me déconcerte.
J'étois en train d'aimer : cela se gagne, au moins.

CLITANDRE, *à Julie.*

Et vous ne savez plus aimer devant témoins?

JULIE, *minaudant, à Clitandre.*

Je ne dis pas cela

LE MARQUIS, *à Julie.*

Pourquoi ne le pas dire?

(*à Clitandre.*)

Tiens, de sa fausseté ne sois pas le martyre;
Habitude, et rien plus. Et sa bouche et ses yeux
N'ont jamais su que dire, « Aimez-moi, je le veux. »
C'est chez elle un ressort, un jeu dont la détente
S'échappe à volonté.

CLITANDRE, *au marquis.*

La remarque est savante.

LE MARQUIS.

Et juste, qui plus est.

JULIE.

Oh! taisez-vous, marquis;
Convient-il que par vous mes secrets soient trahis?
Quoi! si j'ai des raisons pour engager Clitandre?
S'il en a pour m'aimer?

LE MARQUIS, *à Julie.*

J'en ai pour le défendre.
Écoutez-moi tous deux; toi, Clitandre, sur-tout.
Que vas-tu faire? Avec de l'esprit et du goût,
Si mon expérience ici ne te seconde,
Tu vas tout au plus mal t'annoncer dans le monde.
Posons le fait. Julie, après t'avoir joué,
Te livrera par-tout comme un homme échoué;
Nos belles apprendront ta ridicule histoire;
Et qui voudra, dis-moi, ressusciter ta gloire?
Quelle femme osera subir ton déshonneur,
Et partager ta honte en recevant ton cœur?
Tu n'en trouveras point, je te le dis d'avance.
Ceci, comme tu vois, est de grande importance.
Julie est, entre nous, trop habile pour toi;
Et je te veux ailleurs procurer de l'emploi.

JULIE.

Eh! ne peut-on savoir à qui monsieur le donne?

LE MARQUIS.

A la digne baronne. Oh! la bonne personne!
Au plus léger discours d'abord elle prend feu,
Et ne vous laisse pas le temps du désaveu.
A la célérité dont sa flamme s'annonce,

Avant que d'y penser, vous avez fait réponse.
De toute autre on pourroit détailler les exploits;
L'œil le plus attentif ne peut saisir son choix;
En effet, un malheur s'attache à son mérite;
Jamais on ne la prend, et toujours on la quitte.
Voilà du bon, du sûr, où tu n'échoueras pas;
Par degrés à Julie après tu parviendras.

JULIE.

Voilà certainement la plus folle entreprise...

LE MARQUIS.

N'avons-nous pas encor la divine Céphise?
Et notre présidente? Ah! j'oubliois vraiment.
J'ai donné ta parole ici dans ce moment :
C'est par elle qu'il faut commencer ta journée.

CLITANDRE, *à Julie.*

Pour parvenir à vous, la route est détournée.
Mais puisqu'elle y conduit, allons, essayons-la :
Pour gagner votre cœur...

JULIE, *piquée, à Clitandre.*

Ah! vous l'avez déjà.
Votre docilité pour ses avis m'enchante.
(*riant, au marquis.*)
Bon, il n'en sera rien. Il adore...
(*Clitandre jette un coup d'œil à Julie. Julie rencontrant un regard de Clitandre, à part.*)
Imprudente!
Taisons-nous.

LE MARQUIS, *riant.*

Ah! parbleu! j'aime la nouveauté.
De la discrétion? Qui, vous, de la bonté?

Fi donc! point de quartier ; sans gêne, sans scrupule,
Il faut, dès qu'il paroît, fronder un ridicule.

JULIE.

Et l'amour est celui qu'il faut moins épargner.
Je le sens.

LE MARQUIS.

Autrement, il pourroit vous gagner.

JULIE.

Me gagner?

LE MARQUIS.

Songez-y.

JULIE.

Moi, moi? Je l'en défie.

CLITANDRE.

Eh! marquis, à quoi bon cette plaisanterie?
Rassurez-vous, madame : oui, malgré vos attraits,
On peut vous desirer; mais vous aimer, jamais.
C'est là le résultat, je crois, de vos usages;
C'est à quoi je saurai borner tous mes hommages,
C'est ce que je viendrai jurer à vos genoux,
Dès que j'aurai l'honneur d'être digne de vous.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

JULIE, LE MARQUIS

JULIE.

Ce Clitandre est maussade.

LE MARQUIS.

Et point trop; il raisonne.

JULIE.

Il plaisante fort mal.

LE MARQUIS.

Comme un autre.

JULIE.

Il jargonne
Le sentiment, le cœur.

LE MARQUIS.

On pourra le former.

JULIE.

Non, je ne le crois pas.

LE MARQUIS.

Eh bien! laissons-le aimer.
Que nous importe?

JULIE.

Oh! rien.

LE MARQUIS.

Tant mieux. Oh! çà, Julie,
Je vous ai pour ce soir mise d'une partie;
Chloé présidera. Nous ôtons à Damis
Son éternelle épouse, et lui donnons Floris.
La délaissée aura beau faire la grimace,
Elle y sera présente; et nous voulons qu'en face
Ils se disent adieu. Cela sera plaisant;
Qu'en pensez-vous?

JULIE.

Oui-dà, le tour est amusant.
J'y veux mener Orphise.

LE MARQUIS.

Oh! non pas. Point de tante.

Ne peut-on vous avoir sans votre gouvernante?

JULIE.

Mais la décence...

LE MARQUIS.

Encore? On n'y peut plus tenir,
Et ce terme est ignoble, à faire évanouir.
Laissez là pour toujours et le mot et la chose.
Savez-vous bien qu'à tort votre nom en impose?
Par un début d'éclat vous nous éblouissez:
Rien ne résiste à l'air dont vous vous annoncez.
« Des cœurs et des esprits voilà la souveraine;
« Scrupules, préjugés, dit-on, rien ne la gêne. »
Point: ce sont des égards, de la discrétion;
Une tante par-tout qui nous donne le ton;
Après six mois d'épreuve, on dit *décence* encore.
Oh! parbleu! finissez, ou je vous déshonore.

JULIE.

Mais que voulez-vous donc?

LE MARQUIS.

Que vous fixiez les yeux
Par quelque bon éclat; et qu'en attendant mieux
Vous rompiez dès ce jour tout net avec Orphise.
Qu'avez-vous fait encor, parlez avec franchise,
Qui puisse parmi nous vous faire respecter?
Quelques discours malins... qu'on n'ose plus citer;
Des billets malfaisants, d'innocentes ruptures,
Des traits demi-méchants, quelques noirceurs obscures;
Du bruit tant qu'on en veut, point de faits; du jargon.
C'est bien ainsi, vraiment, que l'on se fait un nom.
Décidez-vous, vous dis-je, ou je vous abandonne

JULIE.

Quitter, en la brusquant, une tante si bonne!
Non, marquis; ce seroit me donner un travers.

LE MARQUIS.

Tant mieux : il vous en faut.

JULIE.

Pour le coup je n'y perds
Quoi! vous voudriez...

LE MARQUIS.

Oui. Sachez, quoi qu'on en glose
Qu'un travers est, madame, une fort bonne chose.
En être indépendant, ne vivre que pour soi,
Du vulgaire idiot se soumettre la loi;
Braver également la louange ou le blâme;
C'est étendre à bon droit les ressorts de son ame.
Laissons-la librement s'égarer et courir;
Son vol nous conduira sûrement au plaisir.
Laissons aux sots l'erreur de gêner leur allure;
Qu'importe autour de nous qu'on approuve ou censure?
Des discours valent-ils qu'on contraigne son goût?
La noble indifférence est au-dessus de tout:
Au pied de ses autels enchaînons la contrainte,
Les préjugés, les bruits, et la honte, et la crainte:
Les lois, puis nos desirs, et rien après cela:
Tout ce qui plaît est bien; il faut s'en tenir là.

JULIE.

Vous donnez au devoir, marquis, peu d'étendue.
Peut-être est-ce bien fait; mais mon ame est imbue
De certains sentiments, préjugés, j'en conviens;
Mais qui sèchent le fruit de tous vos entretiens.

Je ne puis tout-à-fait renoncer à l'estime :
C'est un besoin. Je sens...

LE MARQUIS.

Esprit pusillanime !
Je fais pour vous former un inutile effort :
Soyez prude, je vois que c'est là votre sort.

JULIE.

Mais, monsieur...

LE MARQUIS.

Affichez votre chère décence :
Retournez sur vos pas, et rentrez en enfance.
Écoutez : je vois clair. Point de rechute, au moins.
Je pourrois me venger d'avoir perdu mes soins ;
Je pourrois, triomphant de cette horreur extrême,
Vous donner un travers en dépit de vous-même.
Adieu. Pour tout ce jour je vous donne la paix;
Mais, Julie, à ce soir, ou brouillés pour jamais.

SCÈNE VI.

JULIE.

La leçon du marquis n'est pas édifiante.
Moi, brouiller deux époux et rompre avec ma tante?
Cette double noirceur n'émeut point mes desirs.
Hier encor pourtant c'étoient là mes plaisirs :
D'où vient donc qu'aujourd'hui je sens certain scrupule?
Quelle misère ! Eh ! mais ma crainte est ridicule :
C'est le monde, après tout, que ces malices-là...
J'ai beau faire, une voix se fait entendre là...

N'aurois-je donc été jusqu'ici qu'une sotte?
Cela se pourroit bien... Mon cœur balance et flotte...
Non, il n'est pas content. Pour le calmer, faisons
Ce que je n'ai point fait encor, réfléchissons.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

JULIE.

Quoi! vous vous seriez dit que, par pur badinage,
Tantôt de votre cœur j'ai recherché l'hommage?
Que dans vos procédés, toujours secs, souvent durs,
Ma malice a trouvé les plaisirs les plus purs?
Que de vos arguments l'énergie et la suite
M'a beaucoup amusée, et ne m'a pas séduite?
Non, malgré la raison et tout l'esprit qu'on a,
On ne se dit jamais de ces vérités-là :
Moi, je vous le devois pour éclaircir votre ame,
Pour fixer vos soupçons sur l'ardeur qui m'enflamme,
Et pour vous empêcher de caresser l'erreur
Qui pourroit vous flatter d'avoir touché mon cœur.
Eh quoi! de l'embarras?...

CLITANDRE.

Mon maintien vous abuse :
Cette témérité dont ici l'on m'accuse...
N'est pas bien avérée.

JULIE.

Oh! niez, j'y consens.
Vous n'échaufferez point l'intérêt que j'y prends.

CLITANDRE, *bas.*

Elle m'accablera, songeons à nous défendre.
(*haut.*)
Par ce nouveau détour vous pensez me surprendre?
Eh non! je l'attendois : ce sont là de vos jeux.

JULIE.

De mes jeux?

CLITANDRE.

Le succès n'en sera pas heureux.

JULIE.

Vous croyez...

CLITANDRE.

Avouez que toutes ces injures,
Ce courroux, ce dépit, sont toutes impostures...

JULIE.

Mais, monsieur, je vous dis...

CLITANDRE.

Bon! bon! ne feignez plus,
Et riez avec moi de vos efforts perdus.
Ne vous lassez-vous pas d'être toujours la même?
Eh! pour vous faire aimer, faut-il du stratagème?

JULIE, *outrée.*

Du stratagème... Eh! mais... où donc en voyez-vous?
Non, jamais à tel point je ne fus en courroux.
Monsieur, soyez bien sûr que ruse ni finesse
Ne veut surprendre ici votre chère tendresse;
Que mes yeux, mon cœur, tout concourt à démentir
Ce prétendu dessein de vous assujettir.
M'entendez-vous enfin?

CLITANDRE, *tendrement.*

Dangereuse Julie,
Combien, par ce courroux, vous êtes embellie!
Combien sa véhémence ajoute à vos appas!

JULIE.

Je ne sais où j'en suis.

CLITANDRE, *soupirant.*

Non, vous ne m'aimez pas.
Je ne viens point non plus pour me laisser séduire;
Et votre intérêt seul est tout ce qui m'attire.

JULIE.

Mon intérêt, monsieur! qui vous en a chargé?

CLITANDRE.

Mon cœur, que ce matin vous avez exigé.
De plus d'un sentiment croyez qu'il est capable.
L'amour, vous le voyez, l'auroit rendu coupable;
Dans votre emportement vous l'auriez foudroyé:
Mais ce fracas ne peut étonner l'amitié ;
La mienne désormais, sincère et de durée,
Même en dépit de vous vous sera consacrée.

JULIE.

Quel service, monsieur, dois-je à votre bonté?

CLITANDRE.

Éraste, qui tantôt dans sa vivacité
Vouloit de vos billets faire un fort sot usage,
Enfin par mes conseils est devenu plus sage.

JULIE.

Eh! qu'en vouloit-il faire?

CLITANDRE.

Il parloit d'imprimer.

JULIE, *effrayée.*

D'imprimer! Ah! mousieur.

CLITANDRE, *lui rendant un paquet de lettres.*

Il s'est laissé calmer.
Les voici.

JULIE.

D'imprimer!

CLITANDRE.

Il vous écrit, je pense.

JULIE, *ouvrant une lettre séparée des autres.*

Voudroit-il excuser une telle impudence?

(*Elle lit.*)

« Je ne sais si vous remercierez beaucoup Clitandre
« du prétendu service qu'il croit vous rendre, en
« m'empêchant d'imprimer vos lettres...

Quel monstre!

CLITANDRE.

Calmez-vous.

JULIE, *continuant de lire.*

« Le public auroit sans doute applaudi à la légèreté
« de votre style, à l'agrément de vos expressions; et
« vous auriez obtenu par mon moyen une célébrité
« rare et prompte, à laquelle vous semblez aspirer, et
« dont sa maladresse vous prive encore pour quelque
« temps. »

Les hommes sont affreux!

CLITANDRE.

L'exemple quelquefois les rend peu généreux :
Non que d'un pareil tour j'approuve la malice.

JULIE, *les larmes aux yeux.*

Oh! j'en suis bien certaine, et je vous rends justice :
On n'a point avec vous à craindre ces horreurs;
Et votre procédé me touche jusqu'aux pleurs.

CLITANDRE.

Madame, y pensez-vous?

JULIE.

Pour m'être trop livrée...
Ah! Clitandre, un éclat m'auroit désespérée.
J'en tremble encor. Comment pourrai-je m'acquitter?

SCÈNE IX.

JULIE, CLITANDRE, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *à la présidente.*

Madame, on n'entre point.

LA PRÉSIDENTE, *toujours gaiement, et en petite-maîtresse, au laquais.*

Tu veux me résister?

LE LAQUAIS.

Madame, je vous dis...

LA PRÉSIDENTE.

Eh! laisse-nous, de grace.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE X.

CLITANDRE, JULIE, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS.

LA PRÉSIDENTE, *à Julie.*

Avant de la gronder il faut que je l'embrasse.
Qu'elle est bien! quel éclat! quelle fleur de beauté!
Mais, ma chère, il y faut joindre un peu de bonté:
Il est des procédés que l'on doit se défendre.
Par exemple, aujourd'hui l'on me promet Clitandre,
J'en reçois les honneurs, je l'attends bonnement;
Et lui seul est admis dans votre appartement?

Vous vous en emparez, sans le dire à personne?
Et frauduleusement, tandis qu'on me le donne,
Vous attirez à vous ses soins et son amour :
Mais c'est là proprement ce qui s'appelle un tour.

JULIE, *à la présidente.*

Comment donc?

LE MARQUIS, *à Julie.*

En effet, cela n'est pas honnête;
Car enfin à quoi bon ces petits tête-à-tête?
Moi, je hais les noirceurs, j'aime à tout réunir;
Mais madame a ses droits qu'elle doit soutenir.

LA PRÉSIDENTE, *au marquis.*

Oh! je les soutiendrai.

JULIE.

Madame, sans colère.
Clitandre est fort son maître.

LE MARQUIS.

Oui, voilà le mystère.
Quand on s'est assuré le succès de ses soins,
(*à la présidente.*)
On lui laisse le choix. Vous l'allez perdre, au moins.

LA PRÉSIDENTE.

Le perdre! y pensez-vous? Non, marquis; la prudence
Interdit à madame ici la concurrence :
Elle ne voudra point, par un bruyant débat,
Me préparer l'honneur d'un triomphe d'éclat.
Elle n'ignore pas que, plus on me résiste,
Et plus à l'emporter ma volonté persiste.

LE MARQUIS.

Oui, c'est comme il faut être. Ayons la fermeté

De jouir pleinement de notre volonté.
Céder ce qui nous plaît, entre nous c'est sottise.
(*à Julie.*)
Mais cette liberté vous est aussi permise,
Julie; il faut vouloir. Usez des mêmes lois.
Allez-vous, par foiblesse, abandonner vos droits?
Car vous pourriez avoir, en dépit de madame,
Des raisons pour garder le cœur qu'elle réclame.
Clitandre vous plaît-il? Parlez, expliquez-vous;
Nous allons le laisser sur l'heure à vos genoux.

LA PRÉSIDENTE.

Non, monsieur, s'il vous plaît.

LE MARQUIS, *affectant de la bonté, à toutes deux.*

Voyons; à l'amiable,
(*riant.*)
Arrangez-vous. Ceci va faire un bruit du diable.
De qui l'emportera l'honneur sera complet.

CLITANDRE, *à part.*

Cette leçon est vive, attendons-en l'effet.

JULIE, *très sérieuse et piquée.*

Marquis, de vos bontés je suis reconnoissante,
Mais je n'en rendrai pas la suite intéressante,
Soyez-en sûr. Madame, il ne tiendra qu'à vous
De finir ce procès qu'on dit être entre nous.
Je jure, je promets de ne jamais prétendre
Aux mêmes cœurs sur qui vos droits pourront s'étendre.
De ma rivalité délivrée à jamais,
Triomphez sans éclat, et donnez-moi la paix.

LE MARQUIS, *à la présidente.*

Elle est piquée au vif.

LA PRÉSIDENTE.

Oh! tant mieux. Mais, Julie,
Je n'ai plus rien à dire; et mon ame est ravie
De vous voir respecter nos tendres amitiés.

JULIE.

Nos nœuds encor, je crois, sont foiblement liés.

LA PRÉSIDENTE.

Eh quoi! n'avons-nous pas soupé vingt fois ensemble?
Même societé tous les jours nous rassemble;
Vers les mêmes plaisirs nous volons toutes deux;
Nous courons allumer par-tout les mêmes feux.
Mais, pour vous distinguer de la même manière,
Quoi! ne courez-vous pas dans la même carrière?
Cette rivalité pour les mêmes honneurs,
Loin de nous diviser, doit réunir nos cœurs.

LE MARQUIS.

Eh! sans doute. Après tout, quelle est la différence?
Quoi! parceque madame a pris un peu l'avance?
L'une est formée, et l'autre...

LA PRÉSIDENTE.

Oh! nous la formerons.
Deux ou trois mois, et puis nous nous ressemblerons.

JULIE.

La chose étoit possible : en ce moment peut-être
Rien n'est plus éloigné.

LA PRÉSIDENTE, *au marquis.*

Songeons à disparoître.

(*à Clitandre.*)

Vous dont j'admire ici les tranquilles façons,

Vous avez, je le vois, besoin de mes leçons.
On m'a de votre cœur engagé les prémices :
Je veux bien diriger vos feux encor novices.
Mes bontés, n'est-ce pas, surpassent votre espoir?
Venez donc, au public il faut nous faire voir.

CLITANDRE, *à la présidente.*

Vous m'aimez donc beaucoup?

LA PRÉSIDENTE.

Qui, moi? si je vous aime!
(*au marquis.*)
Que répondre à cela? J'en ris malgré moi-même.

LE MARQUIS, *riant, à la présidente.*

Parbleu! la question est neuve, et me ravit :
Nul amant, j'en suis sûr, jamais ne vous la fit.
(*à Clitandre.*)
Oui, tu peux exiger beaucoup, sans qu'on te blâme;
Mais ces questions-là font rougir une femme.

CLITANDRE, *au marquis.*

Je ne les ferai plus, je te le promets bien.

LA PRÉSIDENTE, *à Clitandre.*

Il faut sur notre ton former votre entretien.
Çà, donnez-moi la main. Vous hésitez, je pense!
N'osez-vous de madame enfreindre la défense?
(*Clitandre se presse de lui donner la main.*)

SCÈNE XI.

JULIE, ROSETTE, CLITANDRE, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS.

ROSETTE, *à la présidente.*

Chloé veut vous parler, madame.

LA PRÉSIDENTE.

Eh ! mais, vraiment,
Il se fait tard, marquis, joignons-la promptement.

LE MARQUIS, *à la présidente.*

Quoi ! laisser seule ainsi cette pauvre Julie?
Sa tante décemment lui tiendra compagnie.

(*La présidente sort en riant beaucoup, et emmène Clitandre.*)

SCÈNE XII.

JULIE, ROSETTE.

JULIE, *à elle-même.*

Quelle femme ! quel front ! Venir jusque chez moi
Réclamer !... C'est un tour du marquis, je le voi.
Mais Clitandre la suit... Seroit-il bien capable?...
Non ; c'est lui faire tort : Clitandre est estimable...
(*à Rosette.*)
Suis-le : je veux savoir la fin de tout ceci.

(*Rosette sort.*)

SCÈNE XIII.

JULIE.

Oui, oui, son impudence aura mal réussi.
Eh! qui seroit tenté d'une semblable femme?
D'une femme qui vient sans pudeur... Je la blâme;
Et je ne pense pas qu'ainsi qu'elle m'a dit,
J'embrasse aveuglément l'erreur qui la perdit.
Même ardeur de briller; même fureur de plaire;
De l'esprit, des talents, même emploi téméraire.
Ah! quel bonheur pour moi d'avoir vu de si près
Le vice revêtir ses véritables traits!
J'aurois pu ressembler à cet affreux modèle.
On auroit dit de moi ce que je pense d'elle.
J'en frissonne. Tout semble exprès se réunir
Pour m'enseigner mes torts, ou bien pour les punir.
Ces lettres, cet exemple, et Clitandre, et ma tante...

SCÈNE XIV.

JULIE, ROSETTE.

JULIE.

Eh bien donc?

ROSETTE.

Le marquis, Chloé, la présidente,
Sont à rire là-bas. Clitandre est déja loin.

JULIE, *à elle-même.*

Son départ me console, et j'en avois besoin.
Que dis-je? Dans mon cœur je tremble de descendre;
Juste ciel! que je crains d'y retrouver Clitandre!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ROSETTE, ORPHISE.

ROSETTE.

Oui, madame, en secret elle veut vous parler.

ORPHISE.

Il suffit, je l'attends.

ROSETTE.

Je vais la consoler;
Car elle n'a que moi qui partage sa peine.

ORPHISE.

Qu'a-t-elle donc?

ROSETTE.

Elle a... la fièvre, la migraine,
Tout ce qu'on peut avoir... la mort au fond du cœur.

ORPHISE.

Tu me fais peur.

ROSETTE.

Tant mieux : c'est mon dessein. La peur
Vous rendra sûrement tendre, compatissante;
Et nous voulons mourir, ou toucher notre tante.

ORPHISE.

Me toucher, ou mourir; quelle énigme est-ce là?

ROSETTE.

Je n'ai de ses discours recueilli que cela.

ORPHISE.

Un songe cette nuit l'a peut-être agitée.

ROSETTE.

Quelle nuit! juste ciel! j'en suis épouvantée.
J'ignore d'où provient un si grand changement;
Mais sa tête, son cœur, tout est en mouvement.
Depuis hier au soir je la plains, la console;
Je n'en ai pu tirer une seule parole.
Elle dont le babil appeloit le sommeil;
Elle dont la gaieté prévenoit le réveil;
Qui songeoit, en riant, toute la matinée,
Aux plaisirs qui devoient composer sa journée;
Qui de trente billets partis dès le matin,
Nous commentoit le texte ou plaisant ou malin;
Elle reçoit hier visite d'une amie,
Un caprice la prend, et c'est une autre vie.
Le soir, on ne sort point; on se couche de nuit.
Bientôt on se relève; on s'afflige sans bruit.
J'ai beau me présenter, on ne veut point m'entendre.
Impitoyablement on biffe, on met en cendre
Un portefeuille entier de chansons et d'écrits...
Médisants, mais divins. C'étoit de tout Paris
Une histoire charmante; un recueil d'anecdotes,
(*sanglotant.*)
De détails... de portraits finis... avec des notes.

ORPHISE.

Tu le regrettes fort?

ROSETTE.

Vraiment, il m'amusoit.

ORPHISE.

Après?

ROSETTE.

Je suis entrée: elle écrivoit, lisoit,
Déchiroit, soupiroit, nommoit la présidente...
« L'indigne!... disoit-elle. Et puis, ma chère tante,
« Soyez heureuse. Et puis, rêvant profondément,
« Il m'a désabusée, il fera mon tourment;
« N'y pensons plus, allons. » Témoin de ses alarmes,
J'ai vu de ses beaux yeux s'échapper quelques larmes;
Les autres en dedans retomboient sur son cœur.
Ah! madame, c'étoit la plus belle douleur,
La plus vraie!... un ensemble et si noble et si tendre!
Ses modestes soupirs n'osoient se faire entendre.
Qu'on ne me vante plus l'éclat de la gaieté,
Rien n'égale en pouvoir les pleurs de la beauté.
Je ne l'ai pas osé, mais j'ai pensé lui dire:
Quiconque pleure ainsi devroit ne jamais rire.

ORPHISE.

Eh bien! enfin?

ROSETTE.

Enfin elle a, sans sourciller,
Contremandé marchande, et peintre, et bijoutier;
Et, ce qui met le comble à mes terreurs secrètes,
Ah! madame, elle veut...

ORPHISE.

Quoi donc?

ROSETTE.

Payer ses dettes.

(*Orphise rit.*)

Vous riez? Croyez-moi, cet effort plus qu'humain
Ne peut que nous cacher un sinistre dessein.

(*Orphise continue de rire.*)

Encor? J'attendois mieux d'un cœur comme le vôtre :
Mais non; femme jamais n'en a su plaindre une autre.
Je vais dire à Julie...

ORPHISE.

Oh! finis tes propos.

ROSETTE.

Non, madame. Une tante insulter à ses maux!

SCÈNE II.

ROSETTE, ORPHISE; JULIE, *dans le fond.*

ROSETTE, *apercevant Julie.*

La voici; je lui vais...

ORPHISE.

Non; j'ai tort. Mais, Rosette,
Je vais la consoler; que rien ne t'inquiète.

(*Rosette baise tendrement la main de Julie, et sort.*)

SCÈNE III.

JULIE, ORPHISE.

ORPHISE.

C'est un miracle, au moins, de te voir si matin.
Qu'est-ce? tu n'as pas pris encor ton air mutin?
D'une mauvaise nuit j'aperçois quelques traces.
Eh! fi donc! hâte-toi de rappeler les graces.
J'ai fort heureusement de quoi te dissiper;
Tes bons amis ce soir t'attendent à souper.
Un tour, une noirceur, à ce que j'imagine,
Dont notre présidente est, dit-on, l'héroïne,
T'amusera beaucoup, on m'assure cela.

JULIE.

Ne me parlez jamais de cette femme-là.

ORPHISE.

Pourquoi? Hier encor n'étiez-vous pas amies?
Quelque rivalité vous aura désunies:
Tu l'éclipses par-tout; on te cherche, on la fuit.
Tes succès dans le monde ont fait un si grand bruit..

JULIE.

Eh! voilà justement ce qui me désespère:
C'est ce bruit, cet éclat que je ne veux plus faire;
Ce fracas indécent, fantôme du bonheur,
Qu'une femme toujours paya de son honneur.

ORPHISE.

Ma niéce, quels discours!

JULIE.

Ah ! mon cœur les prononce.
Je reconnois enfin mes erreurs; j'y renonce.
Ne me parlez donc plus de ces sociétés,
De ce ramas confus d'esprits, de cœurs gâtés;
De ces hommes sans frein; de ces femmes flétries,
A la honte, aux éclats, aux vices aguerries,
Qui d'un naufrage affreux consolent leur orgueil,
En poussant tous les cœurs contre le même écueil :
L'abyme de trop près vient d'effrayer ma vue;
Je laisse s'y plonger leur brillante cohue.
Oublions le passé qui me force à rougir;
L'avenir est à moi, je saurai l'ennoblir.

ORPHISE.

Ma nièce, ton dépit m'étonne, je l'avoue.
Tes nouveaux sentiments méritent qu'on les loue;
Mais combien tiendront-ils? Un chagrin passager
T'inspire pour un temps ce courage étranger :
Crois-moi, n'affiche point cette réforme austère;
Bientôt tu reviendras à ta vie ordinaire.

JULIE.

Non, ma tante, jamais.

ORPHISE.

Si cette émotion
Du moins étoit l'effet de quelque passion;
Si quelque amour secret, sincère et véritable,
Suppléoit cette vie éclatante, agréable;
Je dirois, Pourquoi non? Son cœur s'est arrangé,
Une plus douce erreur l'occupe et l'a changé :

Car la raison ne peut, d'un cœur tel que le vôtre,
Chasser une folie enfin que par une autre.
Mais, bien loin que l'amour... Comment donc! tu rougis?
Achéve, tes secrets sont à moitié trahis.

JULIE.

Eh bien... !'il est trop vrai!

ORPHISE.

Tu me vois transportée.
Quoi! tout de bon!... Oh! oui, ton ame est agitée.
Julie! ah! quel bonheur! nous allons toutes deux
Dans le sein de l'hymen passer des jours heureux :
(*malignement.*)
Pourquoi, lorsque du mien je t'ai fait confidence,
Sur le tien, hier au soir, observer le silence?
Ta malice toujours veut jouir de ses droits.
N'importe, de bon cœur, j'applaudis à ton choix.
Quel est-il? dis-moi donc... Tu te tais?... Ma surprise...

JULIE.

O mon aimable tante! ô respectable Orphise!
Votre bonté m'accable, et ma confusion
Redouble de l'excès de votre affection.

ORPHISE, *très tendrement.*

Non, tu ne connois pas encor, ma chère niéce,
Jusqu'où s'étend pour toi cet excès de tendresse :
Le sang et l'amitié réunis dans mon cœur
N'ont jamais eu d'objet plus cher que ton bonheur.
De tous mes sentiments je te croyois plus sûre :
Ta douleur est pour moi la plus sensible injure;
Et si mon zéle ardent ne peut la soulager,

Ma chère enfant, du moins je puis la partager.

JULIE.

Arrêtez, c'en est trop : le remords me surmonte,
Et mon cœur ne peut plus contenir tant de honte.
Mes fautes, mes erreurs, ont beau m'humilier ;
Par un sincère aveu je dois les expier.
A qui prodiguez-vous une amitié si tendre ?
J'aime... puis-je le dire ?... Oui... j'adore Clitandre.

ORPHISE, *souriant.*

Clitandre !... Oh ! doucement, ma nièce, entendons-nous :
On peut avoir sur lui d'aussi bons droits que vous.
Je tremble cependant; vous êtes jeune, aimable...

JULIE.

Apprenez envers vous combien je suis coupable.
Si vous saviez comment, par d'indignes efforts,
J'ai tâché d'échauffer pour moi tous ses transports !
Combien de mes desirs l'orgueilleuse foiblesse,
Pour vous voler son cœur, a déployé d'adresse !
A combien de détours j'ai pu me rabaisser,
Pour entrer dans son ame et pour vous en chasser !
Aujourd'hui j'en rougis... Hier, vous le dirai-je ?
Mon cœur s'applaudissoit de vous tendre un tel piége,
J'habillois mon forfait de brillantes couleurs.
Ma malice, en riant, vous préparoit des pleurs.
Du monde où j'ai vécu tels sont les badinages !
C'est faire à la raison de trop cruels outrages ;
Mes yeux se sont ouverts : vous devez me haïr ;
Daignez me pardonner, et laissez-moi vous fuir.

ORPHISE.

Toi, te cacher ? me fuir ? Non, ma chère Julie,

Non; et c'est tout de bon que je suis ton amie.
D'abord quitte cet air lugubre, chagrinant,
Et, comme tu disois, traitons ceci gaiement.
Premièrement il faut entretenir Clitandre :
Peut-être contre toi n'a-t-il pu se défendre;
Et tu ne voudrois pas exposer ta candeur
A faire son supplice, et faire mon malheur.

JULIE.

Qui! moi, vous disputer?...

ORPHISE.

Eh! laissons ce scrupule;
Peut-être en est-ce fait.

JULIE.

Non. Soyez moins crédule :
Il vous estime tant!...

ORPHISE.

Vraiment, je le crois bien.
Mais pour savoir s'il m'aime, il n'est qu'un sur moyen;
Le voici. Je prétends, j'exige, et je t'ordonne
D'offrir à ton amant ton cœur et ta personne;
De tenter, d'épuiser, sans crainte, sans remords,
Pour l'attacher à toi, les plus pressants efforts :
S'il résiste, mon cœur se livre à sa tendresse;
S'il cède, eh bien! je fais le bonheur de ma nièce.

JULIE.

Vous voulez que moi-même?...

ORPHISE.

Il le faut.

JULIE.

Je ne puis.

ORPHISE, *apercevant Clitandre.*

Il vient fort à propos.

JULIE.

Ma tante, je m'enfuis.

ORPHISE.

Reste: voici le temps d'exercer ton adresse.

JULIE.

Je n'en ai plus.

ORPHISE.

Allons, un peu de hardiesse.

SCÈNE IV.

JULIE, ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE, *à Clitandre.*

Vous nous voyez ici dans un grand embarras.
Ma nièce voudroit...

(*Julie la retient par la robe.*)

(*bas, à Julie.*)

Non, je ne lui dirai pas.

(*à Clitandre.*)

Clitandre, à notre affaire il survient un obstacle:
En vérité... je crois qu'il s'est fait un miracle.
Ma nièce a du chagrin; son cœur, gros de soupirs,
Renferme obstinément je ne sais quels desirs...

(*à Julie.*)

Parle; n'est-il pas propre à cette confidence?

(*à Clitandre.*)

Oh! oui... Pour l'obtenir employez la prudence.

Son bonheur et le vôtre, et sûrement le mien...
Je vous laisse. Sur-tout ne vous gênez en rien.

JULIE, *bas, à Orphise.*

Vous sortez?

ORPHISE.

Oui vraiment.

JULIE, *bas.*

Ma tante!

ORPHISE.

Adieu, Julie.

(*bas, à Clitandre.*)
Clitandre, parlez-lui doucement, je vous prie.

SCÈNE V.

JULIE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Elle se divertit.

JULIE.

Non, je ne le crois pas.

CLITANDRE.

Orphise, en m'annonçant ici votre embarras,
Semble me donner droit d'en apprendre la cause.
Si la discrétion que l'amitié m'impose,
Si d'un vif intérêt la pureté, l'ardeur,
Peuvent vous rassurer, ouvrez-moi votre cœur.

JULIE.

Avant tout, répondez, Clitandre, avec franchise.

CLITANDRE.

Sur quoi?

JULIE.

Je veux savoir si vous aimez Orphise.

CLITANDRE.

Ce que vous demandez ici, c'est mon secret.
Si, pour savoir le vôtre, il faut être indiscret,
La curiosité n'a plus rien qui me tente.

JULIE.

Non: mais avouez-moi que vous aimez ma tante.

CLITANDRE.

Oui, madame, beaucoup.

JULIE.

C'en est assez. Adieu.

CLITANDRE.

Pourquoi donc fuyez-vous, madame, à cet aveu?
Quoi! suivant la façon dont vous l'avez jugée,
Pour avoir des amis est-elle trop âgée?

JULIE.

Ah! de grace, oubliez des travers et des torts,
Dont je ne puis assez vous montrer de remords.
Coupable trop long-temps, quand je cesse de l'être,
Que je cesse à vos yeux du moins de le paroître.
J'aime Orphise. Mon cœur humilié, confus,
Admirant sa conduite, enviant ses vertus,
Soutiendroit, je le sais, fort mal sa concurrence.
Elle est digne de vous, soyez sa récompense:
Payez-la des bontés, des tendres sentiments
Qu'elle opposa toujours à mes égarements;
Payez-la d'un effort plus touchant, plus sublime,

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ROSETTE, JULIE.

(*Julie est très agitée dans cette scène.*)

ROSETTE.

Vous paroissez enfin! Vous m'avez alarmée.
Pourquoi donc si long-temps demeurer enfermée?
On vous attend par-tout; et, seule en un réduit,
Sans livres, sans papier, vous attendez la nuit?
Quel prodige a causé cette humeur solitaire?

JULIE.

Sais-tu, depuis tantôt, ce que je viens de faire?
Je viens de réfléchir.

ROSETTE.

Réfléchir! vous?

JULIE.

Oui, moi.

ROSETTE.

Tout de bon?

JULIE.

Tout de bon.

ROSETTE.

Et, de grace, sur quoi?

JULIE.

Je ne m'en souviens plus.

ROSETTE.

La folie est charmante.
Bon! c'est que vous dormiez.

JULIE.

Non: indécise, errante;
Et d'idée en idée...

ROSETTE.

Ah! madame, entre nous,
Cela ne vous sied point. J'aperçois du courroux,
De l'aigreur...

JULIE.

Que veux-tu? c'est ce maudit Clitandre.
Qu'on ne m'en parle plus, au moins; je vais le rendre
A ma tante.

ROSETTE.

A propos, en est-ce fait? Son cœur
Est à vous? Son amour doit être une fureur;
Car vous avez sur lui déployé tous vos charmes.
A-t-il été bien sot en vous rendant les armes?

JULIE.

Oui. Nous l'étions tous deux.

ROSETTE.

Contez-moi donc comment...

JULIE.

Oh! je te conterai dans un autre moment.

ROSETTE.

Est-ce que le succès...

JULIE.

Eh bien ! ma bonne tante
Veut me parler, dis-tu, d'une affaire importante?
Je la devine.

ROSETTE.

Eh quoi?

JULIE.

C'est son Clitandre encor.
Elle craint que je n'aille envahir son trésor.
Le beau trésor! un homme! Oh!... j'ai repris mes forces:
Je veux plus que jamais leur tendre mes amorces,
Impitoyablement leur plaire, les charmer,
Et ne m'en faire aimer que pour les opprimer.
Qu'il me vienne un Clitandre encor, laisse-moi faire,
Je l'humilierai tant !

ROSETTE.

Vous êtes en colère.

JULIE.

Oh! oui, je suis piquée.

ROSETTE.

Eh! madame, pourquoi?

JULIE.

Mais ma tante, à propos, je ris de son effroi!
Qu'une tête de femme aisément se démonte !

ROSETTE.

Madame...

JULIE.

En vérité, mon sexe me fait honte:
Mais je le vengerai. Reprenons mes plaisirs,
Et faisons-nous un jeu d'irriter les desirs,

De les tromper, de rire en faisant le supplice
Des cœurs qui de leurs feux me voudront voir complice;
C'est là le vrai bonheur, et je veux en jouir.

ROSETTE.

Mais depuis fort long-temps vous goûtez ce plaisir :
Pourquoi vous trouve-t-il aujourd'hui si sensible?

JULIE.

Oh! pourquoi?... Je ne sais. Mais ma tante est visible.

ROSETTE.

Elle vient : croyez-moi, rendez-lui son héros.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

JULIE.

Qu'il l'adore à jamais, et nous laisse en repos.

SCÈNE III.

ORPHISE, JULIE.

JULIE, *affectant de la gaieté.*

Ah! je vais donc savoir le secret de ma tante;
Je brûle dès long-temps d'être sa confidente.
Traitons ceci gaiement. Vous soupirez, je croi?
C'est affaire de cœur. Allons, nommez-le-moi.

ORPHISE.

Il n'est pas temps encor. Mais, ma chère Julie,

Je crains de t'affliger.

JULIE.

Pourquoi donc, je vous prie?
M'auriez-vous enlevé quelqu'un de mes sujets?
Quitte à rendre. Achevez toujours; à cela près,
Votre air embarrassé me réjouit.

ORPHISE.

Ma niéce,
Tu ne saurois pour toi douter de ma tendresse;
Mon cœur est toujours prêt à la faire éclater,
Et ton attachement l'a trop su mériter:
Mais, ma chère Julie, enfin, quoique je t'aime,
Dans la vie on se doit quelque chose à soi-même;
Ainsi, quoiqu'à regret, je viens te déclarer
Que dès demain peut-être il faut nous séparer.

JULIE.

Nous séparer! qui, nous?

ORPHISE.

Oui, ma niéce.

JULIE, *riant à demi.*

Ah! ma tante.
Mais réfléchissez donc. Vous êtes effrayante.
Vous à qui je dois tant? vous dont l'œil et le soin
Ont su me garantir...

ORPHISE.

Tu n'en as plus besoin.

JULIE.

Mon dieu, j'en ai besoin plus que jamais peut-être.
A mon âge le monde est un terrible maître.
Votre absence est déja peut-être un châtiment

Que vous croyez devoir à quelque égarement?
Ne me le cachez point. Si j'ai pu vous déplaire,
Vous me voyez en tout prête à vous satisfaire.

ORPHISE.

Toi, me déplaire?

JULIE, *malignement.*

Eh mais!... je le crains.

ORPHISE.

Quel abus!

JULIE.

Tenez, pour le cacher vos soins sont superflus.

ORPHISE.

J'ignore...

JULIE.

Vous feignez. Je sais ce qui vous fâche.

ORPHISE.

Si tu m'as nui, du moins c'est sans que je le sache.

JULIE, *plus sérieuse.*

Pourquoi donc avec moi venir à cet éclat?

ORPHISE.

D'éclat, je n'en fais point. Je vais changer d'état,
Voilà tout.

JULIE.

Vous allez...

ORPHISE.

Changer d'état, te dis-je.

JULIE.

Comment, vous marier?

ORPHISE, *à son tour riant à demi.*

Oui: cet aveu t'afflige?

JULIE, *baissant les yeux.*

Il m'étonne beaucoup.

ORPHISE.

Que puis-je faire mieux?
Le mérite a toujours droit de charmer nos yeux;
Et c'est presque en avoir, que savoir le connoître.

JULIE, *piquée.*

J'admire votre ardeur à vous donner un maître.

ORPHISE.

Un maître! y penses-tu? Non, non; j'ai mieux choisi:
J'ai le bonheur de prendre un soutien, un ami;
Un cœur noble, sensible; un esprit doux, affable,
Que beaucoup de raison ne rend pas moins aimable,
Que rien de ses devoirs n'a jamais détourné;
Qui, content de l'état auquel il s'est borné,
A voulu ne devoir qu'à soi son importance,
Et qui pour mes défauts aura de l'indulgence;
Un homme rare enfin; toi-même assurément,
Quand tu le connoîtras, m'en feras compliment.

JULIE.

Son nom?

ORPHISE.

C'est un secret pour quelques jours encore.

JULIE.

Cet homme rare, exquis, sans doute vous adore?

ORPHISE, *souriant.*

Il ne m'éblouit point par une folle ardeur:
Il m'estime beaucoup; il connoît tout mon cœur,
Il en paroît content. Adieu. J'ai quelque affaire.
Cet aveu me pesoit, quoiqu'il fût nécessaire.

Tandis qu'un digne époux va borner mes desirs,
Vole au gré de tes vœux dans le sein des plaisirs.

(*Elle examine, en s'en allant, Julie consternée.*)

SCÈNE IV.

JULIE.

C'est ce Clitandre. Eh quoi! son idée ennuyeuse
Me poursuivra par-tout. Non : je suis furieuse;
Ce maudit homme est né pour me désespérer.
Et ma tante, à son tour... pour me contrecarrer,
Qui se jette à sa tête. Oh! doucement, Orphise;
Je vous empêcherai de faire une sottise:
Il ne vous aime pas, et vous le savez bien.
C'est une charité de rompre ce lien;
(*appelant.*)
Je m'en charge, et bientôt... Rosette! holà, Rosette!

SCÈNE V.

ROSETTE, JULIE.

ROSETTE.

Eh bien! que vous plaît-il?

JULIE.

Que sais-je?

ROSETTE.

La toilette?
Sortez-vous?

JULIE.

Laisse-moi. Je suis au désespoir.

ROSETTE.

Comment donc? Quel chagrin?

JULIE.

Je ne veux plus le voir.

ROSETTE.

Qui, madame?

JULIE.

Ni lui, ni personne.

ROSETTE.

Eh! madame,
Vous m'effrayez. D'où naît tout ce trouble en votre ame?

JULIE.

De cent sujets divers, tous faits pour m'accabler:
J'ai le cœur oppressé... je ne saurois parler.

ROSETTE.

Ne plus parler! Ceci redouble mes alarmes.

JULIE.

Le dépit, peut s'en faut, me fait verser des larmes.
Ce Clitandre...

ROSETTE.

Il a tort.

JULIE.

Oui, tort; certainement.
Je ne méritois pas de lui ce traitement.

ROSETTE.

Eh! que vous a-t-il fait?

JULIE.

Il m'enlève ma tante.

ROSETTE.

Un rapt! Ah! juste ciel! l'affaire est importante:

Il faut faire courir après le ravisseur.

JULIE.

Qui te dit qu'il l'enlève? Il a séduit son cœur,
Il l'épouse.

ROSETTE.

Ah! tant mieux. La chose est plus honnête.

JULIE.

Honnête?

ROSETTE.

Je l'ai cru.

JULIE.

Je ne sais qui m'arrête!...
Mais non... le repentir me les rendra tous deux.
Bientôt je les verrai, l'un de l'autre honteux,
Confus, désabusés de leurs feux équivoques,
M'apporter tristement leurs plaintes réciproques;
Me conter leurs chagrins, dont je rirai bien fort;
Et m'appeler en tiers pour maudire leur sort:
Je les attends, sur-tout cet orgueilleux Clitandre,
Qui veut me corriger, dit-il, qui veut m'apprendre
A devenir aimable. Ah! mon oncle, tout doux.
Oui, je le deviendrai... pour un autre que vous.
Vous verrez clair alors dans votre ame inquiète;
Et, pour votre tourment, je veux être parfaite.

ROSETTE.

Ah! je vous reconnois.

JULIE.

Je ris de la douleur
Qui tantôt sottement m'avoit saisi le cœur.

SCÈNE VI.

JULIE, ROSETTE, UN LAQUAIS.

JULIE, *au laquais.*

Qu'est-ce?

LE LAQUAIS, *à Julie.*

Monsieur Clitandre.

ROSETTE, *à Julie.*

Attendez, laissez faire,
Je m'en vais le traiter...

JULIE, *à Rosette.*

Non. Qu'il entre, au contraire.

ROSETTE.

Madame...

JULIE.

Je le veux.

ROSETTE.

Volontiers...

(*Elle sort avec le laquais.*)

SCÈNE VII.

JULIE.

Mais, vraiment,
On me croiroit quittée, au tour que cela prend.
Oh! je la préviendrai. Mon bonheur le ramène,
Et de ses procédés il va subir la peine.

SCÈNE VIII.

CLITANDRE, JULIE.

JULIE, *avec hauteur et ironie.*

Quoi! sitôt de retour? Je ne l'espérois pas.
Seriez-vous donc déja digne de mes appas?
Jusque-là vous deviez éviter ma présence,
Et c'étoit m'annoncer une assez longue absence.
Voyons; instruisez-moi de vos succès brillants.

CLITANDRE.

J'ai fait fort peu d'usage encor de mes talents.
Je venois...

JULIE.

Avouez, mon cher monsieur Clitandre,
Qu'un peu de vanité vous a pensé surprendre.
Avec ce froid bon sens que vous mettez à tout,
Vous avez cru tantôt pousser mon cœur à bout,
M'inspirer du desir pour cette rare estime
Que vous ne dispensez qu'au mérite sublime :
Le dessein étoit grand, et j'ai vraiment regret
Que sur une étourdie il n'ait point eu d'effet.
Mais souffrez de ma part cet avis salutaire,
Que savoir raisonner, ce n'est pas savoir plaire.

CLITANDRE, *bas.*

Son ton est bien changé! Qu'est-ce donc qui l'aigrit?
(*haut.*)
Madame, c'est toujours ce que je me suis dit.

Que je ne puis ici vous révéler sans crime.
Seule, puis-je acquitter tant de soins généreux?
Joignez mon cœur au vôtre, et portez-lui nos vœux.

CLITANDRE.

Savez-vous que c'est là du sentiment, madame?
Étendroit-il enfin son pouvoir sur votre ame?
Si je n'étois instruit, je croirois bonnement...

JULIE.

Quoi! vous m'accuseriez d'un vain déguisement?
Vous, Clitandre! Ah! du moins quand la vertu m'anime,
Pour prix de mes efforts, donnez-moi votre estime.
Mon cœur ne connoît plus ni la ruse, ni l'art :
A ce grand changement peut-être avez-vous part...
Peut-être je vous dois ce rayon de lumière,
Dont l'éclat imprévu vous étonne et m'éclaire;
Et, contre les soupçons que vous osez garder,
Je laisse à ma conduite à vous persuader.

CLITANDRE, *étonné.*

Julie, à la raison vous vous seriez rendue?
Non : vous ne feignez point et votre ame est émue.
Ces sentiments, ces tons d'intérêt, d'amitié,
Vous rendent à mes yeux plus belle de moitié.
Voilà les qualités, les graces séduisantes,
Qu'hier je préférois à vos graces brillantes :
C'est en les unissant toutes pour vous parer,
Qu'à régner sur nos cœurs il vous sied d'aspirer.

JULIE, *soupirant.*

Quoi! si j'avois été... ce que je m'en vais être,
Si la raison plus tôt dans mon cœur eût pu naître
Et si, telle qu'Orphise, et modeste et sans art,

J'eusse fui des erreurs que je connois trop tard;
Quoi ! seule, sans apprêt, dans cet état paisible,
J'aurois pu me flatter de vous rendre sensible?

CLITANDRE.

En doutez-vous, Julie? Ah ! mon cœur tout entier...

JULIE.

Clitandre... c'est assez. J'ose ici vous prier
D'oublier à jamais qu'il fut une Julie.
Quoi ! j'aurois pu toucher !... Ah ! je suis trop punie.
Cher Clitandre !...

CLITANDRE.

Julie !

JULIE.

Il n'est plus temps... Adieu.

CLITANDRE.

Vous m'aimez?

JULIE.

Oubliez... un indiscret aveu.

CLITANDRE, *aux genoux de Julie.*

Non; je tombe à vos pieds : non; l'amour le plus tendre...

JULIE.

Aurois-je eu le malheur de vous toucher, Clitandre?
Orphise vous perdroit ! Quel prix de ses bontés !

CLITANDRE.

Orphise vous dira...

SCÈNE VI.

ORPHISE, *dans le fond;* JULIE, CLITANDRE.

JULIE, *apercevant Orphise.*

Levez-vous.

CLITANDRE.

Arrêtez.

JULIE.

Ne la voyez-vous pas?

ORPHISE, *vivement et attendrie.*

Embrasse-moi, ma nièce.
Oui, je veux t'accabler de toute ma tendresse.

JULIE.

Eh! ma tante, il se trompe, et son cœur vous est dû.

ORPHISE.

C'est trop te tourmenter d'un remords superflu.
Notre amour, notre hymen, à qui, par grandeur d'ame,
Tu veux sacrifier ton bonheur et ta flamme,
N'étoit qu'un piége adroit, qu'un appât séducteur,
Que j'ai voulu t'offrir pour attirer ton cœur;
Sûre, qu'en présentant le mérite à ta vue,
Ce monde, où tu nageois, qui t'a long-temps déçue,
Te paroîtroit bientôt ce qu'il est en effet,
Du plus parfait mépris le méprisable objet.

JULIE.

Orphise! est-il bien vrai? Je n'ose encor vous croire.

CLITANDRE, *à Julie.*

On m'a daigné choisir pour tenter cette gloire.

Si, malgré vos erreurs, mon cœur étoit à vous,
Jugez de ses transports dans un moment si doux.

JULIE, *embrassant Orphise.*

Quoi! de votre amitié mon bonheur est l'ouvrage!
Et je puis sans remords en goûter l'avantage!
Que de biens je vous dois! Vous, mon cher bienfaiteur,
Je vous dois ma raison, mes plaisirs, et mon cœur.

FIN.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

DIDON, tragédie, par Lefranc de Pompignan. Page 1

LE CONSENTEMENT FORCÉ, comédie, par Guyot de Merville. 75

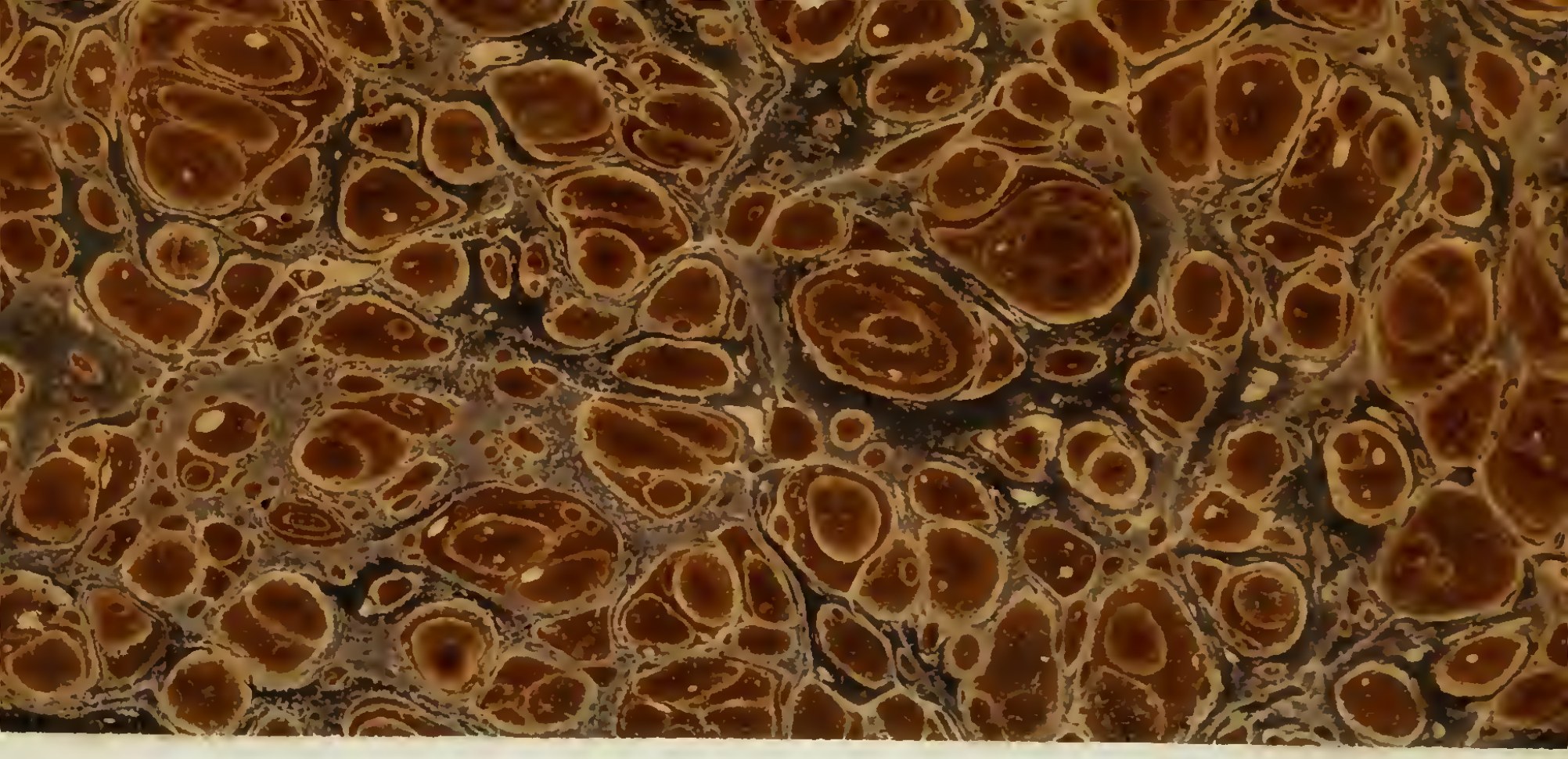
LE SOMNAMBULE, comédie, par Pont de Veyle. . 143

MAHOMET SECOND, tragédie, par Lanoue. . . . 217

LA COQUETTE CORRIGÉE, comédie, par le même. 293

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.



PQ
1221
C46
1824

Chefs-d'oevure
dramatiques de
Lefranc de Pompignar

PLEASE DO NOT REMOVE